

In memoriam Jean Sapin

(1930-2015)

Jean Sapin est décédé dans sa 85ème année le 20 avril 2015 à Lusignan (Vienne). A ceux qui l'ont connu, collègues et amis, celui que les Bédouins du Proche-Orient appelaient « Kassem » laisse le souvenir de sa modestie, de sa disponibilité, de la générosité et de l'enthousiasme qu'il manifestait dans ses différents engagements.

Né à Vançais (Deux-Sèvres) le 6 octobre 1930, dans une famille protestante de cinq enfants, d'un père agriculteur et d'une mère institutrice, il a été marqué par la deuxième guerre mondiale, à une époque où les familles protestantes organisaient l'entraide sous l'impulsion des pasteurs. Il a commencé des études de théologie à Strasbourg, puis à Montpellier, Genève, New York et enfin Chicago. Il a débuté comme pasteur en 1958 à Rouillé, où il a épousé Suzanne dont il a eu deux filles : Catherine et Muriel. En 1961, il a participé, comme traducteur d'anglais, au Conseil Œcuménique de New Delhi. Après avoir été pasteur à Montcarret (Dordogne), il a entrepris des études d'archéologie à l'École du Louvre en 1967 et, l'année suivante, comme boursier à l'École Biblique de Jérusalem. De 1969 à 1973, il a été chargé de cours d'histoire des religions à la Faculté de théologie protestante de Paris. En parallèle, il a poursuivi à l'Université de Paris VII des études en géologie, géomorphologie et géographie humaine, se passionnant pour les cours de Jean Dresh, éminent spécialiste de géographie physique et clairement engagé en faveur des peuples colonisés. Il a écrit un mémoire de maîtrise en géographie physique (*Contribution de la géographie physique à l'histoire d'un milieu de vie antique du monde méditerranéen*), mais c'est en sciences religieuses qu'il a soutenu en 1972 sa thèse à l'Université de Strasbourg : *La formation de la tribu de Benjamin sur son territoire*.

Il a été recruté en 1974 comme chercheur au CNRS, où il est resté jusqu'à sa retraite en 1995. Entre 1972 et 1997, il a effectué de très nombreuses missions de terrain, axées sur la géomorphologie, la géoarchéologie et les prospections archéologiques. De 1974 à 1985, il a réalisé plusieurs missions dans le Languedoc

(Roc de Viou, Mauressip, Vié Cioutat) ; de 1972 à 1979, au Liban Nord (Akkar) ; de 1976 à 1978 en Syrie, notamment une prospection dans la Trouée de Homs. De 1981 à 1997, ses missions se sont déroulées en Jordanie (missions de l'École Biblique, de l'IFAPO et mission espagnole), notamment dans les régions de Khirbet Samra, de l'Ajlûn, de Jerash et du Djebel Mutawwaq.

Ses missions répétées au Proche-Orient l'ont amené à s'engager pour défendre avec patience et obstination la cause des réfugiés palestiniens. Il a fait partie en 1981 du comité de soutien français à Najdeh ("secours"), association créée en 1977 par des femmes libanaises et palestiniennes dans le but d'aider le peuple palestinien réfugié au Liban à prendre en charge son propre développement économique et social, et de contribuer à mettre en place des services communautaires à l'intérieur des camps. Après les massacres de Sabra et Chatila à Beyrouth en 1982, il est devenu en 1983 le président d'Afransaurel (Association Française de Soutien aux Réfugiés du Liban), qui faisait connaître et soutenait les activités et projets de Najdeh en assurant notamment la diffusion en France des broderies réalisées par ses membres. Son association était liée à la CIMADE (Comité Inter-Mouvements Auprès Des Évacués), créée à l'origine pour venir en aide aux populations évacuées en Alsace et Lorraine en 1939. Il était rédacteur en chef du Bulletin d'Afransaurel qui portait la parole en faveur des réfugiés palestiniens, de leur sort et des conséquences de la guerre, et il animait des conférences sur ce thème.

Son activité scientifique s'est déployée essentiellement dans trois domaines : les études bibliques, la prospection archéologique et la géographie historique. Ses publications couvrent une large période : préhistoire, âge du Bronze, âge du Fer et Époque perse, et concernent une vaste zone : Languedoc, Syrie, Liban, Palestine, Israël et Jordanie. Son œuvre scientifique comprend près d'une centaine de titres (livres, articles, recensions, bulletins et éditoriaux). Dans le domaine des études bibliques, il a publié quelques articles (« Pour une histoire démystifiée de la Palestine et de l'Ancien Israël », in *Liban-Palestine*, Paris 1977 ; « Gabaon-Israël, Exégèse historique de Josué 9-10 », *Études Théologiques et Religieuses* 54, 1979, pp. 258-263). Il utilisait surtout ses connaissances bibliques dans une approche pluridisciplinaire, par exemple dans son dernier article sur la frontière établie par la politique perse entre les Judéens et les Édomites, et son interprétation religieuse et économique : « Liturgie de guerre sainte en Judée et géopolitique régionale au IVe s. av. J.-C. », *Transeuphratène* 37, 2009, pp. 99-131, qui complétait un article antérieur : « La frontière judéo-iduméenne au IVe s. », *Trans* 27, 2004, pp. 109-154.

Il a publié les résultats de ses prospections géo-archéologiques. Celle du Languedoc a donné lieu à un article : « Jalons géographiques pour l'histoire d'un milieu de vie antique : La Vaunage », *Documents d'Archéologie Méridionale* 4, 1981, pp. 169-178. Les articles suivants concernent celles de la Trouée de Homs : « Archäologische und geographische Gelande Begehung im Grabenbruch von Homs », *Archiv für Orientforschung* 26, 1978-79, pp. 174-176 ; « Peuplement et milieu de vie dans la vallée du Nahr el-Abrach, principalement à l'Age du Bronze, Rapport préliminaire sur la prospection archéologique et géographique dans la Trouée de Homs (missions 1977-78) », *Annales de Géographie, Universi-*

té Saint-Joseph de Beyrouth, 1980, pp. 39-58. Ses prospections dans les régions de l'Ajlûn et de Jerash ont donné lieu à deux contributions dans l'ouvrage de A. Hadidi, *Studies in the Archaeology and History of Jordan*, vol. II, Londres *et al.* 1985 (« Prospection géo-archéologique de l'Ajlûn, 1981-1982. Exemple de recherche intégrante »), et dans *Studies in the Archaeology and History of Jordan*, vol. IV, Amman 1992, pp. 169-174 (« De l'occupation de l'espace à l'aube de l'âge du Bronze dans la région de Jerash et sa périphérie orientale »). Les résultats de sa dernière mission dans le Jebel Mutawwaq ont été présentés dans les *Dossiers de l'Archéologie* 244, 1999, pp. 18-19 : « Les champs de dolmens du Djebel Mutawwaq ».

Mais son domaine de prédilection était la géographie historique qu'il a théorisée dans plusieurs articles : « 25 ans d'Archéologie en Syrie-Palestine (1946-1971). Recherches et Perspectives », *ETR* 48, 1973, pp. 351-369 ; 49, 1974, pp. 547-577 ; « La Géographie humaine de la Syrie-Palestine au deuxième millénaire avant J.-C. comme voie de recherche historique », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 24/1, 1981, pp. 1-62 ; 25/1, 1982, pp. 1-49 et 25/2, 1982, pp. 113-186 ; « La géographie, outil de recherche sur la Syrie-Palestine achéménide », *Trans* 5, 1992, pp. 95-112. Il a abordée ce domaine par différentes approches :

– la géomorphologie (« Étude géomorphologique et archéologique de la terrasse fluviatile byzantine du Nahr el Arqa (Liban-Nord) », *Hannon, Revue libanaise de Géographie* 8-12, 1976-77),

– les structures géographiques de la toponymie (« Essai sur les structures géographiques de la toponymie araméenne dans la trouée de Homs (Liban-Syrie) et sur leur signification historique », *Trans* 2, 1990, pp. 73-107 ; « Symbiose ethnolinguistique. Considérations géographiques et historiques sur la toponymie de la Trouée de Homs (Syrie) », *Trans* 12, 1996, pp. 13-39),

– les ressources et les fonctions économiques (« Recherches sur les ressources et les fonctions économiques du secteur d'Ono à l'époque perse », *Trans* 4, 1991, pp. 51-62 ; « Le milieu physique de la région de Samra : des données géologiques aux ressources agricoles », in T. Bauzou *et al.* éds, *Fouilles de Khirbet es-Samra en Jordanie* I, Turnhout 1998, pp. 65-77),

– les modes d'occupation et d'aménagement du territoire (« A l'est de Gerasa. Aménagement rural et réseau de communications », *Syria* 75, 1998, pp. 107-136 ; avec F. Braemer, « Modes d'occupation de la steppe dans le Levant sud-est au Bronze ancien : les structures liées au pastoralisme », in B. Geyer dir., *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, Lyon 2001, pp. 69-88),

– la main d'œuvre migrante (« La main d'œuvre migrante en Transeuphratène achéménide », *Trans* 19, 2000, pp. 13-33),

– et le climat (« Géographie et climat de la Mer Morte », *Archéothema* 2, 2009).

Enfin, nous avons exploré ensemble, à partir de 1985, un nouveau champ de recherche : « La Transeuphratène à l'époque perse », un lieu de rencontre entre l'Orient et l'Occident. Cette étude a profondément modifié la vision que les spécialistes des antiquités grecque et orientale s'était forgé de l'histoire de l'Empire

perse ; elle a aussi permis de mieux comprendre comment les Anciens réussissaient à dépasser leurs conflits et leurs différences pour un enrichissement mutuel. Nous avons créé une association : l'ASPEP (Association pour la recherche sur la Syrie-Palestine à l'Époque Perse), organisé des colloques internationaux, des Tables-rondes et des conférences pour explorer différents thèmes dans ce domaine et définir des orientations de recherche. Nous avons créé la revue *Transeuphratène* en 1989 et la collection de Suppléments à *Transeuphratène* en 1995. Nous avons publié un livre programmatique et méthodologique : *Nouveaux regards sur la Transeuphratène achéménide*, Turnhout 1991, traduit en anglais (*Beyond the River: New Perspectives on Transeuphratene*, Sheffield 1998) ; et un livre-bilan de notre programme de recherche : *Quinze ans de recherche (1985-2000) sur la Transeuphratène à l'époque perse*, Paris 2000. Il a toujours été très motivé et disponible pour participer activement à l'ensemble de cette entreprise, jusqu'à ce que sa santé se détériore et vienne l'en empêcher depuis une dizaine d'années.

Jean Sapin, artisan de paix, a cherché, sa vie durant, à comprendre l'homme dans sa complexité, rejoignant ainsi la pensée au regard élargi et transdisciplinaire du sociologue et philosophe Edgar Morin, dont il se sentait proche.

J. ELAYI

(*Crédit photo : Willy Vainqueur*)

The Second Series of the Coinage of Arwad

(Pls I-IV)

J. ELAYI* AND A.G. ELAYI**

Résumé : Cet article présente la deuxième série de tiers de sicles d'Arwad (Série I.2.2) qui portent une divinité à demi-ichthyomorphe au droit et une galère au revers. Par rapport à la première série aradienne (I.1.2), un hippocampe est apparu sous la galère. Le catalogue de cette série réunit 149 exemplaires. Les auteurs analysent ensuite l'iconographie de ces monnaies, leur légende, les coins utilisés, leur technique de fabrication, leur poids et la date de production.

The first Aradian series of thirds of shekels (I.1.2) bears a half-ichthyomorphic deity on the obverse and a war-galley on the reverse[1]. The second series of thirds of shekels (I.2.2) bears the same half-ichthyomorphic deity on the obverse, but with some typological differences. On the reverse, it bears the Aradian war-galley, above a seahorse. This second series has been mentioned in a few publications and sometimes being confused with the first series. E. Babelon combined it with Series I.1.2, and dated them both from 400 to 351 BCE[2]. In line with J.P. Six[3], J. Rouvier only mentioned Series I.2.2 (« Dagon series ») and attri-

* Josette Elayi, honorary researcher at the CNRS, Paris, UMR 7192

** Alain G. Elayi, University of Paris XIII

1. J. Elayi and A.G. Elayi, "The First Series of the Coinage of Arwad", *Trans* 43, 2013, pp. 11-26.

2. E. Babelon, *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque Nationale. Les Perses achéménides*, Paris 1893, pp. 123-124, no. 832-839.

3. J.P. Six, "Observations sur les monnaies phéniciennes", *NC* 17, 1877, pp. 182-183 (350-320 BCE).

buted it to 400-351[4]. B.V. Head mentioned only Series I.2.2, ascribing it to the late 5th and early 4th cent. BCE[5]. G.F. Hill distinguished Series I.1.2 (« Series Aα, Thick Fabric ») from Series I.2.2 (« Series Aβ, Flat Fabric »), which he dated from the early 4th century BCE[6]. Later on, J.W. Betlyon followed this subdivision and dated « The Second Aradian Series ca. 410-400 B.C.E. »[7]. L. Sole distinguished the two series (« Series A » and « Series B »), dating the second from 425[8]. In preparing our corpus of Aradian coinage[9], we have assembled 149 specimens of Series I.2.2. We present the coins in the following Catalogue according to obverse and reverse dies, and in order of decreasing weight. The dies followed by an asterisk are illustrated below (Pls I-IV).

CATALOGUE

Obverse: half-ichthyomorphic deity with his bust full-face, his head to right and his tail to left. He is holding a dolphin, in each hand. Letters *M'* on the left, above the head. Guilloche border.

Reverse: war-galley turned to right, above a seahorse turned to right, in a dotted shallow incuse square.

1. O1 - R1*. 3.02g.
O: guilloche border partly off the flan; defect on the tail. R: scratch.
Monnaies et Médailles, Basel, 10, 12-13/6/1979, no. 241.

2. O1 - R1. 3.05g. 13mm. 5h.
R: slightly decentred to left.
New York, American Numismatic Society (= ANS), no. 1944.100.69995.

3. O1* - R2*. 3.22g. 6h.
O: slightly decentred to left; defect on the tail. Small cracks on the edge.
H.A. Troxell, *The Norman Davies Collection*, New York 1969, no. 280; Berk, Chicago, 6, 10/1/2010, no. 241; Numismatic Fine Arts, 12/10/1988, no. 552; Classical Numismatic Group (= CNG), Lancaster-London, 42, 29-30/5/1997, no. 582; NFA, Encino, 11, 8/12/1982, no. 239 (ex Davies Coll.).

4. J. Rouvier, "Numismatique des villes de la Phénicie: Arados", *JIAN* 3, 1900, pp. 123-124.

5. B.V. Head, *Historia Numorum*, Chicago 1967 (1rst edition: Oxford 1887), p. 788.

6. *BMC Phoenicia*, p. 2, no. 3-4.

7. J.W. Betlyon, *The Coinage and Mints of Phoenicia. The Pre-Alexandrine Period*, Chico 1982, pp. 81-84.

8. L. Sole, "Le emissioni monetali della Fenicia prima di Alessandro-I", *SEAP* 16, 1997, p. 119; cf. also O.D. Hoover, *Handbook of Coins of the Southern Levant*, Lancaster-London 2010, pp. 11, 14 (c. 410-400 BCE).

9. J. Elayi et A.G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, Paris 2015.

4. O1 - R5. 3.21g.
O: slightly decentred to right; defect on the tail. R: slightly decentred to left.
Peus, Frankfurt/Main, 321, 27-29/5/1988, no. 223 = 300, 3-4 and 9/11/1987, no. 1201.

5. O2* - R3*. 14mm. 6h.
O: guilloche border off the flan. R: border of dots off the flan. Chisel-cut.
Berlin, Staatliche Museum (= SM), no. 78-179/1933; Schlessinger, Berlin, 26/2/1934, no. 357.

6. O2 - R5. 3.15g.
O: guilloche border off the flan. R: slightly decentred to the bottom. Small crack on the edge.
Private Coll.

7. O3 - R4*. 3.16g.
O: slightly decentred to the bottom. R: slightly decentred to the bottom. Graze.
Lanz, Munich, 68, 6/6/1994, no. 250.

8. O3* - R5*. 3.19g. 14mm. 10h.
O: slightly decentred to left. R: slightly decentred to the top.
Paris, Bibliothèque de France (= BNF); E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, IInd Part, T.2, Paris 1910 (= *Traité*), no. 808; *id.*, *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale. Les Perses achéménides*, Paris 1893 (= *Perses*), no. 832; J. Babelon, *Catalogue de la Collection de Luynes* (= *Catalogue de Luynes*), no. 3022 (ex De Luynes Coll.).

9. O3 - R5. 3.13g.
O: slightly decentred to left. Small crack on the edge.
Münzen und Medaillen, Basel, 198, 11-13/2/1998, no. 373.

10. O4 - R5. 3.19g. 15mm. 10h.
O: guilloche border off the flan. R: slightly decentred to the bottom.
Paris, BNF, no. 681 (ex Chandon de Briailles Coll.).

11. O4* - R6*. 15mm.
O: small crack on the edge.
Brussels, National Museum, no. 1732 (ex De Hirsch Coll.).

12. O4 - R9*. 3.10g. 14mm. 8h.
R: slightly decentred to left. Small cracks on the edge.
Paris, BNF; *Traité*, no. 810; *Perses*, no. 835; *Catalogue de Luynes*, no. 3023 (ex De Luynes Coll.).

13. O4 - R10*. 2.98g.
O: guilloche border off the flan.
Superior Galleries, New York, 31/5/1989, no. 6100.

14. O4 - R11*. 3.17g.
O: slightly decentred to the bottom. R: slightly decentred to right.
Schulten, Köln, 27-29/3/1990, no. 427.

15. O5* - R6. 3.38g. 14mm. 3h.
O: guilloche border off the flan.
Paris, BNF, no. 38 (ex De Vogüé Coll.).

16. O6 - R5. 2.80g. 1h.
O: guilloche border off the flan.
Oxford, Ashmolean Museum (= AM), no. 5 (ex Cunningham Coll.).

17. O6 - R7. 3.49g. 3h.
O: decentred to the bottom. R: decentred to right. Irregular flan.
Berlin, SM, no. 73-11004.

18. O6* - R7*. 3.10g.
O: guilloche border off the flan. R: decentred to the bottom.
Elsen, Brussels, 210, June-July 2000, no. 142 = 204, May-July 1999, no. 100 = 202, January-February 1999, no. 136 = 193, September 1997, no. 82 = 189, March 1997, no. 78 = 43, 17/2/1996, no. 111 = 171, April-May 1995, no. 64 = 33, 19/2/1994, no. 19 = 28, 20/2/1993, no. 291 = 147, October 1992, no. 56; Malter, Encino, 32, 30/11/1985, no. 84.

19. O6 - R8*. 3.60g.
O: guilloche border off the flan. Small crack on the edge.
Peus, Frankfurt/Main, 279, 14-17/3/1972, no. 70.

20. O7 - R7. 3h.
O: guilloche border off the flan.
Sylloge Nummorum Graecorum, Part VII, *Manchester University Museum*, Manchester 1986, no. 1369.

21. O7* - R12*. 3.42g.
CNG, Lancaster-London, Triton VII, 13-14/1/2004, no. 355; Hirsch, Munich, 218, 28-30/11/2001, no. 447 = 215, 2-4/5/2001, no. 387; Leu, Zurich, 79, 31/10/2000, no. 764; Monnaies et Médailles, Basel, 32, 20/10/1966, no. 149.

22. O7 - R13*. 3.22g. 14mm.
O: decentred to left.

Naville, Geneva, 1924, no. 1726 (ex Bement Coll.).

23. O8* - R9. 2.84g.
R: decentred to right.
Lanz, Munich, 36, 21/4/1986, no. 471.

24. O8 - R14*. 2.55g. 14mm.
R: slightly decentred to left.
M. Chéhab, *Monnaies gréco-romaines et phéniciennes du Musée national, Beyrouth, Liban*, Paris 1977, no. 556.

25. O9* - R15*. 3.51g. 15mm.
R: defect on the galley; decentred to left.
Boston, Museum of Fine Arts; A.B. Brett, *Catalogue of Greek Coins, Museum of Fine Arts*, Boston 1955, no. 2198.

26. O9 - R16*. 3.32g.
Numismatic & Ancient Art Gallery, Zurich, 11/4/1991, no. 610.

27. O9 - R17*. 3.23g. 15mm.
O: decentred to left.
Schulman, Amsterdam, 16/12/1926, no. 202.

28. O10* - R18*. 3.11g. 6h.
O: decentred to left. R: decentred to the top. Several cracks on the edge.
Berlin, SM, no. 75 (ex Imhoof-Blumer Coll.).

29. O11* - R18. 2.72g.
Crack on the edge.
England, Quarryville-London, 8, 27/9/1989, no. 139.

30. O11 - R19*. 3.05g.
R: decentred to right. Several cracks on the edge.
Berk, Chicago, 128, 15/8/2002, no. 157; Kölner Münzkabinett, Köln, 37, 22-23/11/1984, no. 32.

31. O12* - R20*. 3.1g. 17mm. 6h.
Irregular flan.
Spaer Coll., Jerusalem (bought in London).

32. O12 - R21*. 3.32g. 3h.
R: defect on the galley.
Leu, Zurich, 27/3/1956, no. 325 = June 1909, no. 5068; R. Jameson, *Monnaies grecques antiques*, Paris 1913, p. 427, no. 1766 (ex Jameson Coll.).

33. O13* - R22*. 3.38g.
Oval flan.
England, Quarryville-London, 22, 2/9/1992, no. 164.

34. O13 - R23*.
Schweizerische Kreditanstalt, Zurich, 40, May 1983, no. 104.

35. O14* - R24*. 3.28g.
Clumsy style.
Hirsch, Munich, 171, 25-28/9/1991, no. 441.

36. O15* - R25*. 14mm.
Winterthur, Münzkabinett, no. 5186.

37. O16* - R26*. 3.18g.
R: decentred to the bottom.
Peus, Frankfurt/Main, 369, 31/10/2001, no. 251; Kölner, Münzkabinett, Köln, 24-26/10/1974, no. 133.

38. O17* - R27*. 2.54g.
Clumsy style. Oval flan. Crack on the edge.
Vecchi, London, 12, 5/6/1998, no. 396.

39. O18* - R28*. 2.18g. 13mm. 7h.
New York, ANS, no. 1944.100.69994 (ex Newell Coll.).

40. O19* - R29*. 2.49g.
O: slightly decentred to the bottom.
London, British Museum (= BM), no. 1839-12-31 9; *BMC Phoenicia*, p. 3, no. 8 (ex Warmington Coll.).

41. O20* - R30*. 2.81g. 12mm. 6h.
O: overstrike. R: seahorse turned to left.
New York, ANS, no. 1944.100.70004 (ex Newell Coll.).

42. O21* - R31*. 2.80g. 13mm. 12h.
R: seahorse turned to left.
New York, ANS, no. 48.19,2121 (ex Gauthier Coll.).

43. O22 - R32. 3.49g.
Strange style. Genuine?
Peus, Frankfurt/Main, 316, 5-7 and 10/11/1986, no. 249.

44. O22 - R32*. 3.47g.
Strange style. Genuine?

Künker, Osnabrück, 89, 8-9/3/2004, no. 1487; Peus, Frankfurt/Main, 315, 28-30/4 and 2/5/1986, no. 166 = 314, 30/10-1/11/1985, no. 172.

45. O22 - R32. 3.40g.
Strange style. Genuine?
Peus, Frankfurt/Main, 321, 27-29/4 and 2/5/1988, no. 224 = 300, 3-4 and 9/11/1987, no. 1202.

46. O22 - R32. 3.30g.
Strange style. Genuine?
Hirsch, Munich, 155, 23-26/9/1987, no. 189.

47. O22 - R32.
Strange style. Genuine?
Kricheldorf, Stuttgart, 5-6/4/1976, no. 194.

48. O22 - R32.
Strange style. Genuine?
Kress, Munich, 165, 29-30/3/1976, no. 417.

49. O22 - R33. 3.33g.
Strange style. Genuine?
Künker, Osnabrück, 97, 7-8/3/2005, no. 946.

50. O22* - R33*. 3.31g.
Strange style. Genuine?
Numismatica Ars Classica, Triton II, 1-2/12/1998, no. 485; England, Quarryville-London, 21, 26/6/1992, no. 153; Myers, New York, 3, 9/12/1976, no. 211.

51. O23* - R34*.
Strange style. Genuine?
Kress, Munich, 167, 21-22/10/1976, no. 801.

52. O1 - R? 3.17g.
O: defect on the tail. R: slightly worn. Small cracks.
Ratto, Lugano, 4/4/1927, no. 2608.

53. O1 - R?
O: defect on the tail. R: slightly worn.
Vecchi, London, 1972, no. 42.

54. O2 - R? 2.30g.
R: slightly worn.
Hirsch, Munich, 175, 21-26/9/1992, no. 523.

55. O3 - R? 2.93g. 6h.
R: slightly worn.
Budapest, Magyar Nemzeti Museum, 14-16, no. 364-1370.

56. O4 - R? 3.23g.
R: slightly worn. Several cracks on the edge.
Stack's, New York, 29/9/1977, no. 395; Myers, New York, March 1974, no. 99 = December 1973, no. 73.

57. O5 - R? 3.24g. 13mm. 6h.
R: decentred to the bottom.
New York, ANS, no. 19.2120 (ex Gauthier Coll.).

58. O7 - R? 3.23g.
R: slightly worn.
Bologna, Museo Civico Archeologico (= MCA), no. 13.

59. O7 - R?
R: slightly worn.
Cambridge, Fitzwilliam Museum (= FM).

60. O8 - R? 3.05g. 14mm. 3h.
O: decentred to the top. R: decentred to the bottom; slightly worn.
Paris, BNF, no. 39 (ex De Vogüé Coll.).

61. O8 - R? 2.65g.
R: slightly worn.
Hirsch, Munich, 163, 27-30/9/1989, no. 510 = 150, 5-7/5/1986, no. 241.

62. O16 - R? 2.79g. 13mm. 12h.
R: slightly worn.
Catalogue of the McClean Collection of Greek Coins III, Cambridge 1929, no. 1.

63. O16 - R? 3.23g. 1h.
R: slightly worn.
Sylloge Nummorum Graecorum, Part IV, *Fitzwilliam Museum*, Oxford 1940 (= *SNG Cambridge*), no. 5986.

64. O24* - R? 3.39g.
R: slightly worn.
Berk, Chicago, 57, 29/3/1989, no. 164; Pacific Coast Auction Galleries, Santa Barbara, 25-26/9/1986, no. 1627; Ariadne Galleries, New York, 9/12/1983, no. 159.

65. O25* - R? 3.16g. 14mm.
R: slightly worn. Irregular flan.
G.F. Hill, *Descriptive Catalogue of ancient Greek Coins belonging to John Ward* I, London 1901, no. 809 (ex Ward Coll. = ex Montagu Coll.).

66. O25 - R? 2.62g. 13mm.
R: slightly worn. Plated.
Princeton University Libraries, no. P.U.4-2659.

67. O26* - R? 3.22g. 12h.
R: slightly worn. Crack on the edge.
SNG Cambridge, vol. VI, Part I, no. 1108.

68. O27* - R? 3.20g. 14mm.
O: decentred to right. R: slightly worn.
Haifa, Dagon Museum, no. 10-10-1960.

69. O28* - R? 3.34g.
R: slightly worn.
Hirsch, Munich, 236, 23-25/9/2004, no. 2035 = 233, 12-14/2/2004, no. 1539.

70. O29* - R? 3.05g.
Crack on the edge.
London, BM, no. 1857-8-22 45.

71. O? - R15. 3.18g.
O: slightly worn. R: defect on the galley.
Ratto, Lugano, 4/4/1927, no. 2607.

72. O? - R18. 3.17g.
O: slightly worn.
Frey, 15-16/4/1955, no. 1198.

73. O? - R21. 3.13g. 15mm. 2h.
R: defect on the galley. Oval flan.
New York, ANS, no. 1944.100.70003 (ex Newell Coll.).

74. O? - R25. 2.95g. 16mm. 4h.
O: slightly worn. Pierced.
Paris, BNF; *Perses*, no. 834.

75. O? - R35*.
O: slightly worn.

Oxford, AM; C.M. Kraay, *Archaic and Classical Greek Coins*, London 1975, no. 1059.

76. O? - R36*. 2.82g.
O: slightly worn.
Elsen, Brussels, 31, April 1981, no. 14.

77. O? - R37*. 2.69g. 13mm.
O: slightly worn.
Madrid, Museo Arqueológico Nacional, no. 4779/14-15.

78. O? - R38*. 3.10g. 15mm. 3h.
O: slightly worn. Irregular flan.
Paris, BNF; *Perses*, no. 833.

79. O? - R39*. 3.03g. 15mm. 12h.
O: slightly worn.
Paris, BNF; *Traité*, no. 811; *Perses*, no. 837; *Catalogue de Luynes*, no. 3025 (ex De Luynes Coll.).

80. O? - R40*. 2.57g. 14mm. 2h.
O: slightly worn.
Paris, BNF; *Perses*, no. 838; *Catalogue de Luynes*, no. 3026 (ex De Luynes Coll.).

81. O? - R41*. 3.42g. 13mm. 5h.
O and R: decentred to the bottom. Small crack on the edge.
New York, ANS, no. 1944.100.7000 (ex Newell Coll.).

82. O? - R42*. 2.67g. 14mm. 12h.
R: Chisel-cut and small hole.
New York, ANS, no. 1944.100.69999 (ex Newell Coll.).

83. O? - R? 3.54g.
Rather worn.
L. Forrer, *The Weber Collection*, London 1929, no. 8005 (ex Weber Coll. = ex Macridi Pacha Coll.).

84. O? - R? 3.53g. 6h.
Rather worn.
Sylloge Nummorum Graecorum. The Royal Danish Collection, Copenhagen 1942-77 (= *SNG Copenhagen*), no. 4.

85. O? - R? 3.51g. 9h.
Rather worn. Plated.

SNG Copenhagen, no. 5.

86. O? - R? 3.51g. 11h.
O: traces of re-striking. Rather worn.
Antioch Museum, no. 913.

87. O? - R? 3.45g. 12mm.
Rather worn.
Bologna, MCA, no. 2.

88. O? - R? 3.41g. 12mm.
Rather worn.
Hirsch, Munich, 25, 29/11/1909, no. 2983 (ex Philipsen Coll.).

89. O? - R? 3.32g. 3h.
Rather worn.
Leu-Hess, Lucerne, 27/3/1956, no. 325.

90. O? - R? 3.26g. 14mm. 3h.
Rather worn.
Berlin, SM, no. 74-17692.

91. O? - R? 3.24g.
Rather worn. Crack on the edge.
London, BM, no. RPKp166F 5; *BMC Phoenicia*, p. 2, no. 5.

92. O? - R? 3.24g. 15mm. 3h.
Rather worn. Plated and pierced.
Paris, BNF; *Perses*, no. 839.

93. O? - R? 3.22g.
Rather worn.
Ratto, Geneva, 26/4/1909, no. 5068.

94. O? - R? 3.20g. 16mm.
Rather worn.
P. Naster, *La collection Lucien de Hirsch*, Brussels 1959, p. 288, no. 1732.

95. O? - R? 3.14g. 12mm. 5h.
Rather worn.
Berlin, SM, no. 71-10187.

96. O? - R? 3.13g. 11h.
Rather worn. Chisel-cut.

Oxford, AM, no. 3-11-1892 (ex Clerk Coll.).

97. O? - R? 3.12g. 9h.
Rather worn. Oval flan.
SNG Cambridge, no. 1109.

98. O? - R? 3.12g.
F. Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, Amsterdam 1883, p. 449, no. 53 (fac-simile) (ex Imhoof-Blumer Coll.).

99. O? - R? 3.11g. 14mm.
Rather worn.
Beirut, American University of Beirut (= AUB), no. 3751.

100. O? - R? 3.11g. 12mm.
Rather worn.
Beirut, AUB, no. 399.

101. O? - R? 3.11g. 12mm. 6h.
Rather worn.
New York, ANS, no. 1944.100.70007 (ex Newell Coll.).

102. O? - R? 3.11g.
Rather worn.
Kovacs, San Rafael, 15, 1/10/2003, no. 145.

103. O? - R? 3.10g. 14mm.
Rather worn. Oval flan.
Private Coll.

104. O? - R? 3.07g.
Rather worn. Oval flan.
Hirsch, Munich, 25, 9/11/1910, no. 833.

105. O? - R? 3.06g. 14mm. 7h.
Rather worn. Crack on the edge.
Berlin, SM, no. 79 (ex Löbbecke Coll.).

106. O? - R? 3.03g. 14mm. 12h.
Rather worn.
Berlin, SM, no. 76 (ex Prokesch-Osten Coll.).

107. O? - R? 3.01g. 13mm. 12h.
Rather worn.
Berlin, SM, no. 77-10178.

108. O? - R? 3.01g. 13mm. 9h.
Rather worn.
Vienna, Kunst Historisches Museum, no. 21.753.

109. O? - R? 2.98g. 14mm. 11h.
Rather worn. Oval flan.
Oxford, AM, no. 2 (ex Robinson Coll.).

110. O? - R? 2.98g. 16mm. 9h.
Rather worn. Oval flan.
Berlin, SM, no. 80 (ex Imhoof-Blumer Coll.).

111. O? - R? 2.94g. 9h.
Rather worn. Small cracks on the edge.
SNG Copenhagen, no. 3.

112. O? - R? 2.94g.
Rather worn. Oval flan.
Baldwin, London, 34, 13/10/2003, no. 497.

113. O? - R? 2.92g. 13mm. 9h.
Rather worn. Several cracks on the edge.
Berlin, SM, no. 82 (ex Löbbecke Coll.).

114. O? - R? 2.92g.
Rather worn.
Leiden, Rijksmuseum (= RM), no. 1946/348.

115. O? - R? 2.91g.
Rather worn.
Leiden, RM, no. 3224d (ex Van Rede Coll.).

116. O? - R? 2.89g.
Rather worn.
Leu, Zurich et Schulman, Amsterdam, 1966, no. 3040 (ex Pozzi Coll.).

117. O? - R? 2.89g.
Rather worn.
Ratto, Milan, 15, no. 154.

118. O? - R? 2.85g. 13mm.
Rather worn.
Beirut, AUB, no. 400.

119. O? - R? 2.81g. 13mm.

Rather worn.
Leiden, RM, no. 7945a.

120. O? - R? 2.81g.
Rather worn.
London, BM, no. G0991.

121. O? - R? 2.79g.
Rather worn.
S.W. Grose, *Catalogue of the McClean Collection of Greek Coins*, Cambridge 1929, pl. 349,1.

122. O? - R? 2.78g. 15mm.
Rather worn.
L. Anson, *Numismata Graeca, Greek Coin-Types*, Part I, London 1910, no. 692; G. Macdonald, *Catalogue of Greek Coins in the Hunterian Collection*, Glasgow 1899-1905 (= *Hunterian Collection*), p. 226, no. 6.

123. O? - R? 2.78g.
Rather worn.
E.S.G. Robinson, "A 'Silversmith's Hoard' from Mesopotamia", *Iraq* 12, 1950, p. 46, no. 14 (O not illustrated); J. Reade, "A Hoard of silver Currency from Achaemenid Babylon", *Iran* 24, 1986, p. 80, no. 14; J. Elayi and A.G. Elayi, *Trésors de monnaies phéniciennes et circulation monétaire (Ve-IVe siècles avant J.-C.)*, Paris 1993, p. 269, no. 1 (Trésor de Babylone TLXIII, no. 1).

124. O? - R? 2.70g.
Rather worn.
London, BM; *BMC Phoenicia*, p. 3, no. 7.

125. O? - R? 2.63g. 15mm. 3h.
Rather worn.
Berlin, SM, no. 81-17691.

126. O? - R? 2.60g. 13mm.
R: defect. Rather worn.
J. Rouvier, « Numismatique des villes de la Phénicie: Arados », *JIAN* 3, 1900, no. 38 (ex Rouvier Coll.).

127. O? - R? 2.58g. 14mm. 7h.
Rather worn. Oval flan.
Spaer Coll., Jerusalem (bought in Jerusalem).

128. O? - R? 2.52g.

Rather worn.
Merzbacher, Munich, 15/11/1910, no. 838.

129. O? - R? 2.51g. 15mm.
Rather worn.
Hirsch, Munich, 16, 6/12/1906, no. 681.

130. O? - R? 2.49g. 14mm. 11h.
Rather worn.
New York, ANS, no. 1977.158,731.

131. O? - R? 2.43g. 15mm. 9h.
Rather worn. Oval flan.
Berlin, SM, no. 83 (ex Fox Coll.).

132. O? - R? 2.20g.
Rather worn. Crack on the edge.
Ciani-Vinchon, Paris, 6-8/2/1956, no. 636 (ex Hindamian Coll.).

133. O? - R? 2.18g.
Rather worn. Crack on the edge.
New York, ANS; J.W. Betlyon, *The Coinage and Mints of Phoenicia. The Pre-Alexandrine Period*, Chico 1982, p. 84, no. 7 and pl. 6, 5.

134. O? - R? 2.16g. 14mm. 7h.
Rather worn. Crack on the edge.
Oxford, AM, no. 3 (ex Oman Coll.).

135. O? - R? 2.79g.
Rather worn.
Hunterian Collection, no. 13.

136. O? - R?
Rather worn.
Münzen und Medaillen, Basel, January 1968, no. 4.

137. O? - R? 14mm.
Rather worn. Oval flan.
Brussels, Bibliothèque Royale, no. 8.

138. O? - R?
Rather worn.
Glendining, London, 18-20/4/1955, no. 600.

139. O? - R?

Rather worn. Crack on the edge.
Superior Galleries, New York, 15-19/6/1976, no. 13.

140. O? - R?
Rather worn.
Hesperia Art Bulletin, 10, no. 218.

141. O? - R?
Rather worn.
Nomos, 8, 1974, no. 82.

142. O? - R?
Rather worn.
P.J. Riis, "L'activité de la mission archéologique danoise sur la côte phénicienne en 1961", *AAS* 13, 1963, p. 212, fig. 1, droit mal positionné (found at Tell Sukas).
143. O? - R?
Rather worn.
Rollin-Feuardent, Paris, 9/5/1910, no. 636.

144. O? - R?
Rather worn.
Owen, Andover, 38, 11/6/1998, no. 69.

145. O? - R?
Rather worn.
Numismatica, Vienna, 13, 9-11/11/1976, no. 360.

146. O? - R?
Rather worn.
Kress, Munich, 177, 3-4/7/1980, no. 557.

147. O? - R?
Rather worn. Crack on the edge.
Kovacs, San Mateo, 4, 8/9/1983, no. 115 = 3, 23/10/1981, no. 118.

148. O? - R?
Rather worn.
Berk, Chicago, 70, 16/3/1992, no. 221.

149. O? - R? 3g. 13mm. 11h.
Rather worn.
Paris, Institut Catholique, Musée Bible et Terre Sainte (ex Starcky Coll.).

Several coins in this series are partly worn (no. 52-80) or fairly worn (no. 81-149). Several coins have some cracks on the edge (no. 3, 147) and scratches (no. 1). Coin no. 98 is only illustrated by an undefined facsimile. As in Series I.1.2, obverse and reverse dies are too large for the flans, especially for the reverse where a seahorse was added to the type. The guilloche border and the inscription on the obverse are often partly obliterated. As a result, the die study is somewhat difficult. None of the 149 coins is said to come from normal excavations, which can be understood since the island of Arwad was never excavated. They were probably found in illicit excavations in continental Aradian territory. Coin no. 31 was bought in London and coin no. 127 in Jerusalem, which does not enlighten us regarding the place of discovery. We only know the site of discovery for coin no. 142 found at Tell Sukas and for coin no. 123, which belongs to hoard TLXIII, collected as metallic stock, probably found in the excavations of Babylon conducted by H. Rassam in 1882[10]. As a matter of fact, Aradian coins are somewhat neglected in the antiquities market by collectors who prefer Tyrian, Sidonian, and Byblian coins.

As in Series I.1.2, the obverse type chosen by the minting authority is a half-ichthyomorphic deity, human to waist, with his bust full-face, his head to right and his tail to left. He is heaving dolphins[11] held by the tail in each hand. There are some typological differences in the representation of this deity between Series I.1.2 and I.2.2, and overall it is more precise. He has a pointed beard, and probably a moustache. His hair has long plaits gathered by a headband on the top of the head, then falling on to shoulders into four, five or six plaits tightened by small rings, and another, shorter, in front of the ear. The central muscles of the stomach are often represented by four pellets, or more, surrounded by a kind of circle. This circle is located lower down on the stomach than in the previous series. It seems unnecessary to have to search for an explanation other than the stylized representation of muscles, for example a comparison with the deity holding a disk on his stomach on coins from Mallus[12]. The tail of the deity is made of pellets or of longitudinal lines in Series I.1.2. In Series I.2.2, scales are represented by transversal lines round the body, separated by short parallel strokes. We have proposed to identify the Aradian deity with Baʿal Arwad[13]. He was the main deity protector of the city, and of the Aradian dynasty because of the presence of the royal inscription on

10. *Id.*, *Trésors de monnaies phéniciennes et circulation monétaire (Vᵉ-IVᵉ siècles avant J.-C.)*, Paris 1993, pp. 268-270.

11. For the identification of the dolphin, cf. J. Elayi, "Étude typologique des sicles de Tyr au dauphin", *Cahiers Numismatiques* 108, 1991, pp. 11-17.

12. Babelon, *op. cit.* (n. 2), p. CLV.

13. J. Elayi and A.G. Elayi, "Baʿal Arwad", in *Atti del V Congresso internazionale di Studi Fenici e Punici* I, Palermo 2005, pp. 130-133; *id.*, "La divinité marine des monnaies préalexandrines d'Arwad", *Trans* 21, 2001, pp. 133-148.

the obverse, to the left of the head[14]. These two letters are located lower down than in the previous series and therefore fall off the field less often. A representation of Baʿal Arwad was already associated with Arwad during the reign of Sargon II in the 8th cent. BCE as it is represented on an Assyrian relief of his palace of Khorsabad[15]. The guilloche border is represented in two different manners: the circles have a hole (no. 3) or a dot inside (no. 11).

The Aradian war-galley on the reverse is pushed slightly upwards because of the addition of the seahorse. As in Series I.1.2, it is represented with the same details. Due to the size of the dies being too large, either the prow or the stern falls off the flan. When the whole prow is visible, the spur is long, with one prong and it sometimes crosses the border of dots (coin no. 11). The keel always has wales; it can be almost horizontal (no. 21) or slightly curved (coin no. 5). The voluminous swell projecting downwards from below the stern seems to be a rudder, with two small oars (coin no. 22). The seahorse represented under the war-galley is turned to right, except on coins no. 41 and 42 where it is turned to left. It is an entirely mythical animal. Even if the starting point for the engravers was the marine animal known as the seahorse (*syngnathus hippocampus*, Linné), the mythical Aradian seahorse is quite different. It has the head, forelock and forelegs of a horse, galloping but not harnessed as on Tyrian shekels[16]. The forehead of the seahorse is realistic, expressing the effort of the galloping animal with the curved neck and open mouth. All the details are indicated: the short mane, the prominent neck, cheek, eye, nose, chin, together with the leg joints and hooves. The tail of the seahorse is much longer than on Tyrian coins. It is sinuous, made of three segments, ending with a bifurcate caudal fin just like the two dolphins on the obverse. It has three ventral fins, instead of two for the Tyrian seahorse. The large wing is curled and is generally composed of two long parallel lines, curled upwards. The orientation of the wing, care or clumsiness, depends on the style of each engraver. The symbolic meaning of the Aradian seahorse is difficult to interpret as Aradian mythology is not well-known and the minting authority's purpose in using this symbol not clearly understood. There are several different details in the Aradian, Tyrian and Byblian seahorses[17], and probably different meanings. However, in the three cases, the seahorse appears as an excellent mount for travelling as it represented a combination of three animals, each of them living in a different element: the horse on earth, the bird in the air and the dolphin in the sea. Moreover,

14. See further.

15. S. Parpola, *The Correspondence of Sargon II, Part I, Letters from Assyria and the West*, SAA I, Helsinki 1987, pp. 58-59, fig. 20a-d (from Botta and Flandin, *Monuments de Ninive* I, 32-35).

16. Cf. J. Elayi and A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven *et al.* 2009, pp. 262-265 and pl. 38, O73.

17. *Ibid.*, pp. 262-265; *id.*, *A Monetary and Political History of the Phoenician City of Byblos (5th-4th cent. BCE)*, Winona Lake 2014.

all these animals are renowned for their speed. There is a contrast between the wide guilloche border on the obverse and the very small dot border on the reverse.

The inscription on the obverse, *M'*, is approximately the same as in Series I.1.2. The letter *M* has a rather short rectilinear, vertical shaft, and a head with its left shoulder curved. The central line crosses the baseline and is vertical. The letter ' has a short shaft rotated to left. Its head is large, with convergent lines to the right of the shaft, the upper being longer and crossing the shaft[18]. The most plausible interpretation for letters *M'*, found on almost all Aradian coins of the Persian period, is the abbreviation of "king of Arwad" (*M[LK] '[RWD]*), as we have shown[19].

The analysis of the die sequence, not possible for coins no. 83 to 149 which are too worn to be classified, was made for 51 specimens of this series and has given the following results. We have identified 42 couples of dies, 23 obverse dies and 34 reverse dies (Fig. 1). According to the so-called "Carter method"[20], the ratio n/O = 2.22 is higher than in Series I.1.2, but means however that it is insufficiently known.

Most of the flans of this series were made by a mould with circular alveoli[21]. However, a mould was not used for oval flans (no. 33, and 137) and irregular flans (no. 17, and 78). As in Series I.1.2, the manufacturing of the flans in this series was not synchronized with the manufacturing of the dies, because they are too large for the flans. The shallow incuse square of the reverse is the same as in the previous series, it was no more in use in the following Aradian series[22]. In order to make their work easier, the die engravers occasionally used different sized punches for the borders, the shields of the war-galley and the muscles of the deity. Through the empty circles of the border of coin no. 3, the trace made by a compass can be seen. As in Series I.1.2, the style of representation, in spite of some influences of Greek and Cypriot archaic, and Assyrian art[23], follows mainly a Phoenician tradition[24]. The engravers working in the

18. J. Elayi, "Étude paléographique des légendes monétaires phéniciennes d'époque perse", *Trans* 5, 1992, pp. 25-27, 31, 40.

19. *Id.*, "Systems of Abbreviations used by Byblos, Tyre and Arwad in their pre-Alexandrine Coinages", *JNG* 37-38, 1987-88, pp. 18-19; *id.*, *loc. cit.* (n. 13) 2001, pp. 143-145; J. Elayi, "Gerashatart, king of the Phoenician city of Arwad in the 4th cent. BC", *NC* 167, 2007, p. 100.

20. n = number of coins studied. O = number of obverse dies. For calculating the number of coins manufactured from the number of coins preserved, cf. G.F. Carter, "Simplified Method for Calculating the Original Number of Dies from Die-Link Statistics", *ANSMN* 28, 1983, pp. 195-206.

21. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 16), pp. 288-289.

22. *Ibid.*, pp. 292-295.

23. Cf., for example, J. Charbonneaux *et al.*, *Grèce archaïque (620-480 avant J.-C.)*, Paris 1968, pp. 165, 243, 260, in particular for the plaits; V. Karageorghis *et al.*, *Cypriote Antiquities in the Medelhavsmuseet, Stockholm*, Stockholm 1977, pl. XXXII, 2; Babelon, *op. cit.* (n. 2), p. CLV.

24. J. Ferron, *Sarcophages de Phénicie, Sarcophages à scènes en relief*, Paris 1992, pls III, VII-VIII.

Aradian monetary workshop may previously have been seal engravers and had varying skill levels. For example, the engravers of coins no. 3, 7, 8, 11, and 15 were very skilled compared with the engravers of coins no. 35 and 38, which have a clumsy style. A group of coins (no. 43-51), which present no die links with other coins, possess a strange style, with a stronger Greek influence for the head (without beard and moustache, and with shorter hair); the body and the tail of the deity, just like the body of the seahorse are thin. They are probably not modern fakes because the forgers are now very skilled. We hesitate between two possibilities: either these coins are old fakes dating from more than one century, or they are genuine and were made by a very clumsy Aradian engraver. There are few defects on dies in this series: coins no. 1, 52-53 (O1); 71 (R15), and 126 (R?). The striking process was sometimes clumsy, with slight decentring of the types on the obverse (coins no. 3-4, and 30) and on the reverse (coins no. 4, and 37). The die-axes of the coins of Series I.2.2 are randomly oriented, as in all the first series of Phoenician coinages[25]. Coins no. 5, 82, and 96 present chisel-cuts intended to check that they were not plated, in a context of weighed metal. Coin no. 41 is overstruck and coin no. 86 has traces of re-striking. This series was rightly suspected by users because several coins were plated. Coins no. 74 and 92 are pierced.

A metrological study was made for Series I.2.2 on the basis of 115 coins whose weight was known and not plated, and excluding coins no. 43-51 with a strange style. Fig. 2 shows the distribution curve of this series of thirds of shekel. The modified standard is 3.12g, while it is 3.24g for Series I.1.2[26]. However, the weights of the coins of this series have, for some unknown reason, an abnormal dispersion which may lower the value of the modified standard. Only one shekel weighing 10.30g could, maybe, belong to Series I.2.1[27]. As a matter of fact, the Aradian third of shekel was the denomination currently used for relatively high payments, not the shekel. The standard used by the city of Arwad in all its coinage of the Persian period is similar to the Persic standard, in contrast to other Phoenician cities[28]. In our analysis of the composition of Aradian coinage, we found, for coin no. 9 98.8% silver, 0.36% copper, 0.047% lead and 0.54% gold, for coin no. 69 99.1% silver, 0.57% copper, 0.064% lead and

25. The Sidonian coins were adjusted in the same direction from the coinage of Baʿalšillem II (401-366 BCE) onwards: J. Elayi and A.G. Elayi, *Le monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse (Vᵉ-IVᵉ s. av. J.-C.)*, Paris 2004, pp. 563-568.

26. On this method, see J. Elayi and A.G. Elayi, *Phoenician Coinages*, Paris 2014, pp. 575-580.

27. Müller, Münz Zentrum-Rheinland, Solingen, 105, 10-12/1/2001, no. 284; cf. Elayi-Elayi, *ibid.*, p. 597.

28. *Id.*, *Traité des monnaies grecques et romaines*, II/2, Paris 1910, pp. 505, 509-510; *BMC Phoenicia*, pp. xxii-xxiii; Betlyon, *op. cit.* (n. 7), pp. 78, 94-95; O. Casabonne, *La Cilicie à l'époque achéménide*, Paris 2004, pp. 103-105, 107-110, 235-236 (with bibl.). For the different reasons of using this standard, cf. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 1).

0.23% gold[29]. As in other Phoenician coinages, the first series I.1.2 and I.2.2 had a very high percentage of silver.

Arwad inaugurated its coinage after Sidon at around the end of the third quarter of the 5th century as we have stated[30], and the second series was minted at the beginning of the last quarter of this century. This period seems to have been a peaceful period since Arwad never intervened militarily for the Persians. However, it had to maintain its fleet ready to be used. As Series I.1.2, Series I.2.2 comprised a flexible system of denominations (five or six), easy to use in trade[31], Arwad did not export the coins of its first two series for their metallic value, probably because the thirds of shekel were too small, compared with shekels and double shekels of Tyre and Sidon[32].

Addendum: voir aussi Time Line Auctions, Brentwood, 4/11/2014, Lot 260 ; 3.31g; entaille au droit.

29. A.G. Elayi *et al.*, "Analyses of the Composition of the Coinage of Arwad (5th-4th cent. BC)", *Trans* 42, 2012, pp. 129-140.

30. Elayi-Elayi, *loc. cit.* (n. 1).

31. Cf. *ibid.*

32. Elayi-Elayi, *op. cit.* (n. 10), pp. 361-362 and figs 28-29.

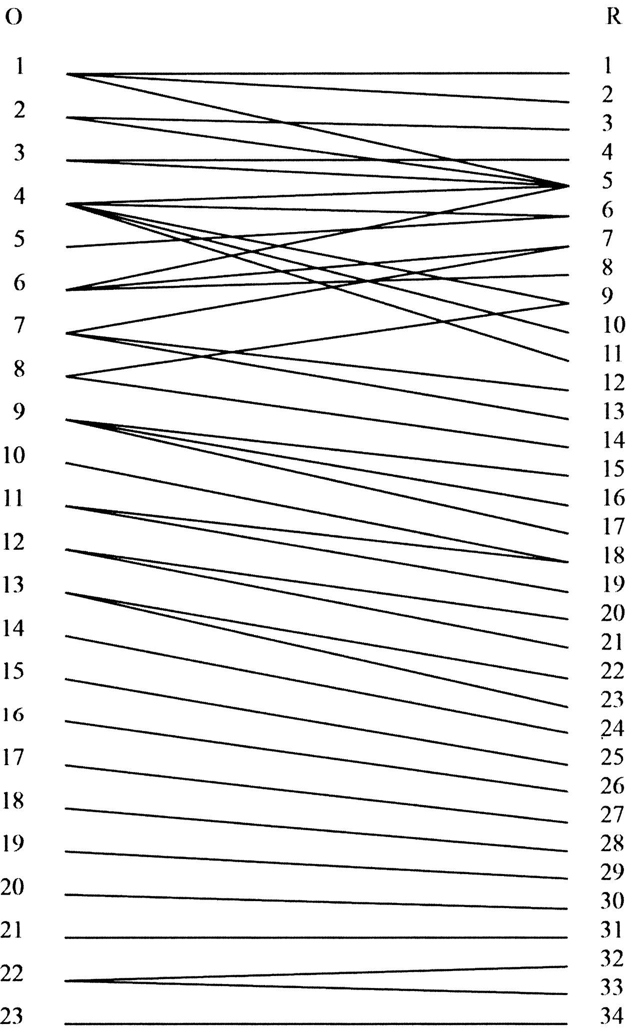


Fig. 1: *Dies of silver thirds of shekel of Arwad (Series I.2.2)*

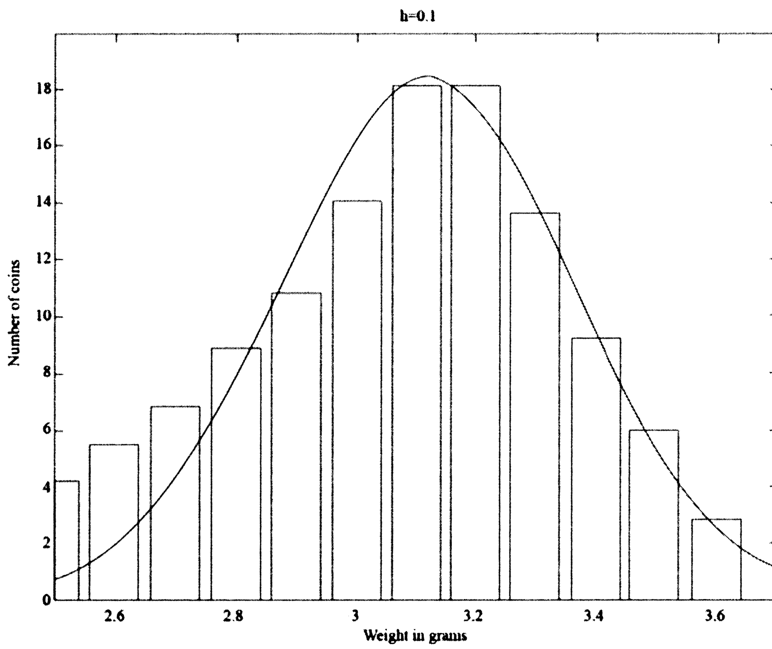


Fig. 2: *Distribution curve of the thirds of shekel of Arwad (Series I.2.2)*

LÉGENDES DES PLANCHES

Pl. I-IV : Tiers de sicle d'Arwad en argent.Série I.2.2.

Pl. I


1
R1


O1 (x 2.5)

2


R2 (x 2.5)


O2 (x 2.5)

5


R3 (x 2.5)


7
R4 (x 2)


O3 (x 2)

8


R5 (x 2)


O4 (x 2.5)

11


R6 (x 2.5)


12
R9 (x 2)


13
R10 (x 2)


14
R11 (x 2)


15
O5 (x 2)

Pl. II




18

O6 (x 2) R7 (x 2)



19

R8




21

O7 (x 2) R12 (x 2)



22

R13 (x 2)



23

O8 (x 2)



24

R14 (x 2)




25

O9 (x 2) R15 (x 2)



26

R16



27

R17




28

O10 (x 2.5) R18 (x 2.5)



29

O11 (x 2)



30

R19 (x 2)

Pl. III




31

O12 R20



32

R21




33

O13 (x 2) R22 (x 2)



34

R23 (x 2)




35

O14 (x 2) R24 (x 2)




36

O15 (x 2) R25 (x 2)




37

O16 (x 2) R26 (x 2)




38

O17 (x 2) R27 (x 2)




39

O18 R28




40

O19 R29




41

O20 R30

Pl. IV


42
O21 R31
44
R32 (x 2)
50
O22 (x 2) R33 (x 2)
51
O23 (x 1.5) R34 (x 1.5)
64
O24
65
O25
62
O26
68
O27
69
O28
70
O29
75
R35 (x 2)
76
R36 (x 2)
77
R37
78
R38 (x 1.5)
79
R39 (x 2)
80
R40 (x 2)
81
R41
82
R42

Le sanctuaire et le messie dans les psaumes asaphites et coréites

B. GOSSE

Summary: Within the elohistic Psalter (*Ps* 42-83), the psalms of Asaph play a part in the interrogation about the future of the Davidic dynasty. These psalms also mention the destruction and the profanation of the sanctuary. The psalms of Korah (*Ps* 42-49; 84-85; 87-88), and the allied *Ps* 89, present a rehabilitation of the sanctuary and open up to the nations, while at the same time noting the disappearance of the dynasty. A new period for the dynasty is presented in *Ps* 132 in relation to the new sanctuary.

Les psaumes asaphites *Ps* 50 et 73-83[1], et les psaumes coréites *Ps* 42-49 et 84-85 ; 87-88[2], le *Ps* 89 relevant d'un allié[3], comme le souligne déjà

1. M. D. Goulder, *The Psalms of Asaph and the Pentateuch, Studies in the Psalter III*, JSOTS 233, Sheffield 1996. Il insiste sur l'origine des psaumes asaphites dans le royaume du Nord, pp. 24-28. Le livre des *Proverbes* est très peu pris en compte, 13 attestations selon l'index pp. 365-366, dont 5 attestations p. 49, à propos du *Ps* 50 (voir ci-dessous dans le texte). L'approche de M.D. Goulder est très « historique » et « liturgique », mais la dimension rédactionnelle du *Psautier* en tant que tel est peu prise en compte. Voir B. Gosse, *L'influence du livre des Proverbes sur les rédactions bibliques à l'époque perse*, Paris 2008, en particulier pp. 75-76 et 78-80. Dans le chapitre sur « The Sons of Asaph » (pp. 312-327), on peut relever les nombreuses références aux livres des *Chroniques* ; voir encore *Esdras*, *Néhémie* et les livres des prophètes tardifs. P. 326, l'auteur note le rôle des asaphites en 1 *Ch* 16, ce chapitre correspondant à la réintégration de la dynastie davidique dans l'histoire du salut, les asaphites étant présentés comme « installés par David ».

2. M.D. Goulder, *The Psalms of the Sons of Korah*, JSOTS 20, Sheffield 1982. L'auteur regroupe les psaumes selon des critères liturgiques, sans prendre en compte s'ils appartiennent à la première partie du psautier coréite (*Ps* 42-49), ou à la seconde partie (*Ps* 84-85. 87-88). Or, les premiers psaumes relèvent du psautier élohiste, qui pose la question des incertitudes quant à l'avenir de

les titres des *Ps* 88 et 89, jouent un rôle important dans la construction du psautier élohiste, *Ps* 42-83, qui traite de l'incertitude quant à l'avenir de la dynastie davidique. La fin du troisième livre du *Psautier*, *Ps* 84-89, conclut finalement au rejet de la dynastie (*Ps* 89). Dans cet article, nous allons voir que le sanctuaire de Jérusalem reçoit un sort différent. Dans les psaumes d'Asaph, la destruction du sanctuaire est constatée (*Ps* 74 ; 79), mais dans les *Ps* 84-89, le sanctuaire est réhabilité et trouve même une vocation universelle, alors que les malédictions du sanctuaire se trouvent reportées sur la descendance messianique.

1. Le sanctuaire et le messie dans les psaumes asaphites

Les psaumes asaphites comprennent le *Ps* 50 et les *Ps* 73-83. Les psaumes asaphites se situent dans une ambiance de crise. Le *Ps* 73 peut sur ce point déjà être rapproché du livre de *Job*[4]. Les psaumes asaphites sont originaires du royaume du Nord comme cela apparaît clairement dans le *Ps* 80,2.3 : « 2 Pasteur d'Israël, écoute, toi qui mènes Joseph comme un troupeau ; toi qui sièges sur les Chérubins, resplendis 3 devant Ephraïm, Benjamin et Manassé, réveille ta vaillance et viens à notre secours »[5]. Toutefois, après la disparition du royaume du Nord, les psaumes asaphites ont été intégrés dans la liturgie du temple[6] et prennent en compte le sanctuaire et la descendance de David. On notera en particulier le *Ps* 78,67-70 : « 67 Il rejeta la tente de Joseph, il n'élut pas la tribu d'Ephraïm ; 68 il élut la tribu de Juda, la montagne de Sion qu'il aime. 69 Il bâtit comme les hauteurs son sanctuaire, comme la terre qu'il fonda pour toujours. 70 Il élut David son serviteur, il le tira des parcs à moutons »[7].

la dynastie, et les psaumes de la deuxième partie font partie d'un ensemble *Ps* 84-89, constatant la disparition de la dynastie.

3. *Ibid.*, p. 211 : « On the other hand, 89 is in special relationship to the Korah psalms ... ».

4. A. Weiser, *The Psalms*, London 1986[7], p. 507 ; F.-L. Hossfeld et E. Zenger, *Psalms 2*, Minneapolis 2005, p. 225.

5. S. Terrien, *The Psalms*, Grand Rapids-Cambridge 2003, pp. 577-578 (*Ps* 80) : « The mention of Joseph and his descendants, Ephraim and Manasseh, clearly indicates the northern origin of this poem, and probably also of the other psalms of Asaph ».

6. Ce point correspond à la continuité entre le sanctuaire de Silo et celui de Jérusalem quant à l'adoration de *yhwh ṣb'wt*. L'expression (*yhwh*) (*'lhym*) *ṣb'wt*, est du reste présente 4 fois dans le *Ps* 80 (80,5.8.15.20). L'usage de *'lhym* s'explique de manière rédactionnelle, par le fait que nous nous trouvons dans le psautier élohiste (42-83), qui traite des incertitudes sur l'avenir de la dynastie davidique, comme cela apparaît particulièrement dans le *Ps* 80,18. Pour l'expression *yhwh ṣb'wt* à Silo, voir 1 *S* 1,3.11. Pour le transfert de l'arche à Jérusalem par David, voir 2 *S* 6,2.18. H.-J. Kraus, *Psalms 60-150*, Minneapolis 1989, p. 141 (*Ps* 80,1-3) : « The *yhwh ṣb'wt* revered in Shiloh was in Israel fit described as "the one enthroned above the cherubim" (cf. 1 Sam. 4:4). But this conception then went with the ark to Jerusalem (2 Sam. 6:2) and is to be found in the cultic tradition of Zion (Pss. 18:10; 97:2; 99:1) ».

7. M.E. Tate, *Psalms 51-100*, Dallas 1990, p. 295 (*Ps* 78,67-72) : « The emphasis in this passage

Dans la continuité de la prise en compte du sanctuaire de Jérusalem, la destruction du sanctuaire est prise en compte dans le cadre des psaumes d'Asaph, particulièrement dans le *Ps* 74,1.7.10 : « 1 Poème. D'Asaph. Pourquoi, ô Dieu, rejeter (*znḥt*) jusqu'à la fin, fumer de colère contre le troupeau de ton bercail ? ... 7 ils ont livré au feu ton sanctuaire, profané (*ḥllw*) jusqu'à terre la demeure (*mškn*) de ton nom ... 10 Jusques à quand, ô Dieu, blasphèmera (*yḥrp*) l'oppresseur, l'ennemi va-t-il outrager ton nom jusqu'à la fin ? »[8]. Il en est de même dans le *Ps* 79. La remise en cause de la demeure (*mškn*) de Jérusalem se situe dans la continuité de celle de Silo : « il délaissa la demeure (*mškn*) de Silo, la tente où il demeurait chez les hommes » (*Ps* 78,60)[9]. Les nations apparaissent comme conspirant contre Jérusalem, comme cela apparaît particulièrement dans le *Ps* 83,6-9[10] : « 6 ils conspirent tous d'un seul cœur, contre toi ils scellent une alliance : 7 les tentes d'Edom et les Ismaélites, Moab et les Hagrites, 8 Gébal, Ammon, Amaleq, la Philistie avec les gens de Tyr[11] ; 9 même Assur[12] s'est joint à eux, il prête main-forte aux fils de Lot ».

Le messie (*mšyḥ*) n'est pas mentionné dans les psaumes d'Asaph, pas plus que dans le psautier coréite 42-83, même si l'avenir de la dynastie en constitue l'essence devant l'incertitude de la situation. Les 42 psaumes du psautier élohiste constituent une malédiction qui peut éventuellement se transformer en bénédiction[13]. Dans les psaumes d'Asaph, l'incertitude

is not upon the rejection of the Northern tribes ... The issue is the location of Yahweh's chosen sanctuary and his establishment of the Davidic kingship ».

8. J.-L. Vesco, Le *Psautier de David traduit et commenté*, Paris 2006, p. 665 : « Un autre psaume d'Asaph (Ps 77,8-9) posera la question dans les mêmes termes que ceux du Ps 74. Ce rejet conséquence de la colère est-il pour toujours ? Dieu aurait-il à perpétuité épuisé son amour ? Mentionné à la fin du troisième livre du psautier (Ps 88,15 ; 89,39) ... ». Dans le *Ps* 89,39 est mentionné le rejet du messie, alors que le sanctuaire joue un rôle universel dès le *Ps* 87.

9. Tate, *op. cit.* (n. 7), p. 294 : « The speaker makes clear in this passage that the destruction did not represent God's defeat at the hands of the Philistines but rather God's judgment on his own faithless people ».

10. Voir dans le *Ps* 83,3 : *yhmywn* comme en *Is* 17,12. On a considéré qu'*Is* 17,12-14 concernait l'Assyrie et que le *Ps* 83 s'en inspirait. Hossfeld-Zenger, *op. cit.* (n. 4), pp. 341-343. J. Blenkinsopp, *Isaiah 1-39*, New York *et al.* 2000, p. 307, a critiqué cette solution. En *Is* 17,12-14, l'Assyrie n'est pas mentionnée et en 17,12-14, nous pouvons considérer que nous avons un développement sapientiel comme souvent en *Is* 12-35.

11. Neuf nations qui symbolisent la totalité du monde habité, selon les conceptions égyptiennes, voir Hossfeld-Zenger, *ibid.* pp. 342-343 (avec illustration égyptienne qui montre symboliquement les neuf nations).

12. Vesco, *op. cit.* (n. 8), p. 757 : « Le nom d'Ashour peut être alors mentionné, à titre d'exemple, pour désigner les grandes puissances de l'ancien Proche-Orient souvent hostiles à Israël ». Voir des exemples semblables en *Is* 11,16 ou *Is* 52,4.

13. B. Gosse, *David and Abraham : Persian period traditions*, Pendé 2010, pp. 195-196 : « We have seen that these 42 psalms must have served the hope of changing malediction into benediction for the dynasty », et la note 13, p. 196.

quant à l'avenir de la dynastie apparaît particulièrement dans le *Ps* 80,18 : « Ta main soit sur l'homme de ta droite, le fils d'Adam que tu as confirmé ! »[14].

Ainsi, dans les psaumes asaphites, il est insisté sur la destruction du sanctuaire par les nations, et dans le même temps, les incertitudes sont mentionnées quant à l'avenir de la dynastie davidique. On peut noter que le premier psaume asaphite, le *Ps* 50, dénonce le culte ; la destruction du sanctuaire mentionnée dans les *Ps* 74 et 79 peut apparaître comme une conséquence de cette dénonciation. On peut également remarquer que le *Ps* 50 a été inséré dans la rédaction spirituelle du *Psautier* en référence au *Ps* 1. L'impie du *Ps* 50,16, renvoie à celui du *Ps* 1. L'expression de 50,17 : *śn't mwsr*[15] a un équivalent en *Pr* 5,12 : *śn'ty mwsr*, et les reproches qui suivent dans le psaume présentent des parallèles dans le livre des *Proverbes*[16].

2. Le sanctuaire et le messie dans les psaumes coréites

En dehors des psaumes asaphites 74 et 78, le terme *mškn : Ps* 26,8 ; 43,3 ; 46,5 ; 49,12 ; 74,7 ; 78,28.60 ; 84,2 ; 87,2 ; 132,5.7, apparaît essentiellement dans les psaumes coréites. Les *Ps* 43 ; 46 et 49 sont déjà des psaumes coréites. En 43,3, il s'agit des demeures de la montagne sainte où le psalmiste espère accéder[17], et en 46,5 des demeures du Très-Haut présentées comme une citadelle ; en 49,12, il est question par opposition des demeures des « satisfaits »[18]. Dans le *Ps* 84,2, il s'agit de nouveau du désir du temple de Jérusalem[19]. Or, on peut noter que le *Ps* 84,2-3 : « 2

14. *Id.*, « Le Ps 80, Ez 17 et le "fils de l'homme" », *RB* 122, 2015, pp. 161-172.

15. Le terme *mwsr* apparaît couramment dans le livre des *Proverbes* et une seule fois dans le Pentateuque en *Dt* 11,3. On relève encore 4 attestations dans le livre de *Job* et 14 dans les livres prophétiques, pour toute la Bible. Pour une lecture historique, en rapport avec la fin du royaume du Nord, voir Goulder, *op. cit.* (n. 1), p. 49. Mais il tire lui-même ses exemples du livre des *Proverbes* et des livres prophétiques « The motivation for this second rebuke at once becomes clear, those addressed hate correction (mwsr). Correction, in ancient Israel and until quite modern times, was normally administered corporally (Prov. 13.24 ; 15.5 ; 22.15 ; 23.13), and God's correction takes the form of personal or national disasters (Prov. 3.11 ; Job 5.17 ; Isa 26.16 ; 53.5 ; Jer 2.30 ; 5.3 ; 7.28 ; 30.14 ; Hos. 5.2). The defeat of 732 and the massive loss of territory are probably in mind ... ». Histoire ou rédaction en rapport avec le livre des *Proverbes* et le *Ps* 1 ?

16. B. Gosse, « L'alignement du Psaume 50 sur la rédaction sapientielle d'ensemble du Psautier », *ETR* 83, 2008, pp. 419-423.

17. Vesco, *op. cit.* (n. 8), p. 393 : « Loin du sanctuaire, le psalmiste souhaite arriver (Ps 42,3 ; 43,3-4), "se faire voir au visage de Dieu" (Ps 42,3), car il est le salut de son "visage" (Ps 43,5). Se faire voir au visage de Dieu équivaut à aller au sanctuaire ».

18. *Ibid.*, p. 443 : « A l'éternité de Jérusalem et à celle de son Dieu (Ps 48,9, 15), s'oppose la disparition pour toujours des persécuteurs (Ps 49,9 ,12) ».

19. Tate, *op. cit.* (n. 7), pp. 357-358 : « *Longing for the dwelling place of Yahweh* (84:2-5). The language of these verses expresses a passion for the temple and the presence of Yahweh which rivals

que tes demeures (*mšknwtyk*) sont désirables. Yahvé Sabaot ! 3 Mon âme soupire et languit après les parvis de Yahvé, mon cœur et ma chair crient de joie vers le Dieu vivant (*'l ḥy*) », renvoie au *Ps* 42,3 : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant (*l'l ḥy*) ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ? » et au *Ps* 43,3 : « Envoie ta lumière et ta vérité : elles me guideront, me mèneront à ta montagne sainte, jusqu'en tes demeures (*mšknwtyk*) ». Or, la forme grammaticale *mšknwtyk* n'apparaît dans la Bible que dans le *Ps* 43,3 ; 84,2 ; en *Nb* 24,5[20] et *Is* 54,2[21], avec une vocalisation différente. On voit donc que les *Ps* 84-89 se réfèrent au psautier élohiste, non seulement sur la question en suspens du messie, mais également sur la question du sanctuaire. L'attestation de *Nb* 24,5 se situe dans un texte qui réaffirme l'espérance messianique, *Nb* 24,17, en rappelant que, si le nombre 42 correspond à une malédiction, il peut être transformé en une bénédiction. Ce nombre 42 correspond justement au psautier élohiste (*Ps* 42-83), quarante-deux psaumes qui débutent au *Ps* 42.

Dans le *Ps* 87, il est proclamé que Sion est préférée par Yahvé à toutes les demeures. Dans ce même psaume, il faut relever l'ouverture aux étrangers en rapport au sanctuaire, au contraire de ce que nous avons noté dans les psaumes asaphites, notamment dans le *Ps* 83. Cela apparaît particulièrement dans le *Ps* 87,3-4 : « 3 Il parle de toi pour ta gloire, cité de Dieu : 4 "Je compte Rahab et Babylone parmi ceux qui me connaissent, voyez Tyr, la Philistie ou l'Éthiopie, un tel y est né" »[22]. Il s'agit d'une amplification du *Ps* 86,9 : « Toutes les nations que tu as faites viendront se prosterner devant toi, Seigneur, et rendre gloire à ton nom »[23]. Quant au passage du *Ps* 87,6-7 : « 6 Yahvé inscrit au registre des peuples (*'mym*) : "Un tel y est né", 7 et les princes (*wśrym*)[24] comme les enfants (*kḥllym*). Tous font en toi leur demeure (*m'yny*) »[25], cette ouverture aux

that of Ps 42. Kraus (*Psalms 60-150*, 167) says that the *mh* which begins v 1 is an "exclamation of amazed glorification", and he calls attention to the literal wording of 1a: "How well-loved [*ydyd*] are you dwelling places". The plural may refer to the multiple buildings of the temple area (cf. Pss 43:3; 46:5; 132:5, 7), or it may be an emphatic plural expression to enhance the term (cf. Ez 37:27), or both ».

20. H. Rouillard, *La Péricope de Balaam (Nombres 22-24). La Prose et les « oracles »*, EBns 4, Paris 1985, pp. 355-356 : « L'expression *mh-ṭwb*, exclamation passionnée, est rare, mais ses autres occurrences coïncident assez bien avec notre texte ... Citons surtout, quoique *ṭwb* n'y soit pas, Ps 84,2 : c'est bien le même effusion d'amour et, comme par hasard, il s'agit de demeures du Seigneur : *mh ydydwt mšknwtyk yhwh ṣb'wt* ». Le *ydydwt* a probablement encore plus de force que le *ṭwb*. De plus, le pluriel féminin s'accorde avec celui de *mšknwtyk*.

21. A. Even-Shoshan, *A New Concordance of the Bible*, Jerusalem 1989, p. 719 ; *mškn*, nn. 129-132. Pour *Is* 54,2, voir K. Baltzer, *Deutero-Isaiah*, Minneapolis 2001, p. 436. Il renvoie au *Ps* 132,5. Voir également la note 281 (*Ps* 43,3 ; 132,7).

22. *plšt* : *Ps* 60,10 ; 83,8 ; 87,4 ; 108,10 ; *ṣwr* : *Ps* 45,13 ; 83,8 ; 87,4.

23. Tate, *op. cit.* (n. 7), p. 389.

24. Correction de *wšrym*.

25. Vesco, *op. cit.* (n. 8), p. 789 : « Le Ps 87 se situe dans les perspectives des textes de l'Ancien

nations, quant au rôle du temple, est conforme au *Ps* 47,10, autre psaume coréite : « Les princes (*ndyby*) des peuples (*'mym*) s'unissent : c'est le peuple (*'m*) du Dieu d'Abraham. À Dieu sont les boucliers (*mgny*)[26] de la terre, au plus haut il est monté ». Cette ouverture aux étrangers se trouve prolongée en *Is* 56,6.7, en ce qui concerne la participation au culte du temple.

C'est en fonction de la réhabilitation du sanctuaire de Jérusalem qui apparaît dès le *Ps* 84,2 : « Que tes demeures (*mšknwtyk*) sont désirables, Yahvé Sabaot », qu'il faut interpréter le *Ps* 84,10 : « ô Dieu notre bouclier (*mgnnw*), vois, regarde la face de ton messie (*mšyḥk*) », où le messie doit concerner le prêtre oint[27]. En effet, si le titre de « bouclier (*mgn*) » est attribué à Yahvé et non au roi davidique, alors le titre de « messie (*mšyḥ*) », utilisé dans le même verset, peut concerner le prêtre oint de Yahvé, et non pas le messie davidique. Par ailleurs, ce point est conforme à la ligne des psaumes coréites : en effet, les malédictions qui frappaient le sanctuaire avec sa destruction se trouvent transférées sur la dynastie messianique. On notera dans le *Ps* 89,39.40.62 : « 39 Mais toi, tu as rejeté (*znḥt*) et répudié (*wtm's*), tu t'es emporté (*ht'brt*) contre ton oint (*mšyḥk*) 40 tu as renié l'alliance de ton serviteur, tu as profané (*ḥllt*) jusqu'à terre son diadème ... 52 ainsi tes adversaires, Yahvé, ont insulté (*ḥrpw*), ainsi insulté (*ḥrpw*) les traces de ton oint (*mšyḥk*) ! ». On relève le terme *znḥ* : *Ps* 43,2 ; 44,10.24 ; 60,3.12 ; 74,1 ; 77,8 ; 88,15 ; 89,39 ; 108,12 pour tout le *Psautier* ; et le terme *ḥll* : (piel) : *Ps* 55,21 ; 74,7 ; 89,32.35.40 pour tout le *Psautier* (pour *ḥrp*, voir les *Ps* 74,10.18 ; 79,12 ; 89,52). En plus du renvoi aux malédictions du *Ps* 74[28], on peut également noter celles du *Ps*

Testament qui anticipent le temps où les peuples païens montent à Jérusalem pour honorer YHWH (Is 2,2-3 ; Mi 4,1 ; Za 2,11-15 ; 8,22-23 ; 14,16-19 ; Ml 1,11 ; Is 45,22-23 ; 49,18, 23 ; 56,6-8 ; 60,4-14) ... Dans le Ps 87, la répartition des nations semble couvrir les quatre points cardinaux : à l'ouest l'Egypte, à l'Est Babylone, au nord la Philistie et Tyr, au sud la Nubie, c'est-à-dire Coush ».

26. F.-L. Hossfeld et E. Zenger, *Die Psalmen, Psalm 1-50*, Würzburg 1993, p. 293 : « Das ist auch in Ps 84[10] und Ps 89[19] ein Titel des Israelitischen Königs ».

27. M. Dahood, *Psalms II*, 51-100, New York 1983[10], p. 282, renvoie, pour l'identification au prêtre oint, à la Bible de Jérusalem. K. Seybold, *Die Psalmen*, Tübingen 1996, opte pour un roi pré-exilique, p. 333 : « Das ist an sich ein Indiz für die Datierung und Lokalisierung im vorexilischen Jerusalem ». E. Zenger, *Psalmen, Band II*, Freiburg *et al.* 2011, p. 532, propose les trois possibilités : un roi préexilique, un prêtre oint ou un « nouveau » roi.

28. Vesco, *op. cit.* (n. 8), pp. 823-824 : « Ce livre du psautier est celui des interrogations. Pourquoi Dieu rejette-t-il ? Porquoi retire-t-il sa main ? (Ps 74,1 ,11) ... Où sont ses grâces d'autrefois (Ps 89,50) ... Le premier psaume du dernier recueil des fils de Coré implorait Dieu pour qu'il regarde le visage de son messie (Ps 84,9), le Ps 89 ne peut que constater la colère que Dieu a manifestée contre ce messie et l'insulte que ses ennemis lui jettent (Ps 89, 39, 52) ... ». Nous considérons que les psaumes coréites réhabilitent le sanctuaire et lui donnent un sens universel en réponse aux psaumes asaphites et que, par contre, les malédictions qui frappent le sanctuaire dans les psaumes asaphites sont transférées sur la dynastie davidique. Dans cette perspective, le « messie » du *Ps* 84,10 devient le prêtre du « bouclier », Yahvé.

78,59 : « Dieu entendit et s'emporta (*wyt'br*), il rejeta (*wym's*) tout à fait Israël »[29]. Ainsi, les *Ps* 84-89 ouvrent le sanctuaire de Jérusalem aux nations et transfèrent les malédictions de la destruction du temple sur la dynastie davidique. Dans le *Ps* 84,10, le messie devient le prêtre oint. Cela est en effet conforme au fait que dans l'ensemble des *Ps* 84-89, le roi messie disparaît.

3. Le sanctuaire et le messie dans le *Ps* 132[30]

Dans le cadre des psaumes des montées au sanctuaire (*Ps* 120-134), on notera le terme *mškn* : *Ps* 26,8 ; 43,3 ; 46,5 ; 49,12 (*Ps* 42-49 coréites, désir du sanctuaire) ; 74,7 (destruction du temple de Jérusalem, psaume asaphite) ; 78,28.60 (dans la continuité de celui de Silo, psaume asaphite); 84,2 ; 87,2 (psaumes coréites, désir du sanctuaire) ; 132,5.7, le messie davidique se trouve réintégré dans le *Ps* 132,7.17-18[31] : « 7 Entrons au lieu où il séjourne (*lmšknwtyw*), prosternons-nous devant son marchepied (*lhdm rglyw*). 17 là, je susciterai une lignée à David, j'apprêterai une lampe pour mon messie (*lmšyḥy*) : 18 ses ennemis, je les vêtirai de honte, mais sur lui fleurira son diadème (*nzrw*) »[32]. On peut rappeler l'emploi du terme *nzr* dans le *Psautier* (*Ps* 89,40 : 132,18). Le terme *mšyḥ* dans le *Psautier* (*Ps* 2,2 ; 18,51 ; 20,7 ; 28,8 ; 84,10 ; 89,39.52 ; 105,15 ; 132,10.17) se réfère à la descendance des patriarches dans le *Ps* 105,15, en substitution de la dynastie davidique[33]. Dans le *Ps* 132,10.17, nous relevons une réaffirmation de la dynastie de David dans la ligne du *Ps* 110 (voir *hdwm* : *Ps* 99,5 ; 110,1 ; 132,7 ; 1 *Ch* 28,2 ; *Is* 66,1 ; *Lm* 2,1, pour toute la Bible)[34]. La mention du messie dans le *Ps* 18,51 correspond également à une réaffirmation du messie davidique ; on peut y rattacher les attestations des *Ps* 20,7 et 28,8. L'attestation du *Ps* 2,2 correspond à une synthèse entre le règne de Yahvé et celui du messie. L'attestation du *Ps* 84,10 se réfère au prêtre comme dans le cas de la citation du *Ps* 132,8-10 en 2 *Ch* 6,41-42 : « 41 Et maintenant dresse-toi, Yahvé Dieu, fixe-toi, toi et l'arche de ta force ! Que tes prêtres, Yahvé Dieu,

29. Hossfeld-Zenger, *op. cit.* (n. 4), pp. 411-412.

30. B. Gosse, « Le Psaume 132 nouvelle réponse au Psaume 89 », in J. E. Aguilar Chiu *et al.* éds, *Bible et Terre Sainte. Mélanges Marcel Beaudry*, New York *et al.* 2008, pp. 97-104.

31. F.-L. Hossfeld et E. Zenger, *Psalms 3*, Minneapolis 2011, p. 466 : « The "proto-messianic" interpretation of vv. 17-18 in terms of an individual eschatological royal figure is to be rejected for the same reasons. The psalm speaks rather in v. 17a of the revival of the powerful kingship of David in Jerusalem ("horn" as a metaphor for royal term: cf. especially Pss 18:3; 75:5-6; 89:18 ,25; 92:11; 112:9; 1 Sam 2:11 ...) ».

32. *Ibid.*, p. 467 : « The word used in v. 18b. nzr ... appears in 2 Sam 1 :10 ; 2 Kings 11 :12 ; Ps 89 :40 as part of the king's ornaments of office ».

33. B. Gosse, « Le quatrième livre du Psautier, Psaumes 90-106, comme réponse à l'échec de la royauté davidique », *BZ* 46, 2002, pp. 239-252.

34. Hossfeld-Zenger, *op. cit.* (n. 4), p. 148.

se revêtent de salut et que tes fidèles jubilent dans le bonheur ! 42 Yahvé Dieu, n'écarte pas la face de tes oints (*mšyḥyk*), souviens-toi des grâces faites à David (*lḥsdy dwyd*) ton serviteur ! ». La référence aux « grâces faîtes à David » correspond au transfert de l'alliance avec David en une alliance avec le peuple (*Is* 55,3b : *w'krth lkm bryt 'wlm ḥsdy dwd hn'mnym* et le *Ps* 105), réorientée au profit des prêtres et lévites en 1 *Ch* 16.

Conclusion

Les psaumes asaphites et coréites jouent un rôle très différent dans le cadre du *Psautier*. Les psaumes asaphites originaires du royaume du Nord ont été intégrés dans la liturgie du temple après la destruction du royaume du Nord, le sanctuaire de Jérusalem se présentant dans la continuité de Silo avec le transfert de l'arche d'alliance de *yhwh ṣb'wt*, de Silo à Jérusalem. Dans ce contexte, les psaumes asaphites ont pris en compte le sort du sanctuaire de Jérusalem ainsi que celui de la dynastie davidique. La destruction du sanctuaire de Jérusalem est mentionnée dans les psaumes asaphites 74 et 79. En ce qui concerne la descendance davidique, les psaumes asaphites se trouvent intégrés dans le cadre du psautier élohiste (*Ps* 42-83). Dans le psautier élohiste sont mentionnées les incertitudes quant à l'avenir de la dynastie, particulièrement dans le *Ps* 80,18, pour les psaumes asaphites. Mais dans le psautier élohiste, il est toujours espéré le retournement de la malédiction, qui semble frapper la descendance dynastique, en bénédiction, en rapport avec la symbolique du nombre 42. Les psaumes coréites insistent passablement sur le désir du sanctuaire, dès la première partie (*Ps* 42-49). Dans la seconde partie (*Ps* 84-85.87-88, auxquels on peut rattacher le *Ps* 89), le sanctuaire est de nouveau mis en valeur, avec en plus une ouverture aux étrangers, dont ceux présentés comme responsables de la destruction du temple dans les psaumes asaphites. Cette ouverture aux étrangers rejoint ce que l'on trouve en *Is* 56, ce qui souligne une nouvelle fois les convergences entre le livre d'*Isaïe* et les psaumes coréites, le tout en opposition aux asaphites. En regard de cette valorisation du sanctuaire, les malédictions qui frappaient le sanctuaire, selon la terminologie asaphite, se trouvent transférées sur la descendance messianique. Dans le *Ps* 132 on peut noter une réhabilitation de la dynastie en parallèle avec celle du sanctuaire. Cette réhabilitation se situe dans la continuité du *Ps* 110.

Nehemiah's adversaries: a hasmonaean reality?

I. FINKELSTEIN

Résumé : Les adversaires de Néhémie jouent un rôle central dans le livre de *Néhémie*. Je propose de diviser ce thème en deux parties : les allusions conceptuelles à des ennemis non explicitement nommés apparaissant dans le Mémoire de Néhémie et les références à des adversaires explicites, à savoir Sânballat le Horonite, Tobiyya l'Ammonite, Géshem l'Arabe et les Ashdodites, qui sont nommés dans le reste du livre. Je suggère que ces derniers ont été ajoutés au Mémoire de Néhémie ultérieurement et qu'ils reblètent une réalité correspondant à la période hasmonéenne.

In two recent articles I proposed identifying the geographical, archaeological and historical realities behind the list of builders of the wall in Nehemiah 3:1-32 and the list of returnees in Nehemiah 7:6-68 (and Ezra 2:1-67) in Hasmonaean times.[1] Placing the Nehemiah 3 list in the Hellenistic period should not affect the dating of the Nehemiah Memoir – the backbone of the book.[2] Construction of the wall is a major theme in the Nehemiah Memoir.[3] The reality behind it may be sought in work conducted on the original mound of Jerusalem, which was located on the Temple Mount; apart from activity near the Gihon Spring, which left several

1. I. Finkelstein, "Jerusalem in the Persian (and Early Hellenistic) Period and the Wall of Nehemiah", *JSOT* 32, 2008 (a), pp. 501-520. *id.*, "The Archaeology of the List of Returnees in Ezra and Nehemiah," *PEQ* 140, 2008 (b), pp. 7-16.

2. For its scope see, e.g., J. Blenkinsopp, *Judaism: the First Phase. The Place of Ezra and Nehemiah in the Origins of Judaism*, Michigen 2009, pp. 86-108; R.G. Kratz, *The Composition of the Narrative Books of the Old Testament*, London 2005, p. 51.

3. E.g., H.G.M. Williamson, *Ezra, Nehemiah*, Texas 1985, p. xxvii.

pockets of pottery and a scattering of seal impressions in fills,[4] this was the main settlement in the Persian and early Hellenistic periods in Jerusalem.[5] Nehemiah 3:1-32, on the other hand, is an addition to the Nehemiah Memoir[6] and the reality behind it is the construction of the First Wall of Jerusalem, which encircles the big city of the 2nd century BCE – including the City of David ridge and the Western Hill.[7]

Another prominent theme in the Book of Nehemiah, which is tightly related to the subject of the city-wall, is the mention of enemies who opposed Nehemiah's building efforts.[8] The story of the enemies, too, appears both as an abstract theme (Neh 4:5, 9; 6:16) and as being specific, with named adversaries – Sanballat the Horonite, Tobiah the Ammonite, Geshem the Arab (Neh 2:10, 19; 3:33-36; 4:1-3; 6:1-14, 17-19) and the Ashdodites (Neh 4:2).[9] It is noteworthy that references to the named ad-

4. Finkelstein, *loc. cit.* (n. 1) 2008 (a).

5. I. Finkelstein, I. Koch and O. Lipschits, "The Mound on the Mount: A Possible Solution to the 'Problem with Jerusalem'," *JHS* 11, 2011, Article 12. The limited number of Persian period sherds found in the Temple Mount debris (G. Barkay and I. Zweig, "The Project of Sifting Soil from the Temple Mount – Preliminary Report," in E. Baruch and A. Faust eds, *New Studies on Jerusalem* 11, 2006, p. 222 [Hebrew]), the eastern slope of the Temple Mount (Z. Dvira, G. Zigdon and L. Shilov, "Secondary Refuse Aggregates from the First and Second Temple Periods on the Eastern Slope of the Temple Mount," *New Studies on Jerusalem* 17, 2011, p. 68) and the "Ophel" excavations south of the Temple Mount (personal communication from E. Mazar) seems to indicate that even this relatively restricted settlement was small and under-populated.

6. E.g., C.C. Torrey, *The Composition and Historical Value of Ezra-Nehemiah*, Giessen 1896 , pp. 37-38; S. Mowinckel, *Studien zu dem Buche Ezra-Nehemia*, Oslo 1964, pp. 109-116; J.L. Wright, "A New Model for the Composition of Ezra-Nehemiah," in O. Lipschits, G.N. Knoppers and R. Albertz eds, *Judah and the Judeans in the Fourth Century B.C.E.*, Winona Lake 2007, p. 337; on the independent nature of this source see, e.g., Williamson, *op. cit.* (n. 3), p. 200; J. Blenkinsopp, *Ezra/Nehemiah: A Commentary*, Philadelphia 1988, p. 231; M.A. Throntveit, *Ezra-Nehemiah*, Louisville 1992, pp. 74-75; L.L. Grabbe, *Ezra-Nehemiah*, London 1998, p. 157; J.L. Wright, *Rebuilding Identity: The Nehemiah Memoir and its Earliest Readers*, Berlin 2004, pp. 118-120; O. Lipschits, "Nehemiah 3: Sources, Composition and Purpose," in I. Kalimi ed., *New Perspectives on Ezra–Nehemiah: History and Historiography, Text, Literature, and Interpretation*, Winona Lake 2012, pp. 97-98; for scholars supporting a Persian period date of the list see bibliography in Lipschits, *ibid*, pp. 76-78.

7. For a detailed discussion of Nehemiah 3, with thorough bibliography, see Lipschits, *ibid.* 2012 (who dates the list to the Persian period).

8. Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), p. 225; *id.*, *op. cit.* (n. 2), p. 97; on the adversaries see recently D. Edelman, "Seeing Double: Tobiah the Ammonite as an Encrypted Character," *RB* 113, 2006, pp. 570-584; S. Grätz, "The Adversaries in Ezra/Nehemiah – Fictitious or Real?", in A. Rainer and J. Wöhrle eds, *Between Cooperation and Hostility: Multiple Identities in Ancient Judaism and the Interaction with Foreign Powers*, Göttingen 2013, pp. 73-87 and bibliography; for my preliminary notes on this subject see I. Finkelstein, "Persian Period Jerusalem and Yehud: A Rejoinder," *JHS* 9, 2009, Article 24.

9. For possible layers within this theme see Wright, *op. cit.* (n. 6), e.g., pp. 116-117; Kratz, *op. cit.* (n. 2), p. 66.

versaries circumscribe the inserted list of the builders of the city-wall (Nehemiah 2:19; 3:33-35 [see also 4:1-3]). The question is whether the references to the specific, named adversaries belong to the original Nehemiah Memoir.

The names of the three individuals appear in extra-biblical texts of the Persian and Hellenistic periods. Most scholars[10] have identified the named adversaries with Persian period personage, mainly the Sanballat mentioned in the Elephantine papyri, as the governor of Samaria in the end-days of the 5th century BCE and Gashmu king of Qedar, who appears in an Aramaic inscription on a silver vessel ostensibly found at Tell el-Maskhuta in the Delta.[11] Others have proposed that the author of the Nehemiah texts took them as symbols of their homelands.[12]

Let me start with brief summaries of the appearance of these names in texts which date to (or refer to) the Persian and Hellenistic periods, with reference to information that can help place them in historical context.

Sanballat the Horonite. Individuals named Sanballat appear in the Elephantine papyri as the governor of Samaria in 408 BCE, twice in the Wadi ed-Daliyeh papyri (4th century BCE) as the father of two governors of Samaria,[13] and in Josephus Ant xi: 302 as a governor of Samaria, ostensibly in the days of Darius III. The Elephantine and Wadi ed-Daliyeh references support the notion that "the Horonite" refers to Beth-horon northwest of Jerusalem, rather than Horonaim in Moab[14] or places farther away in the region.[15] Scholars assume that the Sanballat of Nehemiah was the first in a line of governors of Samaria.[16] The mention of a Sanballat as being related to the high priest Eliashib in Nehemiah 13:28 (whether linked to the story in Jos. Ant 11, 7, 2 or not) should be noted, as this verse is certainly not part of the Nehemiah Memoir.[17]

10. E.g., D.J. Clines, *Ezra, Nehemiah, Esther*, Grand Rapids 1984, pp. 144-145; Williamson, *op. cit.* (n. 3), pp. 182-184; Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), pp. 205, 225.

11. I. Rabinowitz, "Aramaic Inscriptions of the Fifth Century B.C.E. from a North-Arab Shrine in Egypt," *JNES* 15, 1956, pp. 1-9; W.J. Dumbrell, "The Tell el-Maskhuta Bowls and the 'Kingdom' of Qedar in the Persian Period," *BASOR* 203, 1971, pp. 33-44.

12. Edelman, *loc. cit.* (n. 8) referring to Tobiah of the 3rd century BCE; Grätz, *loc. cit.* (n. 8).

13. E.g., F.M. Cross, "The Discovery of the Samaria Papyri," *BA* 26, 1963, pp. 110-121.

14. U. Kellermann, *Nehemia*, BZAW 102, Berlin 1967.

15. S. Mittman, "Tobia, Sanballat und die persische Provinz Juda," *JNSL* 26.2, 2000, pp. 1-49; O. Tammuz, "Will the Real Sanballat Please Stand Up," in M. Mor and F.V. Reiterer eds, *Samaritans: Past and Present, Current Studies*, Berlin 2010, pp. 51-58.

16. F.M. Cross, "Aspects of Samaritan and Jewish History in Late Persian and Hellenistic Times," *HTR* 59, 1966, pp. 201-211; for a different view see J. Dušek, "Archaeology and Texts in the Persian Period: Focus on Sanballat," in M. Nissinen ed., *Congress Volume Helsinki 2010*, Leiden 2012, pp. 117-132.

17. On Sanballat see, e.g., Cross, *ibid.*; Kellermann, *op. cit.* (n. 14), pp. 166-167; H.G.M. Williamson, "The Historical Value of Josephus' Jewish Antiquities XI," *JTS* 28, 1977, pp. 49-66; *id., op. cit.* (n. 3), pp. 182-183; L.L. Grabbe, "Josephus and the Reconstruction of the Judean Restoration,"

Tobiah the Ammonite. The adjective "Ammonite" is explained by scholars as referring either to the origin of this person, or to his post as a high official in Ammon. Individuals named Tobiah are mentioned in the Bible in connection with "earlier" events in the history of Yehud.[18] Nehemiah 13:7 associates a Tobiah with the high priest Eliashib.[19] A Tobiah is mentioned in the Zenon papyri of the mid-3rd century BCE as a prominent figure in Ammonitis. The history of the Tobiad family in the late 3rd and early 2nd centuries BCE is told in detail by Josephus (xii: 160-236; see references also in 2 Macc 3:11; 1 Macc 5:13). This aristocratic Jewish family from Ammonitis was related to the high priest in Jerusalem and took part in the struggles that led to the Maccabean revolt. They are described as proponents of Hellenistic culture and hence adversaries of the Maccabees.[20]

Geshem the Arab. This is a common name known from Nabataean, Safaitic, Thamudic and Lihianite inscriptions. Though there must have been a Qedarite king named Geshem sometime in the Persian period,[21] a Lihyanite king with the same name ruled ca. 200 BCE;[22] a Lihyanite inscription from el-Ula refers to "Jasm son of Sahr and ʻAbd, governor of Dedan".[23]

In an attempt to identify the stage-setting behind the list of named adversaries, attention should be given to the geographical aspect: the location of the adversaries and the threat that they could have posed to Jerusa-

JBL 106, 1987, pp. 231-246; Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), pp. 216-217; Tammuz, *loc. cit.* (n. 15).

18. Summary in T. Eskenazi, "Tobiah," *Anchor Bible Dictionary* 6, 1992, p. 584; B. Mazar, "The Tobiads," *IEJ* 7, 1957, pp. 137-145, 229-238; see also Edelman, *loc. cit.* (n. 8).

19. Two Lachish ostraca of ca. 600 BCE mention a Tobiyahu as a high official in the administration of Judah ("servant of the king"), possibly belonging to the royal family (S. Ahituv, *Echoes from the Past*, Jerusalem 2008, pp. 63, 79 [Ostraca 3 and 5]).

20. See, e.g., Mazar, *loc. cit.* (n. 18); J.A. Goldstein, "The Tales of the Tobiads," in J. Neusner ed., *Christianity, Judaism and other Greco-Roman Cults: Studies for Morton Smith at 60*, Leiden 1975, pp. 85-123; on Tobiah in the list of adversaries see also, e.g., Kellermann, *op. cit.* (n. 14), pp. 167-170; Williamson, *op. cit.* (n. 3) 1985, pp. 183-184; Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), pp. 217-219. For a different view see D. Gera, *Judaea and Mediterranean Politics 219 to 161 BCE*, Leiden 1998, pp. 36-58, who argues that the tale of Josephus cannot be read as an accurate historical account; rather, it is "a piece of propaganda written by a Jew of Ptolemaic Egypt", which was based on the tale of the biblical Joseph.

21. As attested in the Tell el-Maskhuta silver bowl inscription: Rabinowitz, *loc. cit.* (n. 11); Dumbrell, *op. cit.* (n. 11).

22. S. Farès-Drappeau, *Dedan et Lihyan: Histoire des Arabes aux confines des pouvoirs perse et hellénistique*, Lyon 2005, pp. 122-123.

23. I. Ephal, *The Ancient Arabs: Nomads on the Borders of the Fertile Crescent 9th-5th Centuries B.C.*, Jerusalem-Leiden 1982, p. 212; E.A. Knauf, *Ismael: Untersuchungen zur Geschichte Palästinas und Nordarabiens im 1. Jahrtausend v. Chr.*, Wiesbaden 1989, p. 105; on Geshem as one of the adversaries of Nehemiah see also, e.g., Kellermann, *op. cit.* (n. 14), pp. 170-173; Williamson, *op. cit* (n. 3), p. 192; Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), p. 225.

lem, or the menace that the construction of the wall could have caused them. In other words, one must seek the time that best fits a confrontation or tension with Samaria, Ammon, Arabs in the south and Ashdod. Obviously, the adversaries symbolically represent the areas surrounding Yehud/Judaea on all sides;[24] still, the idea cannot be detached from historical reality. In order to deal with this issue, one should first reconstruct the boundaries of Persian period Yehud and Hellenistic Judaea and estimate their population. I have dealt with this issue in detail elsewhere,[25] so a summary of my main finds will suffice.

Scholars reconstructed the boundaries of Persian period Yehud based on the geographical information in the description of the construction of the wall (the location of the district and sub-district capitals), places mentioned in the list of returnees, and the distribution of the Yehud seal impressions.[26] However, if these texts were inserted into the Nehemiah Memoir (in a later period?), using them puts one at risk of circular argumentation. Therefore the only reliable information comes from the distribution of the Persian period Yehud seal impressions (Types 1-12 in Vanderhooft and Lipschitz typology[27]) and from textual information relating to the early Hellenistic period. Accordingly, the province of Yehud seems to have covered mainly the area of Jerusalem and Ramat Rahel, with possible extension to Jericho and En-Gedi in the east, close to Beth-zur in the south and the area of Mizpha in the north.[28] Its population can be estimated at not much more than 10,000 souls.[29] This small territory, with depleted population, could not have posed a threat to its neighbours, certainly not to the Ashdodites in the west and the Arabs in the south; and not to the much more densely populated Samaria.[30]

24. Blenkinsopp, *ibid.*, pp. 225-226.

25. I. Finkelstein, "The Territorial Extent and Demography of Yehud/Judea in the Persian and Early Hellenistic Periods," *RB* 117, 2010, pp. 39-54.

26. E.g., E. Stern, *Material Culture of the Land of the Bible in the Persian Period, 538-332 B.C.*, Warminster 1982, pp. 245-249; C.E. Carter, *The Emergence of Yehud in the Persian Period: A Social and Demographic Study*, Sheffield 1999, pp. 75-90; O. Lipschits, *The Fall and Rise of Jerusalem*, Winona Lake 2005, pp. 154-184.

27. For this and other references to this work below see also the more detailed treatment in D.S. Vanderhooft and O. Lipschits, "A New Typology of the Yehud Stamp Impressions," *Tel Aviv* 34, 2007, pp. 12-37.

28. One can rightly argue that the seal impressions are related to the administration of the province and are therefore found mainly in/around its hub; still, there is no better way to deal with the borders of Yehud.

29. About half of the numbers presented by Carter, *op. cit.* (n. 26), pp. 195-205; O. Lipschits, "Demographic Changes in Judah between the Seventh and the Fifth Centuries B.C.E.", in O. Lipschits and J. Blenkinsopp eds, *Judah and the Judeans in the New-Babylonian Period*, Winona Lake 2003, p. 364.

30. A. Zertal, "The Pahwah of Samaria (Northern Israel) during the Persian Period. Types of Settlement, Economy, History and New Discoveries," *Trans* 2, 1989, pp. 9-30.

Information about the situation in the Ptolemaic period (3rd century BCE) is minimal. The Zenon Papyri reveal that Mareshah in the Shephelah and Adoraim southwest of Hebron belonged to Idumaea. The main concentration of the Yehud seal impressions of Types 13-15, which seem to belong to the late 4th and 3rd centuries BCE,[31] is in Jerusalem and Ramat Rahel, Jericho and En-Gedi, Mizpah and Nebi Samuel. The borders of 3rd century BCE Judaea were therefore similar or close to those of Persian period Yehud.

From the textual perspective, the borders of Judaea in the first half of the 2nd century BCE can be plotted according to the location of the spots where the Maccabees confronted their invading enemies and the places fortified by Bacchides.[32] Accordingly, Judaea stretches from the area of Beth-zur or close to it in the south to Mizpah in the north and from the Judaean desert in the east to the eastern Shephelah in the west. In other words, the main change from the previous period is the possible expansion to the higher Shepehlah. The population seems to have grown to ca. 40,000 people.[33]

Archaeologically, the Paleo-Hebrew Yehud seal impressions[34] and the *yrslm* seal impressions clearly date to the 2nd century BCE, but where exactly do they belong within this century? Their relatively modest number in the Western hill of Jerusalem (the Jewish and Armenian Quarters of the Old City) relative to their distribution on the ridge of the City of David[35] seems to indicate that they went out of use in the early days of the western quarter. Also, no seal impression of these types was found at Bethel in the north or at Beth-zur in the south. The same holds true for Lod and the entire area of the three toparchies which were handed over to Jonathan (below), as well as for Joppa. It seems, then, that Types 16-17 and the *yrslm* seal impressions date to the first half of the 2nd century BCE, before the great expansion of Hasmonaean Judaea. All this indicates

31. Vanderhooft-Lipschits, *loc. cit.* (n. 27).

32. Finkelstein, *loc. cit.* (n. 25), with map; for the location of the Bacchides' fortifications see 1 Macc. 9:50-52 and discussion in I. Roll, "Bacchides' Fortifications and the Arteries of Traffic to Jerusalem in the Hellenistic Period," *ErIs* 25, 1996, pp. 509-514 [Hebrew], with references to previous works.

33. About 10% of the number proposed by M. Avi-Yonah, "The Hasmonean Revolt and Judah Maccabee's War against the Syrians," in A. Shalit ed., *The World History of the Jewish People Vol. 6: The Hellenistic Age*, New Brunswick 1972, p. 163; and B. Bar-Kochva, *Judas Maccabeus: The Jewish Struggle against the Seleucids*, Cambridge 1989, p. 57.

34. Types 16-17 in Vanderhooft-Lipschits, *loc. cit.* (n. 27).

35. Vanderhooft-Lipschits, *ibid.*; R. Reich, "Local Seal Impressions of the Hellenistic Period," in H. Geva ed., *Jewish Quarter Excavations in the Old City of Jerusalem II*, Jerusalem 2003, pp. 256-262; and D.T. Ariel and Y. Shoham, "Locally Stamped Handles and Associated Body Fragments of the Persian and Hellenistic Periods," in D.T. Ariel ed., *Excavations at the City of David 1978-1985 VI, Inscriptions* (*Qedem* 41), Jerusalem 2000, pp. 137-171.

that the territory of early 2nd century BCE Judaea was not too different from that of Yehud/Judaea of the Persian and Ptolemaic periods.

The major change commenced in the 140s, when the Hasmonaean state started expanding in all directions. The three toparchies in the north – Lod, Ephraim (Apheraema) and Ramathaim (1 Macc. 11:34) and the area of Ekron (1 Macc. 10:89) were handed over to Judaea in the days of Jonathan,[36] who, in addition, seems to have annexed the Jewish Peraea in Transjordan,[37] which bordered on Ammonitis. Gezer and Joppa were then taken by Simeon (1 Macc. 13:43, 48; 14:5).[38] The population of Judaea at that time can be estimated at ca. 100,000. It is clear, therefore, that in a short period of time in the 140s Judaea expanded dramatically both in territory and in population.

The next step in the expansion of Judaea came in the days of John Hyrcanus (134-104 BCE), with the conquest of Madaba in Transjordan, the takeover and destruction of Shechem and the Samaritan temple on Mount Gerizim and the conquest of Idumaea, which included Adoraim (and the Hebron and south Hebron hills) and Mareshah. The later days of John Hyrcanus saw the conquest of Samaria, with a possible extension into the Jezreel Valley.[39]

Back to the adversaries of Nehemiah, in view of the territorial history of Yehud/Judaea, the most logical reality for tension with the four neighbours – Samaria, Ammon east of the Peraea, the Arabs and Ashdod – is in the days of Jonathan and Simeon, or better, in the early days of John Hyrcanus after the expansion to Idumaea and before the conquest of Samaria. Only then were the Judaeans concerned with their neighbours on all sides; in fact, this was the time of conflict on all fronts.

Indeed, the description of enemies on all four sides in Nehemiah[40] corresponds well to 1 Maccabees, which was probably composed in the days of John Hyrcanus toward the end of the 2nd century.[41] The book repeatedly refers to the enemies roundabout Judaea (1 Macc. 1:11), in Samaria (3:10); in Idumaea (4:29, 4:61, 5:3 [also mentioning sons of Esau] 6:31,

36. E.g., M. Avi-Yonah, *The Holy Land from the Persian to the Arab Conquests (536 B.C. to A.D. 640) A Historical Geography*, Grand Rapids 1977, pp. 47, 55-57; S. Schwartz, "Israel and the Nations Roundabout: I Maccabees and the Hasmonean Expansion," *JJS* 42, 1991, pp. 50-51.

37. Avi-Yonah, *ibid.*, p. 57.

38. *Ibid.*, pp. 58-59.

39. On the territorial expansion in the days of John Hyrcanus see, e.g., J. Klausner, "John Hyrcanus I," in A. Shalit ed., *The World History of the Jewish People* Vol. 6: *The Hellenistic Age*, New Brunswick 1972, pp. 211-221; U. Rappaport, "The Hasmonean State (160-37 BCE)," in M. Stern ed., *The History of Eretz Israel: The Hellenistic Period and the Hasmonean State (332-37 B.C.E.)* (Vol 3), Jerusalem 1981, pp. 193-273 [Hebrew]; T. Rajak, "The Jews under Hasmonean Rule," *CAH* IX, 1994, pp. 287-296.

40. Blenkinsopp, *op. cit.* (n. 6), pp. 225-226.

41. U. Rappaport, *The First Book of Maccabees*, Jerusalem 2004, pp. 60-61 [Hebrew]; with references to earlier literature.

13:20) and the Negev (5:65); in Ammon (5:6; 5:9 [Gilead but close to Ammon], 5:13); and in the Land of Philistia (3:24, 41, 4:22, 5:66-68), with special emphasis on the role of Ashdod in the conflicts with the Maccabees (5:68, 10:78-84, 11:4, 14:34, 16:10 [also 4:15]). The "enemies roundabout" in 1 Maccabees may be partially conceptual, influenced by biblical references,[42] but the conflicts were real. Incidentally, 2 Maccabees, which was composed about half a century earlier,[43] does not refer to conflicts with the neighbours of Judaea – for style and goal, or for real historical reasons.

Needless to say, my proposal does not reflect on the date of the Nehemiah Memoir. The original compilation – the core text of the book – deals with the shameful situation in Jerusalem, the need to fortify the city and a certain construction effort carried out there, without details of gates and towers. Similarly, in several places the Nehemiah Memoir (4:5, 9; 6:16) mentions unnamed opponents from the "nations roundabout". The references to specific, named enemies surrounding Judaea were inserted later,[44] in Hasmonaean times, together with the detailed description of the construction of a long wall, with its references to specific gates and towers.

This is not to say that the three named adversaries – Sanballat, Tobiah and Geshem – should be identified with personalities of the mid- to late 2nd century BCE. The author who inserted their names took each of them as a symbol of their homelands:[45] Sanballat – possibly the 4th century BCE figure still remembered, or a line of important individuals carrying this name in pre-Hasmonaean days – stands for Samaria in the north; the Tobiads – the supporters of Hellenistic culture and adversaries of the Hasmonaeans – symbolise Ammon in the east;[46] Geshem – a common name among the Arabs – denotes the population of the desert beyond Idumaea in the south; and the Ashdodites stand for the population in the coastal plain, bordering on Hasmonaean Gezer and Ekron.

Dating the insertion of the references to the named adversaries (as well as the detailed description of the city-wall in Nehemiah 3) to the Hellenistic period should come as no surprise. Scholars noted that the latest redactions and additions in Nehemiah may date from as late as the Hasmonaean period.[47]

42. S. Schwartz, *loc. cit.* (n. 36), and bibliography.

43. D. Schwartz, *The Second Book of Maccabees*, Jerusalem 2004, pp. 16-19 [Hebrew], and bibliography.

44. For the insertion of the theme of the enemies see Wright, *op. cit.* (n. 6), pp. 118, 340 – not the latest layer according to him.

45. Also Grätz, *loc. cit.* (n. 8), pp. 82, 85.

46. According to Edelman, *loc. cit.* (n. 8), the references to Tobiah meant to criticize Tobiah of the Zenon papyri.

47. Williamson, *op. cit.* (n. 3), p. xxxv; Wright, *loc. cit.* (n. 6), pp. 334, 347; D. Car, *The Formation of the Hebrew Bible: A new Reconstruction*, Oxford 2011, p. 169; D. Böhler, *Die heilige Stadt*

I would suggest, then, that the theme of (unnamed) enemies does appear in the Nehemiah Memoir, which may date to the Persian period. Yet, the specific references to the three named adversaries and the Ashdodites are – together with the detailed description of the construction of the Jerusalem wall – secondary insertions from the Hellenistic period, aimed at representing the real rivals of Judaea at a time when the Hasmonaeans were expanding in all directions and thus clashing with their neighbours.

in Esdras A und Esra-Nehemia. Zwei Konzeptionen der Wiederherstellung Israels, OBO 158, Fribourg 1997, pp. 382-397, explicitly put the rebuilding of Jerusalem story in Nehemiah on a Hasmonaean background.

Le *Ps* 33 parmi les psaumes et cantiques et en relation avec le livre des *Proverbes*

B. GOSSE

Summary: *Ps* 33,10-11 corresponds to the application of *Pr* 19,21 to Israel and the nations in relation to the Yahweh's projects. *Ps* 33 looks to *Ps* 147 in presenting the miracle of the sea like a parallel to the return from exile. *Ps* 33 reaffirms the promises of God that *Ps* 89 proclaimed as a failure, particularly as regards the Davidic dynasty. In this way we have the rehabilitation of the king in *Ps* 33,16. However, *Ps* 33 also uses some of elements of the fourth book of the *Psalter* (*Ps* 90-106) which responds to the problem of the disappearance of the dynasty, particularly *Ps* 105; 106; 96; 98. Finally *Ps* 33, just like *Ps* 40, responds to the distress shown in *Ps* 69.

Le *Ps* 33 est probablement postérieur à *Ex* 15, mais nous allons voir qu'il prend en compte le *Ps* 147, une tradition considérée habituellement comme bien ultérieure. En fait, il est opéré un jeu de mots entre le *Ps* 147 et le *Ps* 78, qui a lui-même influencé *Ex* 15. Dans la relecture de l'histoire opérée par le *Ps* 33, les *Ps* 77-79 jouent aussi un rôle ainsi que le *Ps* 105 et les psaumes du règne de Yahvé. Le *Ps* 33 réaffirme également les promesses du *Ps* 89, qui semblaient remises en cause par la disparition de la dynastie. Le *Ps* 33 répond aussi à l'appel de détresse du *Ps* 69, comme le fait le *Ps* 40, et ceci en faveur du roi (33,16). Le *Ps* 33,10-11 correspond à l'application à Israël et aux nations des principes de *Pr* 19,21.

1. Le *Ps* 33, et les *Ps* 147 ; 78 (et *Ex* 15) et 105-106

Le texte du *Ps* 33,1 : « Criez de joie (*rnnw*), les justes (*ṣdyqym*)[1], pour Yahvé, aux cœurs droits (*lyšrym*)[2] convient (*n'wh*) la louange (*thlh*) »

1. On peut déjà relever des parentés avec le livre des *Proverbes*. A. Weiser, *The Psalms*, London

présente des points communs avec le *Ps* 147,1 : « Louez Yahvé – il est bon de chanter notre Dieu – douce (*n'wh*) est la louange (*thlh*) » ; pour le terme *n'wh*, voir *Ps* 33,1 ; 147,1 ; *Pr* 17,7 ; 19,10 ; 26,1[3] ; *Ct* 1,5 ; 2,14 ; 4,3 ; 6,4 pour toute la Bible[4]. Nous relevons encore que le *Ps* 33,7 : « il rassemble (*kns*) l'eau des mers comme une digue (*knd*), il met en réserve les abîmes (*thwmwt*) » renvoie par comparaison au *Ps* 147,2 : « Bâtisseur de Jérusalem, Yahvé ! il rassemble (*ykns*) les déportés (*ndḥy*) d'Israël »[5] ; pour le terme *kns*, voir le *Ps* 33,7 ; 147,2 dans le *Psautier*, mais il est absent d'*Ex* 15, du Pentateuque et des livres historiques à l'exception de 1 *Ch* 22,2. La correspondance sonore entre *nd* et *ndḥy* (participe niphal de *dḥh*) apparaît voulue.

Le *Ps* 33 s'appuie également sur le *Ps* 78 qui a lui-même influencé *Ex* 15[6], avec les termes *nd* : *Ps* 33,7 ; 78,13 ; *Ex* 15,8 ; *Jos* 3,13.16 ; *Is* 17,11 pour toute la Bible, et *thwm* : *Ps* 33,7 ; 36,7 ; 42,8 ; 71,20 ; 77,17 ; 78,15 ; 104,6 ; 106,9 ; 107,26 ; 135,6 ; 148,7 ; *Ex* 15,5.8 dans ces deux livres. Qu'en est-il de la datation du *Ps* 33 ? Le terme *thlh*, présent aussi bien en *Ex* 15,11 ; Ps 33,1 ; Ps 78,4 ; 79,13, qu'en 147,1, ne permet pas de trancher. On peut toutefois déjà relever l'emploi de *rnn* (impératif *piel*) : *Ps* 33,1 ; 98,4 ; *Is* 26,19 ; 52,9 pour toute la Bible. Le *Ps* 33 paraît donc relever d'une compilation tardive en lien avec l'influence du livre des *Pro-*

1986[7], p. 291 : « The people of Israel had to experience the reality of that ordinance of God in their own lives and through their history had to testify to the truth of the saying: 'Righteousness exalts a nation, but sin is a reproach to any people' (Prov. 14.34) ».

2. A. Weiser rapproche le *Ps* 33,1 de *Pr* 14,34 (*ṣdqh*). Mais en référence au *Ps* 33,1, nous pouvons encore citer *Pr* 3,32-33 : « 32 car le pervers est l'abomination de Yahvé, lui qui fait des hommes droits (*yšrym*) ses familiers. 33 Malédiction de Yahvé sur la maison du méchant ! Mais il bénit la demeure des justes (*ṣdyqym*) ».

3. On relève les occurrences du livre des *Proverbes*, qui se préoccupent de ce qui ne convient pas, dans les trois références. Verbe *n'wh* : *Ps* 93,5 ; Is 52,7 ; *Ct* 1,10. H.-J. Kraus, *Psalms 1-59*, Minneapolis 1988, p. 375 : « On *n'wh* in the hymn, cf. Pss. 93:5; 147:1. Musical instruments accompany the song of praise. *knwr* is the lyre with the attached resonance box, *nbl* is originally the lyre with the standing yoke ... The music of the instruments sounds forth with joy to Yahweh. *šyr ḥdš* (v. 3) is not the "new" song in relation to time ... that breaks out of the category of space and time, which also makes its appearance in Psalms 96 and 98 ». Pour la première partie de la citation, voir la fin de notre paragraphe 1 ; pour la deuxième partie de la citation, voir notre paragraphe 2.

4. Tous ces éléments soulignent l'influence du livre des *Proverbes* sur le *Ps* 33. Cela correspond au rôle de ce livre dans la rédaction du *Psautier*. B. Gosse, *L'influence du livre des Proverbes sur les rédactions bibliques à l'époque perse*, Paris 2008.

5. Pour le verbe *kns* à propos du retour des déportés, voir *Ez* 22,21 ; 39,28, D. I. Block, *The Book of Ezekiel. Chapters* 25-48, Grand Rapids-Cambridge 1998, p. 487 : « First Ezekiel's customary word for "gather" *qibbeṣ*, is replaced with a neologism *kinnes* », et voir sa note 116. Pour le verbe *dḥh* dans un même contexte, voir *Is* 11,12 ; 56,8. J. Goldingay, *Isaiah 56-66*, London *et. al.* 2014, pp. 87-88.

6. B. Gosse, « La mention du sanctuaire en Exode 15,17 en relation au psaume 74 et au Psautier », *RB* 113, 2006, pp. 188-200.

verbes sur le *Psautier*. L'usage des verbes *kns* et *dḥh* pour le retour des exilés correspond également à une époque tardive.

Ce point apparaît manifeste dans le *Ps* 33,2, étant donné les correspondances avec le *Ps* 105,1-2 qui retrace l'histoire d'Israël, après la disparition de la dynastie davidique, dans la continuité de ce que l'on relève dans le *Ps* 78. Ainsi, le *Ps* 33,2 : « Rendez grâce (*hwdw*) à Yahvé sur la harpe (*bknwr*), jouez (*zmrw*)-lui sur la lyre (*bnbl*) à dix cordes » correspond au *Ps* 105,1.2 : « 1 Rendez grâce (*hwdw*) à Yahvé, criez son nom, annoncez parmi les peuples ses hauts faits ; 2 chantez-le, jouez (*zmrw*) pour lui, récitez toutes ses merveilles »[7], avec le terme *ydh* (impératif hiphil) : *Ps* 30,5 ; 33,2 ; 97,12 ; 100,4 ; 105,1 ; 106,1 ; 107,1 ; 118,1.29 ; 136,1.2.3.26 ; *Is* 12,4 ; 1 *Ch* 16,8.34 ; 2 *Ch* 20,21 ; *Jr* 33,11 pour toute la Bible. À titre d'illustration, si l'on considère le vocabulaire musical, le *Ps* 33 emprunte au *Ps* 147 le terme *knwr* : *Ps* 33,2 ; 147,7, ou même au *Ps* 144 avec les termes *nbl* : *Ps* 33,2 ; *Ps* 144,9 et *'śwr* : *Ps* 33,2 ; 92,4 ; 144,9 sans autre usage dans le *Psautier*. Dans la continuité de l'influence du *Ps* 105, le texte du *Ps* 33,20 : « Notre âme attend (*ḥkth*) Yahvé, notre secours et bouclier, c'est lui », répond au *Ps* 106,13 : « Ils coururent oublier ses actions, ils n'attendirent pas (*l' ḥkw*) même son projet », avec l'emploi du terme *ḥkh* : *Ps* 33,20 ; 106,13 pour tout le *Psautier*.

2. Le *Ps* 33, et les *Ps* 98 et 96

Dans le contexte de la perspective de réécriture de l'histoire asaphite (*Ps* 78) et deutéro-asaphite (*Ps* 105-106), le *Ps* 96 joue un rôle particulier comme le souligne la citation des *Ps* 96 et 105-106 en 1 *Ch* 16, dans une perspective de réintégration de la dynastie davidique dans l'histoire du salut, la liturgie étant présidée par David[8]. Le *Ps* 96 est également très proche du *Ps* 98[9]. Or, nous relevons dans le *Ps* 33,1 : « Criez de joie (*rnnw*) » et en *Ps* 98,4 : *wrnnw*, avec *rnn* (impératif piel) : *Ps* 33,1 ; 98,4 ; *Is* 26,19 ; 52,9 pour toute la Bible.

Le texte du *Ps* 33,3 : « chantez (*šyrw*)-lui (*lw*) un cantique (*šyr*) nouveau (*ḥdš*), de tout votre art accompagnez l'acclamation (*btrw'h*) ! » cor-

7. La prise en compte du *Ps* 78 dans le *Ps* 33,7 se comprend bien dans la continuité de l'usage du *Ps* 105. F.-L. Hossfeld et E. Zenger, *Psalms 2. A Commentary on Psalms 51-100*, Minneapolis 2005, p. 286 : « In terms of its content, Psalm 78 is a *historical psalm*. Its close relatives are Psalms 105, 106, and 136, which also trace history, through in different poetic forms. Outside the Psalter we may see as parallels the songs that are found in the context of historical narratives and, in turn, describe particular events or comment on them, such as Exodus 15 (the Song at the Sea), Deuteronomy 32 (the song of Moses), and Judges (the Song of Deborah) ». Le commentaire continue avec la prise en compte de l'intérêt pour l'histoire des psaumes d'Asaph, particulièrement le *Ps* 78.

8. B. Gosse, *David and Abraham : Persian period traditions*, Pendé 2010, pp. 148-149.

9. On peut déjà rappeler le *Ps* 96,1a = 98,1a, *Ps* 96,13 = 98,9, avec substitution de *bmyšrym* à *b'mwntw*. Hossfeld-Zenger, *op. cit.* (n. 7), p. 480 : « Thus the hymnic Psalm 98, like its companion Psalm 96 ... ».

respond également au *Ps* 98,1aα = 96,1a : « (Psaume) Chantez (*šyrw*) à Yahvé (*lyhwh*) un chant (*šyr*) nouveau (*ḥdš*) »[10], avec *šyr* (impératif kal) : *Ps* 33,3 ; 68,5.33 ; 96,1.2 ; 98,1 ; 105,2 ; 137,3 ; 149,1 ; *Ex* 15,21 ; 1 *Ch* 16,9.23 ; *Is* 42,10 ; *Jr* 20,13 pour toute la Bible. On peut également relever le terme *ḥdš* : *Ps* 33,3 ; 40,9[11] ; 96,1 ; 98,1 ; 144,9 ; 149,1 dans le *Psautier*[12]. Le terme *šyr*, ainsi que le qualificatif *ḥdš*, sont absents d'*Ex* 15.

3. Le *Ps* 33, et le *Ps* 89 et *Pr* 19,21

Le quatrième livre du *Psautier*, dont font partie les *Ps* 96 ; 98 ; 105 et 106, répond au constat de disparition de la dynastie davidique selon le *Ps* 89. Or, le texte du *Ps* 33,4-5 : « 4 Droite est la parole de Yahvé, et toute son œuvre est vérité (*b'mwnh*) ; 5 il chérit la justice (*ṣdqh*) et le droit (*wmšpṭ*), de l'amour (*ḥsd*) de Yahvé la terre est pleine » correspond à la réaffirmation du *Ps* 89,2 : « L'amour (*ḥsdy*) de Yahvé à jamais je le chante, d'âge en âge ma parole annonce ta vérité (*'mwntk*) », avec le terme *'mwnh* : *Ps* 33,4 ; 36,6 ; 37,3 ; 40,11 ; 88,12 ; 89,2.3.6.9.25.34.50 ; 92,3 ; 96,13 ; 98,3 ; 100,5 ; 119,30.75.86.90.138 ; 143,1[13], dans le *Psautier*. Ce point nous situe dans le contexte des préoccupations du *Ps* 89, reprises par les psaumes 96 et 98, dans le cadre des réponses apportées par le quatrième livre du *Psautier* (*Ps* 90-106). Toutefois, dans le *Ps* 33, la perspective du roi est de nouveau présente (33,16). Par ailleurs, on peut également se référer au *Ps* 89,15a : « Justice (*ṣdq*) et Droit (*wmšpṭ*) sont l'appui de ton trône (*mkwn ks'k*) » à propos de Yahvé. Le *mkwn* du *Ps* 89,15 est probablement à l'origine du *mkwn lšbtk* d'*Ex* 15,17 et du *mmkwn šbtw* du *Ps* 33,14[14]. Il faut donc, en *Ex* 15, élargir la prise en compte de l'influence du *Psautier*, des psaumes d'Asaph, au moins à celle

10. Kraus, *op. cit.* (n. 3), p. 375 : « *šyr ḥdš* ... which also makes its appearance in Psalm 96 and 98 » ; F.L. Hossfeld et E. Zenger, *Psalmen 1-50*, Minneapolis 1993, p. 208 : « Es soll ein "neues Lied" sein, das "mit Jubel" (*t'ru'ah*) verbunden sein soll. Wie Ps 40^4 96^1 98^1 149^1 Jes 42^{10} zeigen ... Bezeichnung "neues Lied" drei Konnotationen ... 3. Hauptthema der "neuen" Lieder ist die Hoffnung auf das Offenbarwerden der universaler Königsherrschaft JHWHs unter ... ».

11. Nous verrons ci-dessous que le *Ps* 33 se situe dans la ligne du *Ps* 40, quant à sa réaction vis-à-vis du *Ps* 69.

12. S. Terrien, *The Psalms: Strophic Structure and Theological Commentary*, Grand Rapids-Cambridge 2003, p. 298 : « The new song (v.3a) is not only on original piece composed perhaps for a ceremony without precedent, but also a song of renewal. The poet symbolically anticipates the imminent end of history and the beginning of a fresh era (Pss 40:4; 91:1-2; 98:1-3; 144:9; 149:1; Isa 42:9-10) ».

13. Sur les emplois de *'mwnh* postérieurs au *Ps* 89, voir B. Gosse, « La réponse des Ps 90-106 aux Ps 88-89 quant à la manifestation de l'amour de Yahvé », *ETR* 87, 2012, pp. 481-486.

14. *mkwn* : *Ex* 15,17 ; *Ps* 33,14 ; 89,15 ; 97,2 ; 104,5 pour ces deux livres. Les attestations bibliques restantes de 1 *R* 8,13-49 ; 2 *Ch* 6,2-39 ; *Esd* 2,68 : *Is* 4,5 ; 18,4 ; *Dn* 8,11 concernent le sanctuaire.

du *Ps* 89[15]. P. Botha fait dépendre le *Ps* 33 d'*Ex* 15[16]. En fait, *Ex* 15 dépend lui-même du *Psautier*, à commencer par les psaumes d'Asaph, mais également d'autres psaumes, comme le *Ps* 89, même si le *Ps* 33 doit être encore plus tardif qu'*Ex* 15.

Le texte du *Ps* 33,10 : « Yahvé déjoue (*hpyr*) le plan des nations, il empêche les pensées des peuples » signifie à l'égard des nations un comportement de Yahvé qui s'oppose à la promesse faite à l'égard de la descendance de David dans le *Ps* 89,34 : « mais sans lui retirer (*l' 'pyr*) mon amour (*wḥsdy*), sans faillir dans ma vérité (*b'mwnty*) ». La relation entre les deux passages est soulignée par l'usage du verbe *pwr* : *Ps* 33,10 ; 89,34 ; *Ez* 17,19 pour toute la Bible. C'est une manière de confirmer la promesse faite à David, par l'affirmation que Yahvé déjoue les plans des nations. Le texte du *Ps* 33,12 : « Heureux le peuple (*'šry hgwy*) dont Yahvé est le Dieu, la nation qu'il s'est choisie en héritage ! » est par contre conforme au *Ps* 89,16 : « Heureux le peuple (*'šry h'm*)[17] qui sait l'acclamation (*trw'h*)[18] ! Yahvé, à la clarté de ta face ils iront »[19].

La différence de traitement entre le projet de Yahvé, d'où la réaffirmation de celui du *Ps* 89,34 et de celui des peuples, comme cela apparaît dans le *Ps* 33,10-11 : « 10 Yahvé déjoue (*hpyr*) le plan des nations (*'ṣt gwym*), il empêche les pensées des peuples (*mḥšbwt 'mym*), 11 mais le plan de Yahvé (*'ṣt yhwh*) subsiste à jamais, les pensées de son cœur (*mḥšbwt lbw*) d'âge en âge », correspond à l'application du principe énoncé en *Pr* 19,21[20] : « Nombreux sont les projets au cœur de l'homme (*mḥšbwt blb 'yš*), mais le dessein de Yahvé, lui, reste ferme (*w'ṣt yhwh hy' tqwm*) »[21]. *Pr* 19,21a correspond au *Ps* 33,10 et *Pr* 19,21b au *Ps* 33,11, en transposant les perspectives sur les nations et sur le peuple de Yahvé (*Ps* 33,12 : *'šry hgwy 'šr yhwh 'lhyw*). On peut encore relever les termes *mlṭ* : *Ps* 33,17 ; 89,49 ; *mwt* : *Ps* 33,19 ; 89,49 et *trw'h* : *Ps* 27,6 ; 33,3 ; 47,6 ; 89,16 ; 150,5 pour tout le *Psautier*. Les préoccupations du *Ps* 89, reprises dans les *Ps* 90-106, apparaissent encore avec les emplois du

15. Voir Gosse, *loc. cit.* (n. 6).

16. P.J. Botha et J.H. Potgieter, « The Word of Yahweh is right. Psalm 33 as a Torah-psalm », *Verbum et Ecclesia* 31/1, 2010, Art. 431.

17. *'šry* : *Ps* 1,1 ; 2,12 ; 32,1.2 ; 33,12 ; 34,9 ; 40,5 ; 41,2 ; 65,5 ; 84,5.6.13 ; 89,16 ; 94,12 ; 106,3 ; 112,1 ; 119,1.2 ; 127,5 ; 128,1.2 ; 137,8.9 ; 144,15.15 ; 146,5. La bénédiction concerne généralement un individu, mais le peuple *'m* dans le *Ps* 89,16 et 144,15 (2 fois) (psaume que nous avons déjà pris en compte ci-dessus) et *gwy* dans le *Ps* 33,12.

18. *trw'h* : voir le *Ps* 33,3.

19. Hossfeld-Zenger, *op. cit.* (n. 7), p. 409 (*Ps* 89) : « The fifth strophe (vv. 16-19) sets the people (of God) in the foreground. Beatitudes for Israel are found in 33:12; 144:15; and Deut 33:29 ».

20. R.E. Murphy, *Proverbs*, Nashville 1998, p. 145 (sur *Pr* 16,21): « There seems to be a deliberate contrast also between the multitude of human intentions, probably many of them ill-conceived, and the single "plan" of YHWH ».

21. Gosse, *op. cit.* (n. 4), p. 67.

terme *tbl* : *Ps* 9,9 ; 18,16 ; 19,5 ; 24,1 ; 33,8 ; 50,12 ; 77,19 ; 89,12 ; 90,2 ; 93,1 ; 96,10.13 ; 97,4 ; 98,7.9, dans le *Psautier*.

4. Le Ps 33 et les Ps 69-70

L'usage des *Ps* 69-70 joue un rôle dans la réhabilitation de David dans le premier Psautier davidique (*Ps* 3-41), le *Ps* 40 répondant favorablement à l'appel au secours du *Ps* 69 tout en intégrant le *Ps* 70[22]. Dans le cas du *Ps* 40, cela apparaît dès 40,2 : « J'espérais (*qwh*) Yahvé d'un grand espoir (*qwyty*), il s'est penché (*wyṭ*) vers moi, il écouta (*wyšm'*) mon cri (*šw'ty*) », qui répond favorablement au *Ps* 69,7 : « Qu'ils ne rougissent pas de moi, ceux qui t'espèrent (*qwyk*) Yahvé Sabaot ! Qu'ils n'aient pas honte de moi, ceux qui te cherchent, Dieu d'Israël ! », dans la ligne du *Ps* 18,7 (*wyšm'* ; *wšw'ty*) et 18,10 (*wyṭ*)[23]. Or dans le cas du *Ps* 33, on peut remarquer que le *Ps* 33,16-19 : « 16 Le roi n'est pas sauvé (*nwš'*) par une grande force, le brave préservé (*ynṣl*) par sa grande vigueur. 17 Mensonge (*šqr*) qu'un cheval pour sauver[24], avec sa grande force, pas d'issue. 18 Voici, l'œil de Yahvé est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent (*lmyḥlym*) son amour, 19 pour préserver (*lhṣyl*) leur âme de la mort et les faire vivre au temps de la famine » constitue également une réponse au *Ps* 69,4-5.15[25] : « 4 Je m'épuise à crier, ma gorge brûle, mes yeux sont consumés d'attendre (*myḥl*) mon Dieu. 5 Plus nombreux que les cheveux de la tête, ceux qui me haïssent sans cause (*šqr*) ; ils sont puissants ceux qui me détruisent, ceux qui m'en veulent à tort. Ce que je n'ai pas pris, devrai-je le rendre ? 15 Tire-moi (*hṣylny*) du bourbier (*mṭyṭ*)[26], que je n'enfonce, que j'échappe à mes adversaires, à l'abîme des eaux » ; et 70.2 : « Ô Dieu, vite à mon secours (*lhṣylny*), Yahvé à mon aide ! ». On peut noter les termes *nṣl* (niphal) : *Ps* 33,16 ; 69,15 dans le *Psautier* ; *nṣl* (infinitif hiphil) : *Ps* 33,19 ; 40,14 ; 70,2 dans le *Psautier* ; *šqr* : *Ps* 33,17 ; 69,5 ; *yḥl* : *Ps* 33,18.22 ; 69,4[27] (voir *yš'* : *Ps* 33,16 et 69,2)[28].

22. *Id.*, « Les relations Ps 40 / Ps 69 et Ps 18 / Ps 68 et le livre des Proverbes », *OTE* 26, 2013, pp. 684-694.

23. Voir également le *Ps* 40,3 et 69,15 ; 40,4 et 69,31 ; 40,6 et 69,5 ; 40,7 et 69,32 ; 40,8 et 69,29 ; 40,9 et 69,14 ; 40,10 et 69,6 ; 40,11 et 69,8 ; 40,12 et 69,14.17 ; 40,13 et 69,5.25.

24. D. Jacobson, « Psalm 33 and the Creation Rhetoric of a Torah Psalm », in R.L. Foster et D.M. Howard éds, *"My Words are Lovely". Studies in the Rhetoric of the Psalms*, New York-London 2008, p. 116 (sur le *Ps* 33,16-17), note 27 : « Throughout Scripture, the horse's great power is the subject of suspicion, promising only false salvation. Note specifically Ps 147:10-11 and Prov 21:31 ».

25. Weiser, *op. cit.* (n. 1), p. 494 (*Ps* 69,1-4) : « the floods of water that sweep over him (cf. vv. 14f., Pss. 18.16; 40.2; Jonah 2.3ff.) ».

26. *ṭyṭ* : *Ps* 18,43 ; 40,3 ; 69,15 dans le *Psautier*. Ces psaumes appartiennent à la même famille. Le *Ps* 18 a influencé les *Ps* 40 et 33 dans leur réponse au *Ps* 69.

27. *yḥl* (participe piel) : *Ps* 31,25 ; 33,18 ; 69,4 ; 147,11.

28. Nous avons déjà relevé ci-dessus les liens du *Ps* 33,2 avec le *Ps* 105,1-2. Or, les *mbqšy yhwh* du *Ps* 105,3 se retrouvent dans le *Ps* 40,17 : *mbqšyk* ; *Ps* 70,5 : *mbqšyk* et *Ps* 69,7 : *mbqšyk*. F.L.

5. Le *Ps* 33 et *Is* 13-34

Le vocabulaire du *Ps* 33 présente quelques points communs avec celui d'*Is* 13-34. On peut ainsi noter que le *Ps* 33,3b : « de tout votre art accompagnez (*hyṭybw ngn*) l'acclamation ! » a un parallèle en *Is* 23,16 : « joue de ton mieux (*hyṭyby ngn*) »[29], avec les termes *ngn* (infinitif piel) : *Ps* 33,3 ; *Is* 23,16 ; 1 *S* 16,17.18 ; 2 *R* 3,15 ; *Ez* 33,32 pour toute la Bible et *yṭb* (impératif hiphil) : *Ps* 33,3 ; 51,20 ; *Is* 23,16 ; *Jr* 7,3 ; 18,11 ; 26,13 ; 35,15 pour toute la Bible. Le terme *tbl* du *Ps* 33,8 se retrouve également dans le livre d'*Isaïe* en *Is* 13,11-34,1 et on peut noter le terme *šgḥ* : *Ps* 33,14 ; *Is* 14,16 ; *Ct* 2,9 pour toute la Bible. Cela doit correspondre au fait qu'une bonne partie de la rédaction d'*Is* 13-34 a sans doute des liens avec la rédaction du *Ps* 33. Du reste, les cantiques occupent une place importante en *Is* 13-34.

Conclusion

Le *Ps* 33 est un psaume tardif qui suppose l'existence du *Ps* 147, non seulement parce que 33,1 s'inspire de 147,1, mais encore parce que le *Ps* 33,7a : *kns knd my hym*, opère un jeu de mots sur le *Ps* 147,2b : *ndḥy yśr'l ykns,* avec le terme *kns* : *Ps* 33,7 ; 147,2 dans le *Psautier* et absent du Pentateuque. Dans le même contexte, nous avons un emprunt de vocabulaire musical à 144,9. Ce point accentue le parallèle entre la sortie d'Égypte et le retour de l'exil. On retrouve dans le *Ps* 33 le vocabulaire du *Ps* 78 comme en *Ex* 15. L'action de grâce du *Ps* 33,2 correspond à celle du *Ps* 105,1-2. Dans le même contexte, le *Ps* 33,20 répond au *Ps* 106,13. Nous avons également des emprunts aux psaumes du règne 96 et 98.

Mais c'est surtout le *Ps* 33,4-5 qui correspond à la réaffirmation du *Ps* 89,2, quant à la *ḥsd* et la *'mwnh* de Yahvé et ceci conformément à l'affirmation de 89,15 quant au droit et à la justice de Yahvé. L'usage de *mkwn* dans le *Ps* 89,15 est probablement à l'origine de celui d'*Ex* 15,17 et de celui, plus tardif, du *Ps* 33,14. Le *Ps* 33,10 présente alors le comportement de Yahvé à l'égard des nations comme l'opposé de sa promesse sur la descendance davidique dans le *Ps* 89,34, ceci conformément aux principes de *Pr* 19,21. Or, le *Ps* 33,16-19 apparaît comme une réponse au *Ps* 69 sur le salut du roi, de la même manière que le *Ps* 40 répond au *Ps* 69 et que le *Ps* 18 intègre le *Ps* 68[30]. L'usage commun au *Ps* 33 et à *Is* 13-34 de

Hossfeld et E. Zenger, *Psalms* 3, Minneapolis 2011, p. 69 : « These are the "YHWH-seekers", who according to the testimony of Pss 40:17-18 // 70:5-6 and 69:7 are close to the so-called poor ».

29. G.I. Davies, « The Destiny of the nations in the Book of Isaiah », in J. Vermeylen éd., *The Book of Isaiah. Le Livre d'Isaïe*, Leuven 1989, p. 99 : « The whole section should probably be regarded as based on, or written by, Trito-Isaiah. 18,7 and 23,15b-18 look forward to the bringing of gifts to the temple from Cush and Tyre ». Le temple est également par excellence le lieu de la liturgie des psaumes.

30. Gosse, *op. cit.* (n. 22).

certaines expressions irait dans le sens d'une tradition psalmique tardive commune.

Cartago y Persia

Y. TSIRKIN

Résumé : Les relations entre la Perse et Carthage ont suivi trois étapes : d'abord, Cambyse a essayé de soumettre Carthage par la force, puis Darius a voulu que Carthage accepte sa souveraineté, enfin Xerxès a reconnu la totale indépendance de Carthage.

En la segunda mitad del siglo VI a.C., en la política exterior de Cartago, aparece un nuevo factor – Persia. Después de la toma de Babilón por los Persas, las ciudades fenicias, incluso la metrópoli de Cartago Tiro, voluntariamente se sometieron al rey de Persia (Her. III, 19). Ya que Cartago no era ligado con Tiro políticamente, este hecho no ejerció una influencia en Cartago. Ciro, quien sometió Fenicia, estuvo más ocupado por los asuntos importantes en Oriente que por una conquista de la lejana Cartago (lejana). La situación cambió un poco bajo Cambises. Continuó las campañas de su padre y comenzó en el año 525 una campaña en Egipto. En este mismo año Egipto fue conquistado[1]. Los griegos de Cirenaica prefirieron voluntariamente someterse, y el rey cireno Arquesilao como muestra de buena voluntad envió el tributo (Her. III, 13; IV, 164).

La conquista persa de Egipto cambió la situación política en África del Norte. Heródoto (III, 17) escribe que Cambises después de la conquista tuvo la intención de efectuar tres campañas – contra los Etíopes, los Amonios y los Cartagineses. Cambises en la obra de Heródoto se presenta como un tirano loco e impío, y las expediciones planeadas, de las cuales dos solamente se realizaron (fueran efectuadas) y se terminaron por un desastre (una catástrofe absoluta, fueron más de una prueba). El historiador con evidencia, repite una versión egipcia desfavorable a Cambises, sobre la cual pudieron influir las insurrecciones posteriores de los

1. M.A. Dandamayev, *Politicheskaya istoriya Ajemenidskoy derghavy (Historia política del Estado Aquemenido),* Moscú 1985, pp. 55-59; D. Kahn, "Note on the Time-Factor in Cambyses' Deeds in Egypt as Told by Herodotus", *Trans* 34, 2007, pp. 103-112.

egipcios contra el dominio persa o un descontento del sacerdocio egipcio, especialmente tebano, por una restricción a (de) sus beneficios[2]. Sin embargo en la realidad se mostró como un jefe militar y regente muy capaz y hábil. Las expediciones planeadas fueron integradas en una larga estrategia de los reyes persas a fin de unificar bajo su poder todo el mundo habitado[3]. El desierto fue el obstáculo insuperable para la realización de los planos de Cambises. Se derrumbara también su plano de someter Cartago, pero por otra razón.

Cirena, como ya se mencionó, voluntariamente se sometió a Cambises. El rey consideró el tributo como una miseria (Her. III, 13), pero no intentó aumentarlo. Consideró como más importante (todo) el reconocimiento de su poder. Pero en el caso de Cartago, que estaba más lejano, no se reconoció su poder, de ninguna manera. Fue la razón de la expedición a fin de someterla[4]. Pero el camino terrestre era muy difícil. Heródoto (III, 25-26) narra que el ejército persa enviado contra los ammonios estuvo perdido durante una tormenta de arena en el desierto. También la armada conducida por Cambises mismo, en contra los etiopes, tuvo que practicar el canibalismo y así se vi obligado a volver a Egipto. Esta narración de Heródoto por lo visto es lleno de exageraciones, pero las expediciones lo más probable tuvieron lugar[5]. Es muy posible que el fracaso de la expedición terrestre llevo a la idea de la necesidad de hacer la expedición por mar. Del relato de Heródoto (III, 17) a propósito del proyecto de Cambises, se puede llegar a una conclusión de una simultaneidad de sus planificaciones. Pero es enteramente posible que en este caso el enfoque del historiador sea no cronológico sino temático. Narrando el sometimiento de Egipto, Heródoto menciona después estas tres expediciones, una de las cuales tiene que ser por mar. Una otra posibilidad también no es excluida. Así Cambises podía planear la expedición por mar contra los cartagineses en el mismo tiempo que las terrestres porque el ejército terrestre tuvo que ser ocupada por otras expediciones. Heródoto contrapone la flota (ναυτικὸς στρατός) al ejército terrestre (δέ … τοῦ πεζοῦ). Como quiera que sea, la idea de

2. T. Harrison, "Respectable in Its Ruins", in *Achaemenid Persia, Ancient and Modern, A Companion to the Classical Receptions*, Oxford 2008, p. 51; "Aspetti religiosi nella conquista assira e persiana dell'Egitto", *EVO* 31, 2008, pp. 134-139; A. Wojciechowska, "The Black Legend of Cambyses in Herodotus", in *The Children of Herodotus*, Cambridge 2008, pp. 25-33; E. van Dongen, "Propoganda im frühen Perserreich (ca. 550-500 v. Chr.)", in *Inszenierung des Sieges – Sieg des Inszenierung*, Insbruck - Wien 2011, p. 178.

3. M. Liverani, "Historical Overview", in *A Companion to the Ancient Near East*, Oxford 2005, p. 18; P. Bernardini, "Paesaggi del potere tra Oriente e Occidente dagli Assiri a Cartagine", in *L'Africa Romana* XIX, Roma 2012, p. 165.

4. S.F. Bondì, « Crises et évolutions dans le monde phénicien d'Occident au commencement de l'époque perse », *Trans* 39, 2010, pp. 46-47.

5. Dandamayev, *op. cit.* (n. 1), pp. 62-63. A veces estas narraciones en general tuvieron por la mentira: Liverani, *loc. cit.* (n. 3), p. 18. Pero esto es poco probable, porque las expediciones de Cambises son en el curso de la política expancionista de los reyes persas. Además de esto cierto resultado ellos dieron, ya que acabaron en la subordinación de la zona frontera de Nubia: Dandamayev, *ibid.*, p. 62; T. Cuyler Young, "The early history of the Medes and the Persians and the Achaemenid empire to the death of Cambyses", in *CAH*², IV, pp. 49-50; D. Ray, "Egypt 525-404 B.C.", in *CAH*², IV, p. 260.

subordinar Cartago sin duda ha madurado en la cabeza del rey, y en esas condiciones era claro que la expedición podía ser solamente por mar. Pero Cambises fracaso en esta expedición.

Para realizar su plan, Cambises era forzado a recurrir a los fenicios. Heródoto (III, 19) afirma que toda (πᾶς) la potencia marina de los persos dependió (ἤρτητο) de los fenicios. Incluso si esta afirmación es un poco exagerada, la importancia de la marina fenicia en las fuerzas armadas persas es difícilmente sobreestimada[6]. Los fenicios participaron a la campaña egipcia de Cambises. Los sarcófagos antropoides egipcios, en las cuales más tarde fueron enterrados ciertos reyes sidonios, por lo visto pudieron ser los botines de esta campaña[7]. Sin embargo los fenicios categóricamente se negaron a participar en esta empresa. Según Heródoto, declararon con grandes juramentos que los cartagineses son sus niños (παῖδας). Surge la pregunta natural ¿Si corresponde esta afirmación a las relaciones auténticas de los fenicios con las colonias incluso Cartago o si es un excusa para no tomar parte en la lejana expedición por mar con resultados inciertos?[8]

El historiador no precisa de cuales fenicios se trata. De un modo lógico se puede suponer que estos son los tirios, ya que Tiro era la metrópoli de Cartago. Pero en el mismo tiempo, Tiro parece perder su primacía entre las ciudades fenicias. Ya hace tiempo tuvo lugar la descomposición del imperio tirio colonial, y Cartago se aprovechó de esto y comenzó a establecer su autoridad sobre las ciudades fenicias occidentales. Las relaciones de parentesco no constituían un obstáculo. Después de la descomposición de su imperio, Tiro perdió el papel de la unión, que ha ligado Oriente Próximo y Occidente Extremo con sus riquezas minerales[9]. En Fenicia misma, Tiro pierde la autoridad sobre Sarepta, donde alrededor del año 550 reinó su rey[10]. Es probable que después del sometimiento

6. J. Elayi, "The Phoenician Cities in the Persian Period", *JANES* 12, 1980, pp. 18-19; *id.*, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013; J.W. Betlyon, "Egypt and Phoenicia in the Persian Period: Partners in Trade and Rebellion", in *Egypt, Israel and Ancient Mediterranean World*, Leiden-Boston 2004, p. 459.

7. J. Elayi et A.G. Elayi, *Le monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse (Ve-IVe s. av. J.-C.)*, Paris 2004, pp. 604, 609-610; J. Elayi, "On dating the reigns of Phoenician kings in the Persian period", in *Beyond the Homeland*, Leuven-Paris-Dudley 2008, p. 103.

8. Se supone que este motive corresponde no a una realidad sino solo a la historia de Heródoto: Bernardini, *loc. cit.* (n. 3), p. 166. Sin embargo no hay una razón de atribuir esta declaración a una mentira del historiador griego o de su fuente. La noticia de Heródoto tiene con evidencia una base real.

9. Más detalladamente: Y.B. Tsirkin, *Ot Janaana do Karfagena (De Canaán hasta Cartago)*, Moscú 2001, pp. 279-283.

10. P. Bordreuil, « Les premiers sceaux royaux phéniciens », in *Atti del II congresso internazionale di studi fenici e punici*, Roma 1991, pp. 465-468. Es verdad que el Pseudo-Escilax (104) llama Sarepta la ciudad tiria. Pero este periplo es un documento complejo. En él se reflejaron noticias que pertenecieron a tiempos diferentes y en estado final era componiendo por lo visto en el siglo IV, aunque antes de la expedición de Alejandro: P. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome 1978, pp. 91-98. Por eso precisamente, calcular un tiempo de encontrar Sarepta bajo el poder de Tiro, partiendo de este texto es imposible. Se puede decir que

de las ciudades fenicias a los persas, (se adelante) el rival de Tiro, Sidón tomó más importancia[11]. Más tarde, durante la expedición de Jerjes contra Grecia, justamente la escuadra sidonia hará el papel principal en la marina persa. Hay hipótesis según que la perdida de la posición principal en Fenicia por Tiro, sea (ligada con) relación a una reacción de Cambises a la renuncia de los tirios a la expedición contra Cartago [12]. (Desde luego esto no es excluido,) Es possible pero al contrario del caso de Sidón no hay algunas pruebas. Heródoto, escéptico y aún hostil a Cambises, dice que él no quiso obligar por fuerza a los fenicios no sólo porque toda la fuerza naval de los persas depende de ellos sino también los fenicios voluntariamente se sometieron a los persas. Ni los sidonios ni otros fenicios menos los tirios no pudieron considerar los cartagineses como sus niños. Por eso lo más probable es que los fenicios utilizaron la referencia a sus grandes juramentos para no tomar parte en la aventura de Cambises. Tal vez la conocida potencia marítima de Cartago les forzó a renunciar a obedecer al rey.

Inmediatamente después de la mención de los fenicios, Heródoto menciona los chipriotes, que también voluntariamente se sometieron al rey persa[13] y tomaron parte en la expedición egipcia de Cambises. Heródoto de nuevo no precisa cuales son esos chipriotes – los fenicios o los griegos. Es conocido que la escuadra griega de Salamina en Chipre era parte de la marina persa durante la expedición de Jerjes contra Grecia (Her.VIII, 11). Tomar los chipriotes mencionados por Heródoto seguramente por los fenicios no es posible. La estructura del texto de Heródoto permite decir que los chipriotes, si fueron griegos o fenicios, renunciaron también a la aventura marítima de Cambises. Pues bien la primera tentativa del rey persa de someter Cartago fue un fracasó.

El fiasco de la tentativa de Cambises para someter a Cartago llevó a la ruptura definitiva del mundo fenicio. De aquí en adelante se puede hablar de dos mundos fenicios – occidental y oriental. El mundo oriental es la parte del imperio persa (más tarde los estados helenísticos) y el occidental se unió bajo el poder de Cartago[14].

No obstante los reyes persas no desistieron de la idea de someter Cartago a su soberanía. Dario hizo una nueva tentativa para obligar Cartago a admitir nominalmente la autoridad del rey. Según Justino (XVIII, 1, 10-13), el rey ordenó a los cartagineses negarse a sacrificar a las gentes, inhumar los cadáveres, los cuales hay que quemar, comer los perros y también pidió en ayuda en la guerra contra los griegos. Esta noticia de Justino evidentemente se dividió en dos partes. Al principio, se dice que los mensajeros de Darío llevaron a Cartago el edicto (*edictum*), en cual el rey prohibió los sacrificios humanos y de comer los perros y ordenó (*a rege iubebantur*) quemar los cuerpos de los muertos y no inhumarles.

Sarepta más tarde volvió al poder de Tiro, pero se puede también decir que las palabras del autor griego reflejan alguna realidad anterior.

11. G. Bunnens, « L'histoire événementielle *partim* Orient », in V. Krings éd., *La civilisation phénicienne et punique*, Leiden-New York-Köln 1995, p. 234.

12. H.J. Katzenstein, "Tyre in Early Persian Period (539-486 B.C.)", *BAr* 42/1, 1979, pp. 27-28.

13. V. Karageorghis, "Cyprus", in *CAH*^{2}, III,3, p. 69.

14. Bondì, *loc. cit.* (n. 4), pp. 46-47.

Junto con la transmisión del edicto, los mensajeros llamaron los cartagineses en ayuda contra los griegos. Esta parte de la noticia se unió a la primera por el adverbio *simul* – simultáneamente. Esto claramente muestra que lo que no hace parte del edicto. El tono de esta parte también es otro. Aquí es empleado el participio *petentes*. El verbo *peto* se puede comprender como "exigir", pero tiene también el sentido de "pedir". En todo caso se trata no del orden absoluto (*prohibebantur, iubebantur*), como en la primera parte, sino de un llamamiento, hasta una petición· El escritor romano califica eventuales fuerzas armadas cartagineses por *auxilia*, como unidades auxiliares del ejército romano. Por eso, se puede decir que el edicto del rey trataba solamente del culto, mientras que el problema el más importante, militar y político, se exponía por los mensajeros. La reacción cartaginesa fue la siguiente. Como afirma Justino, los cartagineses aceptaron los mandamientos regios en la esfera del culto, pero negaron la ayuda militar alegando a guerras interminables.

Las prescripciones del culto fueron parte del sistema de las relaciones internacionales orientales. La prohibición de un culto o una acción religiosa correspondía no a una manifestación de la tolerancia religiosa sino a un símbolo de la sujeción política[15]. Una acción hacia los cultos y los templos dependía de motivos no religiosos sino políticos[16]. En cuanto a las prescripciones concretas de Darío a los cartagineses, (según) parece, que todas corresponden a las costumbres persas. La pregunta, para saber si los reyes persas de entonces fueron ya los zoroastristas o todavía los mazdaistas, es discutible[17]. Sin embargo unos y otros tuvieron la tierra y el fuego por sagrados y por eso no cremaron ni inhumaron a difuntos pero enterraron solamente los huesos limpios[18]. Por eso no es completamente comprensible la demanda de quemar los cadáveres. De la descripción de las costumbres persas por Heródoto (I, 131-140) está claro que los sacerdotes persas no mataron ni a hombres ni los perros. Por eso se puede pensar que la prohibición de los sacrificios humanos y de comer perros es auténtica.

Como se ha dicho más arriba, las prescripciones religiosas estaban en el edicto del rey, y los cartagineses les aceptaron. El autor romano escribe que los cartagineses hicieron esto para no parecer que ellos son obstinados en todo (*per omnia*

15. M.F. Vysoky, "Grecheskiye polisy Sicilii v period arjaiki I ranney classiki (Poleis griegas de Sicilia en época del arcaismo y de la clasica primera)", in *Meghdunarodniye jnyjsceniya I diplomatiya v antichnosti (Las relaciones internacionales y diplomacia en antigüedad)*, Kazán 2000, p. 48.

16. De la política religiosa de Aquemenidos: M.A. Dandamayev y V.G. Lukonin, *Kultura y economica Drevnego Irana (Cultura y economía de Irán antiguo)*, Moscú 1980, pp. 331-343; M.A. Dandamayev, *Ajemenidskaya imperiya: cocialno-admimistrativnoye ustroystvo i kulturniye dostigheniya (Imperio Aquemenido: organización social-política y éxitos culturales)*, San-Petersburgo 2013, pp. 317-322; J. Wiesehöfer, "The Achaemenid Empire", in *The Dynamics of Ancient Empires*, Oxford 2009, p. 86.

17. Dandamayev, *ibid.*, pp. 297-314; J.K. Choksy, "Zoroastrianism", in *Encyclopedia of Religions*, Detroit 2005, pp. 10001-10002.

18. M. Boil, *Zoroastriytsy (Zoroastrios)*, Moscú 1988, pp. 56-57, 75; V.L. Ogudin, "Mazdaismo", in *Религиоведение (Estudio de las religions)*, Moscú 2006, p. 601; Choksy, *ibid.*, p. 1001. Las excepciones fueron los enterramientos de los reyes.

contumaces). No obstante la causa de tal complacencia de los cartagineses con todo eso era otra. En el Oriente por lo visto existía una idea de la dependencia jurídica de una colonia de su metrópoli. Por eso el rey persa, en virtud de su autoridad sobre Tiro, consideraba posible también dictar su voluntad a los cartagineses. Cartago fue fundada por Elissa, es decir por un miembro de la casa tiria real; desde la fundación no estaba una parte del Estado tirio y era independiente. Pero para Darío esto por lo visto no tuvo importancia. Por eso tomó por posible imponer esas reglas a los cartagineses como a otros súbditos, promulgando la ley escrita correspondiente[19]. Con todo eso, siendo un político realista, Darío comprendía que de hecho no podía dictar su voluntad política a los cartagineses muy lejanos. De ello viene la división del mandamiento en dos partes – simbólico y político-militar. Primero el rey ordenaba, en segundo llamaba (o pedía). Los cartagineses por su parte muy bien comprendieron tal ambigüedad del mensaje de Darío. Ellos aceptaron lo que pertenecía a los símbolos pero rechazaron lo que concernía la guerra y la política[20]. Para comprender los motivos tanto de la embajada de Darío como la conducta de los cartagineses, hay que examinar la situación de aquel tiempo, que es ligada con el problema de cronología.

Justino escribe que Darío se dirigió a Cartago, cuando se prepara a guerrear contra Grecia. Hablando del llamamiento de Darío, Justino utiliza el participio de futuro *illaturus*. De esta manera, la embajada de Darío antecedió a la guerra. Es posible que se trate de la víspera de la expedición de Datis y Artaferno, es decir del año 491/490[21]. No obstante al mismo tiempo, la guerra tuvo lugar. Se trata de la expedición de Mardonio. En la historiografía contemporánea, hay una discusión sobre el objetivo de esta expedición – las *poleis* de Grecia Balcánica o las tribus de Tracia[22]. La opinión última contradice a la noticia de Heródoto (VI, 43), que Mardonio se dirigió contra Atenas y Eritrea[23]. La elección de estas ciudades

19. De estas leyes: O. Bucci, "L'impero achemenide come ordinamento giuridico sovrannazionale e *arta* como principio ispiratore di uno 'jus comune persarum' (data)", in *Modes des contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Roma 1983, pp. 111-116; Wiesehöfer, *loc. cit.* (n. 16), p. 87. Esto por entero está conforme a la noción latina *edictum*.

20. Es verdad que, según un punto de vista, los buques cartagineses tomaron parte en el transporte del ejército persa en la Mar Egeo en 490: M.G.L. Hammond, "The Expedition of Datis and Artapfernes", in *CAH*^{2}, IV, p. 503. Pero no hay ningunas pruebas de la participación cartaginesa en esta expedición, y esta opinión contradice una clara afirmación de Trogo-Justino.

21. M.F. Vysoky, *Istoriya Sicilii v arjaicheskuyu epoju (Historia de Sicilia durate la época arcáica),* San-Petersburgo 2004, p. 160. Hay el punto de vista que esta embajada se fecha en 515 y es ligada con la expedición de Dorieo: L.I. Manfredi, "Nuove perspettive della numismatica fenicia e punica: tra tradizione e innovazione", in *Nuevas perspectivas I: la investigación fenicia y púnica,* Barcelona 2006, p. 515. Sin embargo, en la época tan temprana de la guerra contra Grecia, segun lo que dice Justino, hay que dejar este fecha.

22. "Mardonios", in *RE*, 28, 1930, pp. 1654-1655; H. Gugel, "Mardonios", in *Kleine Pauly*, 3, 1978, p. 1017; Dandamayev, *op. cit.* (n. 1), pp. 126-127.

23. Los partidarios de esta opnion estiman que Heródoto no comprendió el objetivo verdadero de la expedición de Mardonio: Hammond, *loc. cit.* (n. 20), p. 494. No obstante argumentos convincentes a favor de la incomprensión de Heródoto no se aducen.

no es casual, ya que justamente ellas ayudaban a los jonios y tenían parte en la quema de Sardis (Her. V, 99-103). Esto era una tan llamada inequívoca, que Darío no pudo desatenderle. La expedición de Mardonio era no solamente terrestre también por mar. Pero para someter solamente las tribus tracias, no era necesario de doblar Atos en vista de que la gran multitud de los tracios incluso las tribus del litoral habitaba al norte y al este de Calcídica[24]. Aunque la causa del fracaso de Mardonio no fue una derrota militar sino el elemento desencadenado, fue destituido del mando, y este es la prueba indirecta que Mardonio no cumplió su tarea[25]. Pues bien parece que la guerra venidera, de que habla Justino, es la expedición de Mardonio.

Los cartagineses, como pretexto para negarse, eligieron las guerras interminables contra los vecinos. Naturalmente surge la pregunta: ¿Quiénes fueron los vecinos contra cuales los cartagineses hicieron las guerras interminables (asidua)? No hay que excluir que este pretexte pudo ser el mismo subterfugio como el juramento de los fenicios de no guerrear contra sus "niños" en época de Cambises. Pero en tal caso, debía existir unos acontecimientos, a la realidad de la cual el rey pudo dar crédito. Esto pudó ser una acción militar en Sardeña, territorio que los cartagineses no conquistaron. Al parecer en este tiempo, se agudizaron las relaciones en Hispania. Sin embargo los acontecimientos en tal región lejana como Hispania o las guerras contra los indígenas de Sardeña no pudieron producir un efecto muy grande sobre el rey. Lo más probable es que fueron los griegos pero seguro no los balcánicos. Pueden ser los cireneos, pero Cirene, aunque nominalmente, era sometida a los persas. Presentar, durante las negociaciones con el rey persa, como pretexto para la negación de colaborar, la guerra contra sus súbditos no era diplomática. En estas condiciones, solamente los helenos de Italia o Sicilia podían hacer el papel de los enemigos de Cartago. Pero es poco probable que la Península de los Apeninos tanto interesara a los cartagineses, que ellos allá hicieron *assidua bella*. En todo caso, esto no coincido?. Otra cosa es Sicilia.

Es importante el contexto de la noticia de Justino. Desde luego, esto es la reducción (y bastante drástica) del texto original de Trogo. Pero abreviando el texto primordial, Justino por lo visto no ejecutaba un cambio radical de la composición del texto y de algunas partes diferentes. El relato de la embajada de Darío precede la noticia sobre la guerra difícil en Sicilia que es ligada con un (llamado llanamente??) de los pueblos (*populi*) siciliotas al hermano del rey espartano[26]. Con la noticia de la guerra, el relato de la embajada se junta por la conjunción *dum*: *dum haec aguntur* – mientras que esto tenía lugar. En el texto de Trogo, la narración de la guerra seguro ocupaba un gran lugar, pero para Justino y sus lectores esto no era interesante, y el epitoma abrevió el texto hasta una frase y interpuso la conjunción para conservar una coherencia al texto. Pero esto no anula el enlace cronológico de la embajada de Darío con la guerra cartaginesa en Sicilia. Por eso

24. C. Danov, *Traki (Los traceos)*, Sofia 1982, pp. 30-55.

25. A esto prestó atención M.A. Dandamayev, *op. cit.* (n. 1), p. 127.

26. El problema del llamamiento y de la posible lacuna en el texto es la tema de otra obra. Nos unimos a los investigadores que creerán que aquí no hay una lacuna y que los pópulos llamaron a Leonido.

se piensa que los enemigos de los cartagineses fueron cualquiera de los griegos siciliotas, tal vez en alianza con unas tribus indígenas o sólo los indígenas, pero con tal ayuda de los helenos que pudo ser un bueno pretexto para negar al rey. Es posible que tal pretexto fueron las acciones del foceo Dionisio. Después de la derrota en la batalla de Leda, Dionisio se fue hasta Fenicia donde hundió algunos barcos de mercantes fenicios (γαύλους). Luego partió al oeste y como un pirata empezó a atacar las naves cartagineses y etruscas en la aguas siciliotas (Her. VI, 17). Aunque Heródoto nombra a Dionisio el pírata (ληιστής), corriente pirata, él no era. El historiador subraya que Dionisio no atacaba una (οὐδενός) nave griega, sino solamente los cartagineses y etruscas. Lo más probable es que esta campaña para Dionisio era una continuación de su guerra contra los persas y sus aliados. Heródoto nada dice de la reacción cartaginesa a la actividad de Dionisio. Sin embargo es poco probable que los cartagineses lo dejaban en paz. La necesidad de luchar contra la piratería de Dionisio también pudo ser un bueno pretexto para los cartagineses. En todo caso, es claro que para un conflicto global con el mundo helénico, en el momento actual Cartago no era preparada o no se interesaba [27].

Darío se contentó con el reconocimiento completamente simbólico de su soberanía. Él no tuvo las fuerzas eficaces para el verdadero sometimiento de Cartago. Además antes de la expedición griega, gastar las fuerzas para todavía aún más campaña no era razonable. En cuanto a los cartagineses, hasta el final de la existencia del estado, continuaban practicando tanto los sacrificios humanos como la inhumación. Lo más probable es que no se atrevieron a un conflicto abierto con el rey persa que estuvo en la cima de la gloria y para aparentar, aceptaron sus exigencias y de esta manera reconocieron su autoridad suprema. Pero de hecho conservaron su independencia no sólo en la política sino también en el culto. En el año 480 después de la batalla de Himera, el tirano siracusano Gelón nuevamente exigió de los cartagineses renunciar a los sacrificios humanos, especialmente infantiles (Schol. in Pind. Pyth. II, 3; Plut. Dict. reg. et duc. XVIII, 1, 175A). Es posible que el fracaso de Mardonio o la derrota persa de Maratón den permiso a cartagineses para no tomar en cuenta al rey persa y sus exigencias[28].

Al heredero de Darío Jerjes, el problema del reconocimiento de su soberanía por los cartagineses no le interesaba en absoluto. Durante la preparación de una nueva guerra contra Grecia, según Diodoro (XI, 1, 4-5), él decidió unir todas las

27. Según cierto opinion, la noticia de Trogo-Justino es sólo un eco de la propaganda de los Deinomenidos quienes tendrían a excusar su negación de ayuda a los griegos balcánicis por la referencia a la allianza de los persas y los cartagineses y por eso no tiene una valor histórica: O. Devillers y V. Krings, "Carthage et la Sardaigne. Le livre XIX des *Histoires Philipiques* de Justin », in *L'Africa Romana* XII, Sassari 1996, p. 1269. Sin embargo, los cartagineses, como dice Justino, no concluyeron la alianza con los persas así que excusar la negación de Gelón, estas negociaciones no pudieron ser. De la gran guerra entre los cartagineses y los griegos de Sicilia, Justino de ningún modo no dice y solamente menciona la muerte de Hamílcar en otro lugar (XIX, 2, 1). La guerra que realmente era utilizada por los Deinomenidos para su propaganda y la embajada de Darío a Cartago son cosas diferentes. Por eso, compartir la opinión de non-historicidad del relato de Trogo-Justino en esa virtud es imposible.

28. Hay que decir que las exigencias de Gelón tuvieron el mismo destino.

fuerzas anti griegas y, lo más probable en año 483[29], envió mensajeros a Cartago para acordar sobre empresas comunes (περὶ κοινοπραγίας) contra los griegos: mientras que Jerjes mismo guerreará en contra de los helenos en Grecia, los cartagineses con enormes fuerzas deberán caer sobre los griegos en Sicilia e Italia. Esta vez, los cartagineses no empezaron a negarse. En resultado las partes concluyeron el tratado (συνθῆκαι) de las acciones conjuntas. En virtud de este tratado con los persas (συντεθειμένοι πρὸς Πέρσαις), los cartagineses en el año 480 empezaron su campaña en Sicilia (Diod. XI, 20, 1). A pesar de la opinión de ciertos investigadores no hay razones de poner en duda esta noticia del historiador siciliota[30].

Aproximadamente lo mismo dice Éforo (Schol. Pind. I Pyth. 146b). Las noticias de Diodoró y Éforo se distinguieron un poco una de otra tanto por estilo[31] como por contenido. Éforo menciona que en Cartago eran sacando a?? los mensajeros no sólo de Jerjes sino de los fenicios. Tenido en cuenta que entonces Fenicia era sometido a los persas, hay que comprender esta mención como la participación de los fenicios en la embajada (por lo visto) para darla más convencimiento[32]. La marina fenicia hizo el más grande papel en el aplastamiento de la revuelta jónica y quedaba la fuerza esencial de la potencia marina de los reyes persas. Los cartagineses por su parte hicieron su campaña siciliota con el carácter de la empresa común no tanto con el Gran rey, como con sus compatriotas asiáticos [33]. Éforo dice de la propuesta de los mensajeros, que era no solamente la expedición hasta Sicilia sino el sometimiento de los helenos de allá[34]. Por lo visto Jerjes recordaba bien el fracaso verdadero de su padre y decidió ejercer su influencia en los cartagineses por la proposición ventajosa. Tal vez esto hizo un papel. Pero lo más importante era otro.

(Al) En este tiempo la situación en Sicilia cambió radicalmente. Allí ya tenía lugar la guerra no sólo contra "los pueblos de Sicilia", como en época de Darío, sino contra la coalición de los tiranos poderosos – Gelón de Siracusa y Terón de Acraganto[35]. En año 483, Terón conquistó Himera, y expulsado el tirano de Himera Terillo, pidió ayuda eficaz del regente de Cartago Amílcar, que era su xenón. Concertó una alianza con Cartago el tirano de Región Anaxilao (Her. VII,

29. W. Huß, *Die Karthager*, München 1990, p. 57.

30. P. Green, *Commentary, Diodorus Siculus, Books 11-12,37,1*, Austin 2006, p. 74, n. 83.

31. Desde luego ver una diferencia en un estilo es difícil, ya que a distinción de la noticia de Diodoro tenemos no texto auténtico de Éforo sino la redacción por el escholiasto. Por cuanto el echoliasto reprodujo no sólo el contenido sino la narración misma de Éforo, decir es imposible.

32. Vysoky, *op. cit.* (n. 21), p. 164; T. Holland, *Persian Fire*, New York 2006, p. 233.

33. Holland, *ibid.*, p. 233.

34. Estas distinciones dicen que los autores son los voceros de dos variantes de la tradición. Es claro que Éforo no pudo ser la fuente de Diodoro. Todo esto eleva la confianza a los ambos historiadores.

35. La opinión que en realidad la guerra no tuvo lugar sino se trataba de insignificantes refriegas fronterizas entre Selinunto procartaginese y Acraganto anticartaginese, cuales Gelón utilizó para su propaganda (D. Ashery, "Carthaginians and Greeks", in *CAH*^{2}, IV, p. 767), según parece que no es absolutamente fundada.

165). Cartago comenzó a hacer los preparativos para una grande guerra en Sicilia[36]. En tal situación, los cartagineses no tuvieron alguna razón de rechazar la alianza con el vigoroso rey persa. La empresa común daba más grande probabilidad de un éxito[37]. Sincrónico ataque desde este y oeste no daba a los griegos de Balcanes y de Sicilia la posibilidad venir en ayuda unos a otros. Bastante claro cambió el estilo de la embajada. Los mensajeros ya no entregaban un edicto del rey. Se trató únicamente de la alianza militar. Aunque Éforo utilizo el participio προστάσσοντες, el verbo προστάσσω no hay que le comprenda como ordenar, sino mejor al entregar un encargo. La utilización misma por Diodoro de la palabra κοινοπραγία claramente dice de la igualdad de las partes. De la igualdad también testimonia la conclusión del tratado (συνθῆκαι)[38].

Es posible que en este contexto de las relaciones Cartago-persas se inserte el viaje de Sataspo. Heródoto (IV, 43) narra que el primo de Jerjes Sataspo debía navegar alrededor de África para ser castigado por la violación de la hija del noble persa Zopiro. En el barco equipado en Egipto, él salió al Océano Atlántico y se puso al sur a lo largo del litoral de África, pero después se asustó por un infinito camino y volvió atrás refiriendo a un alto que le molestaba para navegar más lejos. El rey mandó crucificar el viajero desgraciado. El eunuco de Sataspo con todas las riquezas de su señor ha huido hasta Samo, donde algún samio? tomó sus riquezas. Heródoto afirma que sabe el nombre de este samio pero no le denominará. Por lo visto de él o de un conocido común y al fin de cuentas del eunuco, es decir del participante directo del viaje, Heródoto conoció toda esta historia. Otra fuente de Heródoto pudo ser el nieto de Zopiro (también Zopiro) que fue fugo a Atenas[39]. Todo eso permite la confianza en el relato del historiador. Ahora no tiene sentido de estudiar hasta donde alcanzó Sataspo, porque volvió y hasta qué punto fidedigna? era su explicación al rey. En el caso dado nos interesan otros aspectos del relato de Heródoto.

Según el historiador, Sataspo equipó el barco en Egipto y allí mismo contrató los marinos (ναύτας). Naturalmente surgió la pregunta ¿por qué eligió a Egipto y los marinos egipcios pero no a Fenicia y los navegantes fenicios muy experimentados en navegaciones en altura?[40] Otra pregunta ¿qué fue la reacción cartaginesa a la empresa de Sataspo? Y por último ¿en cuál tiempo Sataspo emprendió su viaje?

36. De la necesidad de un tiempo relativamente duradero para la preparación del ejército cartaginese: A.C. Fasinelli, "The Impact of Military Preparations on the Economy of the Carthaginian State", in *Phoenicians and Carthaginians in the Western Mediterranean*, Roma 1999, pp. 60-61.

37. Huß, *op. cit.* (n. 29), p. 57.

38. En otro lugar (XVI, 69, 1), Diodoro utiliza esta palabra para designar el tratado entre Roma y Cartago, cuando notoriamente se tratase sólo de compañeros equitativos.

39. Desanges, *op. cit.* (n. 10), p. 29.

40. La suposición que Sataspo con todo contrató en Egipto el barco fenicio con los marinos fenicios o más bien le nave cartaginese con el equipaje cartaginese (Bernardini, *op. cit.* [n. 3], p. 168) no tiene cualquiera base. Los egipcios también tenían su marina. Heródoto (VII, 89) dice de doscientos buques egipcios en la flota persa en el año 480.

Heródoto no da fecha del viaje de Sataspo. Desde sus palabras, se puede ver sólo que tenía lugar durante el reinado de Jerjes, es decir en 486-464 (o 465). Fue hecho la suposición que tal viaje pudo hacerse solamente en el tiempo de paz relativa cerca del año 470[41]. Otra suposición propone los límites más amplios – entre los años 478 (o 479) y 464 (o 465), apoyandose sobre la primera fecha de la conquista persa de Samo[42]. Nos parece que esto no es justo. El equipo de un barco a cuenta del notable joven no pudo causar un daño grave a la potencia marina del imperio persa, y el rey pudo completamente permitirle en el tiempo de guerra. Naturalmente, equipar el barco en Egipto se pudo solamente hacer después del aplastamiento de la sublevación, que se hizó allí al principio del año 484[43]. Según Heródoto, el eunuco en cuanto que supiera de la ejecución de su señor con todas las riquezas corrió hasta Samo. De hecho esto es un acto de traición, y es difícil imaginarse que el objeto de la fuga era la isla ya sometida al rey. Mucho más bien Samo fue elegido como sitio a causa de su situación el más accesible pero al mismo tiempo independiente del rey. También es poco probable que Σάμιος ἀνήρ que se apodera de las riquezas pudiera hacerle después de la toma de la isla por persas. Por eso la datación del viaje de Sataspo se puede poner entre los años 484 y 478.

Es difícil de decir cual fue el motivo de Sataspo para elegir Egipto y el barco egipcio en vez de Fenicia y marineros fenicios. Es probable que los persas recordaban que la renuncia de los fenicios de salir contra Cartago frustró el plano de Cambises de conquistar Cartago. En tal caso, tanto Sataspo como toda la elite persa se daba cuenta que tal viaje en cierto grado viola los intereses de Cartago. Entre tanto saliendo de Egipto, pasar al paso Cartago? era imposible[44]. Heródoto dice nada de una reacción de los cartagineses a este viaje. Un poco más arriba, menciona que los cartagineses afirman que también (como los fenicios por orden del faraón Necao – Her. IV, 42) doblaron África. Plinio (II, 169; V, 8) atribuye tal viaje a Hanón. Sin embargo su periplo, que se conservó en la traducción griega, contradice a esta afirmación del enciclopedista romano. No analizaremos el periplo y solamente marcaremos que él les ha dado más testimonio de los intereses cartagineses al litoral atlántico de África. Heródoto (IV, 196) narra el comercio "silencioso" de los cartagineses con las gentes de este litoral. Su centro era por lo visto Mogador, y entonces era la península. Este comercio rendía gran beneficio, y los cartagineses y ellos no deseaban compartirle.

¿Porque en tal caso los cartagineses tranquilamente dejaron pasar Sataspo aunque conocieran su encargo doblar África? Era expuesta la versión que Sataspo llegó sólo a Cartago e inventó todo el relato de la navegación oceánica para justi-

41. R. Hennig, *Nevedomyie semli (Terra incognita)*, Moscú 1961, T. I, p. 158.

42. Desanges, *op. cit.* (n. 10), p. 29; R. Sammartano, "Λιβύη περίρρυτος. Erodoto e le informazioni cartaginesi sulla geografia africana", in *Atti del V Congreso internazionale di studi fenici e punici*, Palermo 2005, p. 227; Bernardini, *op. cit.* (n. 3), p. 167. Eso es la conquista reiterada después de la revuelta jonia.

43. Dandamayev, *op. cit.* (n. 1), p. 136.

44. Bernardini, *op. cit.* (n. 3), pp. 168-169.

ficar el incumplimiento del orden y su regreso [45]. Esto es imposible, ya que las comunicaciones entre Cartago y Asia Anterior (hiciesen tal acto de golpe) permitían al rey de conocer la maniobra (ser conocido al rey). Pero lo más importante es que el análisis de la narración de Sataspo, como es transmitida por Heródoto, mostro que él realmente navegaba a largo de África y pudo llegar aproximadamente al territorio llamado actualmente Côte d'Ivoire[46]. La opinión que Sataspo realizó su viaje con la ayuda cartaginesa[47] no tiene cualquier soporte en las fuentes. Hace mucho tiempo se hizo la suposición que los cartagineses pudieron dejar pasar el barco de Sataspo por respeto al rey persa[48]. Esto es posible. Pero más importante era no el respeto sino los cálculos políticos. Tal vez los mismos motivos, que indujeron concluir el tratado con Jerjes, incitaron a dejar pasar el barco de Sataspo.

En contra de esto, se puede replicar que la alianza con los etruscos no molestó a los cartagineses, impidiéndoles establecerse en cualquiera isla oceánica (Diod. V, 20, 4). Diodoro no da fecha de la tentativa de los etruscos, indicando sólo que estuvo en la época de su talasocracia (Τυρρηνῶν θαλαττοκρατούντων), es decir antes del año 474[49]. Pero si examinamos el texto de Diodoro, entonces se puede comprender la clara diferencia entre la tentativa de los etruscos y la navegación de Sataspo. Según Diodoro (V, 20, 3), esta isla, la descubrieron los fenicios (probablemente los gaditanos) y los etruscos intentaron allí establecer una colonia (ἀποικίαν). Justamente los cartagineses obstaculizaron (διεκώλυσαν) la fundación de una colonia. El verbo διακωλύω no da una posibilidad de determinar los métodos de este obstáculo. No es claro si una fuerza militar fuese aplicada o si los cartagineses supiesen convenir con los etruscos (es incomprensible con cual ciudad). Pero en todo caso, los cartagineses pudieron conservar esta isla para ellos mismos. Como lo afirma Diodoro, los cartagineses tenían miedo que muchos, conociendo las bellezas de la isla, desearán trasladarse allí, y además tenían la intención de guardar la isla para trasladarse en caso de que su ciudad estuviere tomada. Ahora no es importante si el historiador no es exactamente informado sobre los motivos de los cartagineses. Es importante que las autoridades cartagineses tomaron esta isla por la parte de su Estado y deseaban mandar a ellos mismos. La tentativa de los etruscos perturbaban los intereses soberanos de Cartago. Uno solo barco de Sataspo no fue una amenaza. Es poco probable que un artículo

45. Hennig, *op. cit.* (n. 41), p. 156. Tal opinion existía también más tarde: F. Colin, "Le récit de Sataspes s'inspire-t-il de sources égyptiennes?", *ZPE* 82, 1990, p. 291.

46. Desanges, *op. cit.* (n. 10), pp. 30-31.

47. D.W. Roller, *The World of Juba II and Kleopatra Selene*, New York-London 2004, p. 188, n. 16. La opinión, que es señalada allí mismo, de la ayuda griega es absolutamente increíble.

48. Hennig, *op. cit.* (n. 41), p. 156.

49. N.N. Zalessky, "Etruski I Karfagen (Etruscos y Cartago)", in *Древний мир (El mundo antiguo)*, Moscú 1962, p. 524; A.I. Nemirovsky, *Etruski. Ot mifa k istorii (Etruscos. De mito a historia)*, Moscú 1983, pp. 155-158; D. Briquel, *La civilisation étrusque*, Paris 1999, p. 214; L. Aigner-Foresti, *Die Etrusker und das frühe Rom*, Darmstadt 2003, p. 160; J. Ramon, "El comercio y el factor cartaginése en el Mediterráneo occidental y el Atlántico en época arcaica", in *Los fenicios y el Atlántico*, Madrid 2008, p. 236; M. Torelli, *Storia degli Etruschi*, Bari 2012, pp. 195-196.

acerca la posibilidad de tal navegación fuera una de las condiciones del tratado entre Cartago y Jerjes. Un viaje semejante no fue parte de la κοινοπραγία. La empresa común era dirigida contra los griegos pero no para dejar pasar el barco del (noble pescado?= persa? supongo que habla del noble personaje?). No obstante la atmósfera global que surgió en las relaciones entre Cartago y Persia por lo visto contribuyó a tal gesto de las autoridades cartagineses.

"La empresa común" de Persia y Cartago se terminó por la derrota de ambos compañeros. Después de esto, ambas partes no manifestaron un interés particular el uno por el otro. Así, los tres episodios reflejan las tres etapas de las relaciones de Persia y Cartago. Al principio, Cambises intentaba por la fuerza someter a Cartago, pero chocó con la renuncia de los fenicios de tomar parte en su expedición. Después, Darío deseaba que los cartagineses admitan la fórmula de su soberanía. Y al fin, Jerjes de hecho reconoció la independencia completa de Cartago. De esta manera acabó la evolución de las relaciones entre Cartago y el rey persa.

L'inscription bilingue de Délos *CIS* I 114 réexaminée

J. Elayi*

Summary: I have studied in 1988 the bilingual inscription *CIS* I 114, in Greek and Phoenician, found in 1877 in the sanctuary of Apollo at Delos. This difficult inscription is reexamined in the present article, in order to take into account the last developments of research.

Le bloc en marbre (de Paros ?), portant l'inscription bilingue en grec et en phénicien *CIS* I 114, a été découverte en 1877 par T. Homolle dans le sanctuaire d'Apollon à Délos[1]. Déposé d'abord au Musée épigraphique d'Athènes[2], puis considéré longtemps comme perdu[3], on sait aujourd'hui qu'il se trouve bien au Musée épigraphique, où il est répertorié sous la référence EM 1862[4]. Ce bloc inscrit mesure 181 cm de longueur, 41,5 cm de hauteur et 53 cm d'épaisseur. Aucune de ses faces ne possède de traces de scellement. Il porte une inscription grecque de trois lignes, une inscription phénicienne dont il ne reste que la première ligne, très mutilée, et une

* Chercheur honoraire au CNRS, Paris (UMR 7192).

1. T. Homolle, « Fouilles sur l'emplacement du Temple d'Apollon à Délos », *BCH* 2, 1878, pp. 9-10.

2. E. Renan, « Inscription bilingue de Délos découverte par M. Homolle », *BCH* 4, 1880, p. 69 ; *CIS* I 114 ; P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, Paris 1916, p. 12, n. 3 ; A. Wilhelm, « Mitteilungen. Corpus inscriptionum semiticarum I 114 », *PhWs* 43, 1923, pp. 693-694.

3. C. Picard, « Fouilles de Délos (1910). Observations sur la société des Poséidoniastes de Bérytos et sur son histoire », *BCH* 44, 1920, p. 264 et n. 1 ; *ID* 50 ; cf. J. Elayi, « L'inscription bilingue de Délos CIS I 114 », *BaM* 19, 1988, p. 549, n. 3 ; A. Hermary, « Une petite énigme délienne : les "curieuses offrandes" des hiéronautes de Tyr », *RAr* 2/2014, p. 273, n. 11.

4. Cf. Elayi, *ibid.*, p. 549, n. 3 ; Hermary, *ibid.*, p. 273, n. 12.

inscription effacée par martelage[5]. Cette inscription bilingue n'a été étudiée que dans trois articles, sans doute en raison des difficultés qu'elle présente : par E. Renan en 1880, par J. Elayi en 1988 et par A. Hermary en 2014[6]. Après avoir résumé brièvement les articles de E. Renan et mon propre article, j'examinerai en détail le nouvel article de A. Hermary pour évaluer ce qu'il faut en retenir et je présenterai une mise à jour de l'analyse de cette inscription.

E. Renan la datait du 4e s., il l'attribuait au roi ʿAbdʿaštart I ou II de Sidon et comparait les statues de Tyr et de Sidon offertes à Apollon, à la Tyché d'Antioche[7]. Dans mon article de 1988, je proposais de dater cette inscription de la deuxième moitié du 4e s., de l'attribuer à ʿAbdʿaštart de Tyr, sous toute réserve car la lecture de la 4e lettre de l'anthroponyme n'était pas claire sur l'estampage que j'ai examiné. La lecture εἰκ]όνασ n'étant pas assurée non plus, j'avais proposé prudemment d'y voir des « objets non scellés à la pierre, dignes d'être exposés dans le sanctuaire d'Apollon »[8].

A. Hermary a pu examiner le bloc inscrit en septembre 2010, à la suite de M. Sznycer qui n'avait rien publié sur ce sujet. Malgré la lacune des trois premières lettres au début de la ligne 2 de l'inscription grecque, la restitution εἰκ]όνασ, « statues », lui paraît évidente. En tout cas, on ne voit pas quel autre mot grec on pourrait restituer. Pour le nom du roi phénicien, il suit la lecture et la restitution de E. Renan : *MLK ʿBDʿ[ŠTRT] MLK [ṢDNM]*, et retient le roi sidonien ʿAbdʿaštart II qui a régné de 342 à 333 (et non 332). Il s'appuie sur la datation paléographique de l'inscription grecque par C. Prêtre autour de 340[9]. Mais la datation paléographique n'est pas un critère précis, raison pour laquelle j'avais proposé plus largement la deuxième moitié du 4e s. La restitution « roi [des Sidoniens]» n'a aucun fondement. Selon toute logique, les hiéronautes de Tyr ont daté leur inscription par l'année de règne du roi de Tyr contemporain, et non du roi de Sidon. On en sait davantage à présent sur le roi ʿAbdʿaštart (en grec Straton) de Tyr : il a été mis sur le trône à la faveur d'une révolte d'esclaves, relatée par Justin et confirmée par un oracle grec et les inscriptions de certaines monnaies de Tyr[10]. Cette révolte a sans

5. Pour une description détaillée du bloc inscrit, voir Elayi, *ibid.*, pp. 549-550 ; Hermary, *ibid.*, p. 273.

6. Renan, *loc. cit.* (n. 2) ; Elayi, *ibid.* ; Hermary, *ibid.*

7. Renan, *ibid.*

8. Elayi, *loc. cit.* (n. 3), p. 551 ; suivie par M. Meyer, *Die Personifikation der Stadt Antiocheia: Ein neues Bild für eine neue Gottheit*, JdI Suppl. 33, Berlin 2006, p. 141, n. 711.

9. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), p. 274, n. 14.

10. J. Elayi, « La révolte des esclaves de Tyr relatée par Justin », *BaghM* 12, 1981, pp. 139-150 ; *id.*, *ʿAbdʿaštart Ier/Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005, p. 95 ; J. Elayi and A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period (5th-4th cent. BCE)*, Leuven-Paris-Walpole 2009, pp. 357-365, en part. 364 (avec bibl.) ; C. Bearzot-Franca Landucci éd., *Studi sull'Epitome di Giustino, I. Dagli Assiri a Filippo II di Macedonia*, Milan 2014.

doute eu lieu vers 354-350. Comme par ailleurs, le dernier roi de Tyr à la fin de l'époque perse a été ʿOzmilk (en grec Azemilkos), qui a régné de 349 à 333/332, le règne de ʿAbdʿaštart de Tyr qui l'a précédé a eu lieu approximativement entre 354 et 350, et a été assez court. En ce qui concerne la troisième inscription martelée, il me semble imprudent de supposer qu'elle était rédigée en grec et qu'elle pouvait mentionner « un groupe de Sidoniens, parallèlement aux hiéronautes de Tyr, et d'autres offrandes ? »[11], d'autant plus que la mention des offrandes figurait déjà dans l'inscription grecque lisible. Personnellement, je considère qu'on ne peut rien dire sur cette inscription disparue.

A quel type de monument appartenait ce bloc inscrit ? Plusieurs propositions ont été faites : épistyle, bloc remployé dans une assise inférieure, ou utilisé comme base pour les offrandes mentionnées[12]. A. Hermary propose une attribution qu'il juge très vraisemblable : ce bloc appartenait à « un petit édifice couvert contenant des statues, comme on en connaît un bon nombre à cette époque dans l'ensemble du monde grec »[13]. Il cite comme parallèle le « naïskos des Carnéades » à Cyrène, qui est deux fois moins large, mais contemporain. Même si cette hypothèse est envisageable, l'inconvénient est qu'elle repose exclusivement sur une approche grecque : « il n'y a pas de raison de penser que le monument dédié à Apollon par les hiéronautes de Tyr s'inscrive d'une façon ou d'une autre dans une tradition orientale »[14]. En fait, nous n'en savons absolument rien.

Le point central de l'article de A. Hermary est l'identification de ces « curieuses offrandes », dont le caractère énigmatique a été plusieurs fois souligné[15]. Il complète et développe l'hypothèse de E. Renan selon laquelle les statues offertes par les hiéronautes au dieu délien étaient comparables à la Tyché d'Antioche et devaient porter comme elle les attributs des deux cités (*figuras urbium insignia ferentes*)[16]. Son approche est la même que pour le monument du bloc inscrit : « Il est en fait à peu près certain que, comme leur écrin architectural, les offrandes des hiéronautes devaient être de style grec »[17]. Il s'appuie sur « la très forte empreinte de l'art grec en Phénicie autour du milieu du IVe s. »[18]. Comme je l'ai montré à plusieurs reprises, l'art phénicien était un art original, composite, très marqué au 4e s. il est vrai par des emprunts des ateliers de sculpture à l'art

11. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), p. 274.

12. Elayi, *loc. cit.* (n. 3), p. 550 (avec bibl.).

13. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), pp. 275-276.

14. *Ibid.*, p. 275.

15. *Ibid.*, p. 276 (avec bibl.).

16. *Ibid.*, p. 277 ; Renan, *loc. cit.* (n. 2), p. 70 ; *CIS* I 114.

17. Hermary, *ibid.*, p. 277.

18. *Ibid.* ; R.A. Stucky, « Du marbre grec en Phénicie. Grandeur et décadence de Sidon aux époques perse et hellénistique », *CRAI*, 2012, pp. 1177-1203.

grec[19]. Mais les hiéronautes étaient tyriens et les rares découvertes archéologiques datées du 4e s. à Tyr ne permettent pas de mesurer les emprunts à l'art grec faits par les sculpteurs tyriens. A. Hermary montre à juste titre que la représentation allégorique des villes a commencé à l'« époque classique », avant d'évoluer vers l'image popularisée par la Tyché d'Antioche, sculptée par Eutychidès de Sicyone vers 300[20]. Les monnaies en or du roi Évagoras II de Salamine de Chypre représentent en effet pour la première fois une tête féminine coiffée d'une couronne tourelée comme le sera la Tyché d'Antioche : elles sont datées entre 361/360 et 353/352, et ce type iconographique a été repris par ses successeurs Pnytagoras et Nicocréon[21]. Comme Évagoras II, « inventeur » de ce type, a sans doute été ensuite roi de Sidon de 346 à 343, A. Hermary remarque avec prudence que « la coïncidence avec l'offrande des hiéronautes est intéressante »[22]. Mais il s'agit dans l'inscription *CIS* I 114 de ʿAbdʿaštart de Tyr et non de Sidon, et la date de son règne est antérieure à 346. À vrai dire, nous n'avons pas la moindre idée de ce que pouvaient être des « statues de Tyr et Sidon » car le contexte phénicien qu'il faut interroger en priorité reste muet à ce sujet.

Qui étaient ces ἱεροναῦται, « navigateurs sacrés » de Tyr ? Sans se prononcer sur la fonction qu'ils avaient dans leur cité, A. Hermary suit l'hypothèse émise par E. Renan, selon laquelle « ils participaient à une mission sacrée ». Il propose un rapprochement avec l'inscription bilingue de la stèle funéraire d'Athènes *CIS* I 115 : érigée par le Sidonien Domsalôs pour Antipatros d'Ascalon, il y est question d'un navire sacré (ἱερὰσ ἀπὸ νηόσ) et l'iconographie représente le défunt attaqué par un lion et secouru par un homme dont la tête est en forme de proue de navire[23]. Son rapprochement s'appuie sur la proximité chronologique des deux monuments – ce qui n'est pas certain –, sur la mention de Sidon – mais il s'agit du roi de Tyr –, et sur la similitude entre « navigateurs sacrés » et « navire sacré » – ce qui reste à démontrer. Dans mon article de 1988, j'avais proposé que les hiéronautes de Tyr pouvaient être une association de négociants tyriens à Délos, à vocation socioreligieuse comme les autres associations de l'île[24]. Les hiéronautes s'adressaient au dieu

19. J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2014, pp. 34-36.

20. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), p. 277 (avec bibl.).

21. *Ibid.*, pp. 278-279 (avec bibl.).

22. *Ibid.*, p. 282.

23. *Ibid.*, p. 276 ; C. Bonnet, « Antipatros l'Ascalonite dévoré par un lion : Commentaire de CIS I, 115 », *Sem.* 28, 1990, pp. 39-47 ; O. Tribulato, « Phoenician Lions. The Funerary Stele of the Phoenician Shem/Antipatros », *Hesp.* 82, 2013, pp. 459-486 ; M. Korenjak, « Das Grabmal des Antipatros von Askalon », *ZPE* 184, 2013, pp. 66-72.

24. Elayi, *loc. cit.* (n. 3), p. 552 ; pour les dévots de l'Apollon de Délos, voir en dernier M.-F. Baslez, « Les dévots de l'Apollon de Délos : au-delà du panhellénisme officiel », in *id.* et F. Prévot éds, *Prosopographie et histoire religieuse*, Paris 2005, pp. 35-49 ; *id.*, « La question des étrangers dans les cités grecques (Ve-Ier siècles). Immigration et partenariat économique », *Pallas* 74, 2007, pp.

grec Apollon, peut-être parce qu'il patronnait officiellement leur organisation dans sa première phase, et qu'ils n'avaient pas encore l'autorisation de pratiquer leur propre culte ni un local pour le pratiquer. Cette hypothèse avait déjà été proposée par F. Poland en 1909 ; elle a été suivie jusqu'à aujourd'hui par plusieurs auteurs[25]. L'hypothèse d'un navire affrété par Tyr et Sidon pour une mission sacrée conjointe, reprise par A. Hermary, a été aussi suivie par plusieurs auteurs[26]. J.-B. Yon a proposé une combinaison de ces deux hypothèses : « ces hiéronautes ont peut-être fait le trajet en raison de relations commerciales préexistantes entre la Phénicie et l'île, mais leur fonction est une fonction sacrée »[27]. Il cite comme parallèle l'inscription bilingue en grec et en latin, datée de 79 de notre ère, commémorant la traversée du grand dieu de Sarepta vers Pouzzoles[28] car « on y retrouve la même combinaison de relations commerciales, de navigation et de cultes »[29]. Cependant, le contexte et la date sont très différents. En fin de compte, l'hypothèse d'une association de négociants tyriens à Délos, à vocation socioreligieuse, me semble préférable, même s'il faut admettre que la question est loin d'être tranchée.

Au total, comme le fait remarquer prudemment A. Hermary à la fin de son article, « le dossier ... est, on le voit, loin d'être clos »[30]. Dans l'état actuel de la documentation, certains éléments se dégagent. Tout d'abord, comme les hiéronautes étaient tyriens, l'inscription phénicienne était en toute logique datée, à la manière phénicienne, par le règne d'un roi de Tyr. Ce roi était sans doute ʿAbdʿaštart / Straton, monté sur le trône lors de la révolte des esclaves tyriens, vers 354-350, avant le règne de ʿOzmilk (349-333/332), ce qui donne une fourchette chronologique pour l'inscription, qui n'est pas en contradiction avec la datation paléographique. L'hypothèse selon laquelle les hiéronautes représentaient une association socioreligieuse de négociants tyriens à Délos me semble la plus intéressante, même si elle reste à confirmer. Quant à la nature du monument dont faisait partie le bloc inscrit, et des statues offertes, elle me paraît encore incertaine pour le moment ; en tout cas, elle doit être étudiée en considérant

213-236.

25. F. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig 1909, pp. 315-316 ; Picard, *loc. cit.* (n. 3), p. 264 ; P. Bruneau, *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, Paris 1970, p. 620 ; Elayi, *ibid.*, p. 553, n. 19 ; N. Carayon, « Les ports phéniciens du Liban, Milieux naturels, organisation spatiale et infrastructures », *AHL* 36-37, 2012-13, p. 68.

26. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), p. 276 (avec bibl.) ; J. Teixidor, « L'interprétation phénicienne d'Héraclès et d'Apollon », *RHR* 200, 1983, p. 254.

27. J.-B. Yon, « Les Tyriens dans le monde méditerranéen d'époque hellénistique », in P.-L. Gatier *et al.* éds, *Sources de l'histoire de Tyr, textes de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Beyrouth 2011, p. 45.

28. J. Aliqot, « Les Tyriens dans le monde romain, d'Auguste à Dioclétien », in *ibid.*, pp. 85-87.

29. Yon, *loc. cit.* (n. 27), p. 45.

30. Hermary, *loc. cit.* (n. 3), p. 283.

en premier le contexte phénicien, avant le contexte grec, puisqu'il s'agit de Tyriens.

Les systèmes de datation en Arabie du Nord-ouest à l'époque perse

M.-J. ROCHE

Summary: Datation systems are often overlooked in the field of ancient history and epigraphy, and this is the case for Northern Arabia in the Persian period. Nevertheless, the small epigraphic documentation points to different traditions of dating official and private documents. In the oasis of Tayma, the usual Aramaic formulas are used, but North Arabian elements are also present in the habit of dating by major events. In Dedan/Al-'Ula, the Lihyanite inscriptions are characterised by standard year numbering along an eponymous system reflecting political changes. The Minaean colony of Dedan conserves its traditional system and occasionally refers to major events.

Introduction

L'Arabie du Nord a constitué un carrefour culturel au Ier millénaire, en rapport avec le commerce des aromates et les intérêts politiques et économiques des grandes puissances. Dans ce contexte multiculturel, l'étude des systèmes de datation, qui n'a pas reçu jusqu'à présent beaucoup d'attention, apporte quelques éclairages nouveaux sur les cultures et les enjeux politiques. Pour l'Arabie du Sud, la question du calendrier été étudiée par A.F.L. Beeston dans deux études qui concernent essentiellement le domaine sabéen et la période tardive[1] ; néanmoins, c'est un ouvrage de base pour toute recherche sur les calendriers. Récemment, S. Frantsouzoff a publié une étude sur l'éponymat en Arabie du Sud, où il présente aussi la problématique de la question[2].

1. A.F.L. Beeston, *Epigraphic South Arabian Calendars and Dating*, Londres 1956.
2. S.A. Frantsouzoff, « L'éponymat ḥadramawtique et sa place parmi les systèmes de datation

Pour la région qui nous intéresse, trois grands types d'inscriptions sont concernés : araméennes, nord-arabiques et minéennes. Les inscriptions en araméen d'empire proviennent de l'oasis de Taymā' et de sa région, où cette écriture a été importée à l'époque du roi néo-babylonien Nabonide, entre 559 et 549[3]. Les inscriptions minéennes d'al-'Ulā émanent d'une colonie de Minéens installés au milieu du premier millénaire dans cette oasis sur la route de l'encens ; c'est leur implantation la plus septentrionale[4]. Les inscriptions les mieux documentées dans cette région sont les inscriptions nord-arabiques de l'oasis de Dédan/al-'Ulā, dont l'écriture est apparentée au sud-arabique ; elles émanent de populations autochtones de l'oasis d'al-'Ulā, aux époques dédanite puis liḥyanite, et sont écrites dans des langues apparentées à l'arabe classique ; le royaume liḥyanite est largement influencé par les Minéens mais aussi par des traditions lagides au IIIe s. ; on en connaît maintenant plusieurs témoignages archéologiques[5] et même, indirectement, quelques témoignages épigraphiques[6].

Contrairement à ce que l'on pourrait croire de prime abord, le type d'écriture n'induit pas nécessairement un type de datation propre, et des « passerelles » existent entre les systèmes de datation et les écritures. De plus, les modes de datation peuvent présenter un certain flou, avec des systèmes intermédiaires, et on note à l'occasion un double système de datation, destiné à des publiques différents. Enfin, on notera aussi l'importance du calendrier, surtout dans les inscriptions minéennes, sachant qu'il existe en théorie trois grands systèmes : lunaire, solaire et luni-solaire, mais apparemment, dans cette région et à cette époque, c'est le système luni-solaire qui domine, et le système des mois intercalaires est attesté pour le domaine araméen et aussi sud-arabique[7]. Se repérer dans le temps exige une référence temporelle, mais qui n'est pas nécessairement un début, ni même un point fixe, comme on le verra. On peut penser que le repère chronologique par événement est le système de datation le plus ancien ; c'est un système universel, utilisé encore récemment dans certaines cultures de façon usuelle, et il est courant de se repérer ainsi dans la vie courante, au niveau personnel. Pour les datations officielles, le deuxième système qui s'est mis en place avec l'organisation politique est

par éponyme attestés au Yémen antique », in *Entre Carthage et l'ArabieHeureuse. Mélanges offerts à François Bron*, De Boccard, Paris 1913, pp. 49-61.

3. A.I. Al-Ghabban *et al.*, *Routes d'Arabie. Archéologie et histoire du royaume d'Arabie Saoudite*, Musée du Louvre, Paris 2010.

4. Des graffites minéens ont par exemple été retrouvés plus au nord, par exemple à Wādī Ramm, R. Savignac, « Le sanctuaire d'Allat à Oram (suite) », *RB* 43, 1934, pp. 578-579.

5. Des sculptures monumentales marquées par des influences syriennes et égyptiennes sont été retrouvées à al-'Ulā, Cf. Al-Ghabban *et al.*, *op. cit.* (n. 3), en particulier pp. 276-279, 281.

6. Sur des exemples d'onomastique d'origine égyptienne, cf. A. Sima. « Isis und Horus in Arabien ? », *Mediterranean Langage Review* 13, 2001, pp. 161-174.

7. Beeston, *op. cit.* (n. 1), p. 3.

celui de l'éponymat[8] ; l'éponyme peut être un prêtre, un magistrat ou un roi. Mais la datation peut prendre plusieurs formes, et pas nécessairement celle par années de règne. Le troisième système en usage ne s'est mis en place que plus récemment, c'est celui de l'ère ; mais l'ère dite « séleucide » ou « ère d'Alexandre » dans la tradition musulmane, qui s'est imposée à partir de la fin du IVe s. en Orient n'est pas utilisée, à ma connaissance, en Arabie du Nord-Ouest, ce qui suggère que le pouvoir hellénistique ne s'y est pas imposé. Par ailleurs, les sanctuaires, avec leurs fêtes et donc leurs pèlerinages périodiques, peuvent utiliser leur propre système de datation, mais cette catégorie est peu représentée[9]. Les systèmes de comptage peuvent utiliser les nombres ou les chiffres comme on le verra ci-après.

I. Taymā'

L'influence prépondérante dans toute la région est l'influence babylonienne ; de 553 à 543, le roi néo-babylonien Nabonide s'installe dans l'oasis de Taymā' et domine d'autres oasis[10]. Avec l'occupation néo-babylonienne, c'est l'écriture et donc la langue araméennes qui s'imposent, comme dans le reste du Proche-Orient, et de façon durable[11]. On signale une grande inscription cunéiforme, très mutilée, retrouvée récemment dans l'oasis par la mission germano-saoudienne[12] ; les parties lisibles ne citent pas de date, mais on suggère l'époque de l'occupation néo-babylonienne ; la tradition d'écriture cunéiforme est présente encore plus au nord : on a retrouvé à Tawilān, près de Pétra, une tablette cunéiforme datée sans doute de Darius Ier[13] ; c'est dans une région riche comme l'Idumée, que les datations officielles sont systématiques[14].

8. *Ibid.*, p. 25 ; le terme d'éponyme est d'origine grecque, mais il est devenu d'usage courant.

9. C'est celui des Olympiades dans le monde grec ; c'est aussi un système connu en Arabie du Sud, cf. C. Robin, in *Yémen. Au pays de la reine de Saba. Exposition présentée à l'institut du monde arabe du 25 octobre 1997 au 28 février 1998*, Flammarion, Paris 1997, p. 60.

10. Al-Ghabban *et al.*, *op. cit.* (n. 3), pp. 80-99.

11. Les Nabatéens, en adoptant les « lettres assyrienne » pour leur correspondance et donc leur inscriptions, vont pérenniser cette influence au-delà de l'Antiquité, puisque leur écriture va évoluer vers l'arabe, la langue qui s'était imposée aux dépends du nord-arabique et de l'araméen.

12. R. Eichmann *et al.*, « Archaeology and epigraphy at Tayma (Saudi Arabia) », *AAE* 17, 2006, pp. 163-173 (spéc. 169-174).

13. S. Dalley, « Appendix A. The cuneiform tablet from Tell Tawilan », *Levant* 16, 1984, pp. 19-21.

14. A. Lemaire, *Nouvelles inscriptions araméennes d'Idumée au Musée d'Israël*, Supplément n° 3 à *Transeuphratène*, Gabalda, Paris 1996 ; *id.*, *Nouvelles inscriptions araméennes d'Idumée*, Tome II, Supplément n° 9 à *Transeuphratène*, Gabalda, Paris 2002.

Datation par éponymes

La datation n'est mentionnée que dans un nombre très limité de textes araméens ; certains sont connus depuis la fin du XIXe siècle, d'autres trouvés depuis seulement quelques décennies.

L'inscription la plus ancienne, la plus longue et la plus étudiée, est malheureusement aussi très mutilée, particulièrement dans les lignes qui nous intéressent en premier lieu. La grande inscription araméenne de Taymā', *CIS* II, 113 (fig. 1), est actuellement conservée au Louvre (AO 1505) ; elle comporte 23 lignes sur la face A et 2 lignes sur la face B, et elle rapporte l'introduction dans l'oasis de Taymā' du culte du dieu Ṣalm, par le prêtre Ṣalmšezib. On dispose pour cette stèle de deux fac-similés faits d'après l'original sur le lieu de la découverte ; le premier a été fait par T. Nöldeke[15] et le second par E. Littmann, lors du voyage de C. Huber en 1884[16] ; ces documents sont donc précieux, avant les premières photos[17] ; néanmoins, pour la ligne 1 qui nous intéresse, seul l'examen sur place peut permettre de lire les chiffres.

L'inscription de la face A est une dédicace à un nouveau dieu installé à Taymā', le dieu Ṣalm de *Hgm*, qui bénéficie de l'assentiment des autres dieux traditionnels de Taymā', Ṣalm de *Mḥrm*, Šangalā' et Ašimā'[18] ; le prêtre *Slmšzb* fils de *Pṭsry* est le desservant du nouveau temple. Des malédictions sont proférées contre tout contrevenant, et une dotation en palmiers est prévue. Sur la face B, le nom du prêtre est réécrit.

Le texte donne en particulier des précisions d'ordre temporel et chronologique. Une mention de l'année en chiffres (peut-être incomplets) est lisible sur la première ligne de la face A :

1) [...]bšt XX+II[...] : « ...en l'an 22[+... »

L'année 22 est la date d'inauguration, mais le nom du personnage éponyme n'est pas conservé. Il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un souverain néo-babylonien ou d'un roi perse, comme les auteurs le proposent. Les spécialistes hésitent entre plusieurs règnes de rois ayant régné au moins 22 ans : soit le roi néo-babylonien Nabuchodonosor (604-562), mais la date serait donc antérieure au règne de Nabonide, une situation très peu probable ; soit plutôt un roi perse, Darius Ier (522-486) ou Artaxerxès Ier (464-424), donc le Ve siècle.

Mais on peut proposer une autre interprétation, celle d'y voir le nom du prêtre éponyme du sanctuaire, celui-là même qui a fait dresser la stèle en l'honneur du nouveau culte, *Ṣlmšzb*/Ṣalmšezib, fils de *Pṭsry*/Peṭosiris ; le patronyme est d'origine égyptienne et en effet, l'influence égyptienne

15. T. Nöldeke, « Altaramäische Inschriften aus Teimâ (Arabien) », *SPAW* 35, 1884, pp. 813-820, texte p. 815, f.s. pl. VI.

16. C. Huber, *Journal d'un voyage en Arabie (1883-1884)*, Paris 1891, pp. 318-319.

17. La première photo publiée est celle de l'estampage dans le *CIS* II 113 (pl. IX) ; la photo se trouve aussi sur le site internet du Musée du Louvre ; la stèle n'est pas visible actuellement au Musée.

18. Connus par d'autres inscriptions de Taymā', cf. C. Robin et Y. Calvet éds, *Arabie heureuse, Arabie déserte*, Paris 1997, p. 262.

apparaît dans quelques exemples d'onomastique et dans des théophores, en Arabie du Nord à l'époque hellénistique[19]. Le roi, dont le nom n'est pas conservé, est seulement mentionné incidemment à la l. 19, mais cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas été mentionné au début, dans les parties perdues, avant la date ; le prêtre est mentionné encore à la ligne 21, et il est représenté sur le côté B de la stèle, avec son nom, mentionné à nouveau ; ce peut être un argument en faveur de l'éponymat de Ṣalmšezib. La forme *b-št*, avec assimilation du *nūn* au lieu de *b-šnt*, se trouve fréquemment utilisée en Arabie du Nord[20] ; on la rencontre aussi en phénicien et en moabite, et en araméen[21]. Les chiffres de la date sont de type classique ; des chiffres sont encore utilisés aux l. 19-20, dans un autre contexte ; on peut donc suggérer que la datation en chiffres est une habitude scribale.

Parmi les stèles funéraires récemment retrouvées à Taymā', seulement deux d'entre elles portent une inscription datée.

L'une, de 4 lignes, est au nom de *šy'*'/Šay'ā[22] :

1) nfš šy'
2) ' br grmn
3) byrḥ 'b zy
4) šnt X+IIIIII
1) Stèle funéraire de Šiya'
2) fils de Garaman
3) au mois de Ab de
4) l'année 16.

Le mois de 'Ab correspond à juillet-août, et l'année est indiquée, mais sans référence à un éponyme, qu'il n'est donc pas nécessaire de mentionner, car c'est la datation officielle. La lecture des chiffres est due à K. Beyer et A. Livingstone[23] ; d'après la photo publiée dans *Atlal*, je distingue un X de type araméen, suivi de 6 barres d'unités, IIIIII ; la graphie des chiffres annonce le système nabatéen, cependant il n'y a pas de signe pour V, et les unités ne sont pas groupées (et encore moins ligaturées). K. Beyer et A. Livingstone proposent la date de l'an 16 de Darius II (423-405/4), c'est-à-dire en 408 av. n. ère, ou bien l'an 16 de Artaxerxès II (405-359), c'est-à-dire en 390 (en comptant la première année de règne, comme c'est l'usage). Ces datations, cohérentes avec la paléographie, pourraient donner un repère paléographique pour les inscriptions araméennes de Taymā'.

19. Cf. la référence à un roi nommé *Tlmy*/Ptolémée, *infra*.

20. Par exemple dans les inscriptions nabatéennes du Sinaï, *CIS* II, 963, 964.

21. J .C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, Vol II, *Aramaic Inscriptions, including inscriptions in the dialect of Zenjirli*, Clarendon Press, Oxford 1975, p. 150.

22. D'après A. Livingstone, « Taymā' ; Recent soundings and new inscribed materials », *Atlal* 7, 1983, n° 3, p. 107.

23. K. Beyer et A. Livingstone, « Eine neue reicharamäischen Inschriften aus Taima », *ZDMG* 137, 1990, pp. 285-296, n° 3 ; pp. 288-289, fig. I 3 ; p. 294.

S.A. Al-Theeb fait remarquer que les inscriptions araméennes utilisent soit une datation par le souverain en place, soit une datation par un haut personnage local[24]. Une troisième possibilité est la référence à un sanctuaire[25].

Une autre stèle funéraire en grès de Taymā' (TA 2382), donne une datation par éponyme, en l'occurrence un roi de Liḥyan, qui, à cette époque, dominait l'oasis ; elle est donc postérieure à la précédente, et donc hellénistique, selon toute vraisemblance, au IIIe siècle.
L'inscription est de 3 lignes ; il n'y a pas de reproduction[26] :

1) b X lšbṭ dy
2) šnt XX tlmy
3) mlk l[ḥ]yn'n

Traduction revue d'après Al-Said 2010 :

1) Le 10 de Shebaṭ de
2) l'année 20 de Ptolémée
3) le roi de Liḥyan.

Le mois de Shebat correspond à janvier-février, mais est traduit généralement par février, car il y a un décalage avec notre calendrier. *Tlmy* est généralement interprété comme l'équivalent du nom grec Ptolémée, le nom dynastique lagide ; *Tlmy* est le nom de deux rois de Liḥyan (*infra*), connus par les inscriptions liḥyanites[27], mais S. Al-Said privilégie plutôt une origine arabe du nom[28] : le système de datation étant à usage interne, il n'a pas été besoin de mentionner le roi ou l'éponyme d'origine étrangère, en l'occurrence un roi de Liḥyan, dont la dynastie a occupé l'oasis, à une date indéterminée.

La datation se fait par années régnales, comme c'était le cas à Taymā' à l'époque perse et comme c'est le cas aussi dans les inscriptions d'époque hellénistique. Seuls deux noms de mois babyloniens sont signalés dans la documentation actuellement disponible :

- le mois de 'Ab, (*'b*), juillet-août ;
- le mois de Shebat (*šbṭ*), février-mars.

Dans les exemples présentés, la date est notée en chiffres et non en lettres. Les chiffres utilisés sont ceux en usage dans les inscriptions ara-

24. S.A. Al-Theeb, *Aramaic and Nabataean Inscriptions, from North-West Saudi Arabia*, Riyadh 1414 A.H./1993, p. 38.

25. Suggestion que m'a faite C. Robin, ce dont je le remercie.

26. Transcription et traduction sont revues d'après S.F. Al-Said, « Aramaic Inscriptions from Taymā, 2005 Season », in R. Eichmann *et al.*, « Tayma – Autumn 2004 and Spring 2005, 2nd Report on the Joint Saudi-Arabian-Ferman archaeological Project », *Atlal* 20, 2010, pp. 138-141 ; on note l'absence de photo et les coquilles du texte qui ne facilitent pas la transcription.

27. G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-islamic Arabian Names and Inscriptions*, Toronto 1971, p. 136.

28. *Ibid.*, p. 140, n. 81 ; l'auteur y présente une discussion très fournie sur la question ; en fait, les deux interprétations ne sont pas incompatibles, car le choix d'une transcription de nom grec évoquant un nom sémitique est attesté ailleurs (cf. recherche en cours).

méennes d'empire, dont on possède de nombreux exemples, grâce en particulier aux ostraca d'Idumée[29]. On peut supposer qu'il s'agit d'une habitude scribale officielle ; en effet, dans les inscriptions nabatéennes, plus tardives, l'usage de chiffres ou de nombres pour la datation relève des traditions du milieu dans lequel le scribe opère ; on constate ainsi que les inscription émanant de la chancellerie ou des temples utilisent les nombres, alors que le personnel militaire et administratif utilise des chiffres, d'un usage plus facile pour des personnes non araméophones.

Datations par événement

L'usage traditionnel de dater par un événement est celle utilisée dans les inscriptions nord-arabiques, dont on a essentiellement des exemples dans les inscriptions safaïtiques d'époque nabatéo-romaine ; on la trouve aussi à l'occasion dans des inscriptions nabatéennes[30]. Les inscriptions nord-arabiques dites thamoudiques mentionnent très rarement des événements et plus rarement encore y font explicitement référence pour dater. Il est donc exceptionnel de trouver une mention de datation, comme dans cette inscription nord-arabique provenant de Taymā'[31] (fig. 2) : la lecture de S.F. Al-Said est la suivante :

Ḥšy l f'l / ḥmd / lḥdh / bym / Blbd

S.F. Al-Said propose la traduction suivante :

Ḥāšy thanked *Ḥadah* in day *balbad.*

On peut suggérer une traduction plus littérale :

Ḥšy a fait une prière à *Ḥdh* au temps de *Blbd*

La formule *bym* se rencontre dans les inscription nord-arabiques mais aussi minéennes, pour exprimer « au temps de », alors que le nabatéen utilise plutôt le terme *zmn*, « temps » (par ex. *CIS* II, 204.3). S.F. Al-Said ne traduit pas et n'explique pas la mention de *Blbd.* Il peut s'agir d'un anthroponyme, et le nom peut être d'origine babylonienne ; on peut en effet rappeler qu'une inscription thamoudique récemment découverte fait allusion au roi Nabonide[32]. Mais il peut tout aussi bien être un toponyme, et faire référence à un sanctuaire. La paléographie de cette inscription est de type « taymanite », selon la classification de F.V. Winnett, reprise par M.C.A. Macdonald[33]. Elle se rapproche beaucoup de la phase A définie par S. Farès-Drapeau[34], et qui concerne le dédanite (*infra*).

29. Lemaire, *op. cit.* (n. 14).

30. Recherche en cours.

31. S.F. Al-Said, « A Thamudic inscription from the large représentative building, (pl. 9.14) », in Eichmann *et al.*, *op. cit.* (n. 26), p. 111.

32. H. Hayajneh, « First evidence of Nabonidus in the Ancient North Arabian inscriptions from the region of Taymā' », *PSAS* 31, 2001, pp. 81-95.

33. M.C.A. Macdonald, « Ancient North Arabian », in *The Cambridge Encyclopedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge 2004, pp. 488-533.

34. S. Farès-Drapeau, *Dédan et Liḥyān, Histoire des Arabes aux confins des pouvoirs perse et hellénistique (IVe-IIe s. avant l'ère chrétienne)*, MOM, Lyon 2005.

L'exemple ci-dessous est unique en araméen d'empire en Arabie, à ma connaissance, et on a choisi de le présenter, malgré les réserves quant à la fiabilité de la transcription. L'inscription de 5 lignes a été copiée par un aide de l'épigraphiste américaine C.C. Torrey[35] ; on lit aux deux premières lignes (fig. 3) :

1) 'rpn br m'ny 'yš'dnh

2) 'l sp šnt tḫrb ḥr. 'p nwyš'

1) Urfan fils de Ma'nay a construit ce mur

2) à la fin de l'année dans laquelle Ḫūr fut dévasté .

D'après la paléographie, on peut proposer les IIIe-IIe s. av. n. ère. La lecture n'est pas assurée. Cette inscription a été recopiée dans des conditions difficiles par un aide de Torrey, et donc sa lecture, et son interprétation, sont sujettes à caution. On l'a incluse néanmoins dans ce catalogue car elle présente un système de datation tout à fait inhabituel dans le cas d'une inscription araméenne ; en effet, l'année n'est pas datée selon un roi, un magistrat éponyme ou une ère, mais selon le système en usage parmi les tribus nord-arabiques, exceptionnellement en thamoudique, mais surtout en safaïtique, à partir du IIe s. av. n. è., c'est-à-dire d'après un événement marqiant sur le plan local, mais que l'on ne connaît pas en l'occurrence (*infra*). Il est difficile de dater la graphie pour les raisons avancées ci-dessus, mais l'inscription devrait se situer entre le IIIe et le IIe s. av. n. ère, étant donné son caractère déjà évolué, comme la forme de l'*aleph*.

II. Les datations en liḥyanite à al-'Ulā

L'oasis d'al-'Ulā présente la particularité d'avoir été non seulement le centre des royaumes locaux de Dédan, avant le VIe siècle et probablement à partir VIIIe s.[36], puis de Liḥyan, du IVe au IIe s.[37] ; elle a aussi été un établissement commercial minéen ; de nombreux contacts sont établis entre les deux communautés. À propos de la chronologie, deux théories principales ont été exposées ; la chronologie longue de F.V. Winnett (du VIe au IIe s.), à laquelle A. Van den Branden apporte quelques corrections, comme le caractère purement commercial de l'établissement minéen à al-'Ulā, et la chronologie courte de W. Caskel, du IVe au IIe s. av. n. ère. C'est la première qui est généralement reconnue[38]. Les inscriptions liḥya-

35. Transcription revue d'après C.C. Torrey, « An Aramaic inscription from the Jauf », *JAOS* 54/1, 1934, pp. 29-33.

36. Farès-Drapeau, *op. cit.* (n. 33), p. 118, citant A. Lemaire, « Histoire du Proche-Orient et chronologie sudarabique avant Alexandre », in C.J. Robin et I. Gajda éds, *Arabia Antica. Early Origins of the South Arabia States*, Rome 1996, pp. 35-48.

37. Les datations des inscriptions dédanites et liḥynaites présentent encore beaucoup d'incertitudes ; néanmoins, le consensus semble se faire autour de ces dates ; la fin du royaume liḥyanite est mal connue, et un certain Mas'dū est dit roi de Liḥyan dans un graffite nabatéen (J&S nab 334, 335).

38. On précisera que la date de la fin du royaume minéen est discutée ; récemment, C. Robin

nites sont réparties entre plusieurs sites, dans la vieille ville d'al-'Ulā, mais aussi sur des façades rocheuses dans les massifs des alentours, en particulier sur le site de al-'Uḏayb ; elles appartiennent à des catégories différentes, comme des inscriptions dédicatoires et des inscriptions funéraires.

La datation des inscriptions liḥyanites a fait l'objet d'études récentes[39] et par S. Farès-Drapeau[40]. Cette dernière, dans son ouvrage publié en 2005, a présenté une étude paléographique en trois phases et une chronologie relative et absolue ; elle fait remonter la phase dédanite au VIIIe siècle[41], et le début de la phase liḥyanite au VIe siècle pour s'achever vers le milieu du IIe siècle au moins. Un seul roi de Dédan est mentionné dans une inscription (J&S 138=D33), mais sans mention de date[42].

Les autres inscriptions appartiennent à la période liḥyanite ; les plus nombreuses sont celles de la phase paléographique II ; elle se caractérise par des hampes obliques et des corps de forme losangée ; de plus, de nombreuses inscriptions monumentales sont gravées en champlevé, selon la même technique que l'on rencontre dans les inscriptions monumentales araméennes de Taymā' des Ve-IVe siècles (*supra*). Les inscriptions présentées proviennent de la vieille ville et sont gravées sur des dalles de grès, trouvées en réemploi dans les constructions traditionnelles.

Les inscriptions liḥyanites datées reflètent dans les fonctions des éponymes les évolutions politiques qu'a connues l'oasis d'al-'Ulā à cette époque. En effet, dans les première inscriptions lliḥyanites, le roi seul est mentionné, mais ensuite un autre personnage apparaît avant le nom du roi ; c'est le *r'y* que l'on peut traduire par « gouverneur ». S. Farès-Drapeau a dressé un tableau des différents personnages éponymes rencontrés dans les inscriptions lihyanites ; avant le milieu du IVe s., deux personnages ne portent pas de titre ; la mention d'un roi seul apparaît vers le milieu du IVe siècle jusqu'au milieu du IIIe s., dont un certain *Tlmy bn hn-'s* , qui est qualifié d*e mlk lḥyn* dans une longue inscription au caractère très cursif (Jaussen-Sauvignac liḥ 77_{11-12}) ; son long règne de 44 ans est une période particulièrement prospère dans l'oasis.

On trouve sur un autre exemple, une inscription funéraire de trois lignes en champlevé (fig. 4), la datation par la deuxième année de *Tlmy* / Talmay (Jaussen-Sauvignac liḥ 45=D7)[43] :

proposait de dater la fin du royaume minéen juste avant l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie du Sud (25 av. n. ère), une datation très basse, qui ne fait pas l'unanimité ; les Nabatéens sont implantés dans la région de Hégra au moins dès l'époque d'Obodas III, en 30 av. n. ère.

39. F. Scagliarini, « La chronologie dédanite et liḥyanite : mise au point », in H. Lozachmeur éd., *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire. Actes de la Table-ronde internationale (Paris, 13 novembre 1993)*, ERC, Paris 1995, pp. 119-132.

40. Farès-Drapeau, *op. cit.* (n. 34), pp. 113-125.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*, p. 151.

43. *Ibid.*, pp. 133-135.

3) … snt / ṯtn / lTlmy / bn / h
4) n's
Les nombres utilisés sont en principe des nombres cardinaux plutôt qu'ordinaux ; le caractère défectif des inscriptions liḥyanites ne permet pas toujours de trancher[44]. Ce roi, *Tlmy*, dont le nom dérive du nom des rois lagides, Ptolémée, est contemporain de Polémée II Philadelphe (309/8-246), et l'influence ptolémaïque s'exerce sur ce royaume situé sur une des routes de l'encens.

Sur un graffite liḥyanite d'al-'Ulā récemment publié[45], on peut lire la formule suivante aux lignes 2 et 3[46] :
2) .../snt / 'ḥdy
3) br'y / ḏ'bsmwy
Je propose la traduction suivante :
2) … la deuxième année
3) du gouverneur qui est le Céleste.
Cette datation qui est répétée sur trois autres inscriptions peut être, plutôt qu'un nouveau nom de roi, une épithète que s'était donnée le futur *Tlmy.* Le fils et successeur de *Tlmy*, *hn-s bn Tlmy* est aussi qualifié de *mlk lḥyan* et règne 16 ans. Ensuite, du milieu du IIIe s. jusque vers 180 environ, un gouverneur, *r'y*, et un roi, *mlk*, sont nommés ensemble dans les datations[47].

Une inscription de 8 lignes (Jaussen-Sauvignac lih 82=D63), gravée sur une base de statue, mentionne aux lignes 4-6, la date, en nombres suivie de celle en chiffres et le nom du *r'y* suivi de celui du roi (fig. 5) ; je propose une transcription revue :
4) ...snt / ṯlṯn / wḫm
5) sn 20+10+3+n / br'y/Mn'y / Lḏn / b
6) n H'ns mlk Lḥyn ...
À la suite des chiffres, on distingue un signe qui est probablement un *n* qui correspond au *n* de *ḫm-sn* de la ligne 4-5 ; A. Jaussen et R. Savignac l'interprètent comme un signe « destiné sans doute à indiquer le sens numérique de tout le groupe »[48],

44. Selon S. Farès-Drapeau, *ibid.*, p. 72, mais selon M.C.A. Macdonald, *loc. cit.* (n. 33), p. 214, les Nord-arabiques n'utilisaient que les nombres cardinaux.

45. A. Nasif, « Dated Lihyanite Inscriptions from al-'Ulā, Saudi Arabia », *Journal of King Saud University* 14, A.H.1422/2002, pp. 351-369 (en arabe).

46. S. Farès-Drapeau, *op. cit.* (n. 34), p. 135, signale l'épithète *bsmwy* qu'elle propose de traduire par « le Céleste » ; W.W. Tarn, « Ptolemy II and Arabia », *Journal of Egyptian archaeology* 15, 1929, p. 20, avait rapproché cette forme de l'épithète du grec *o théos Ptolémaios*, porté par Ptolémée II.

47. On peut penser que le *r'y* est un ministre, ce qui évoque le cas du Nabatéen Syllaios /Šulay, ministre (*épitropos* en grec, et « frère » en nabatéen) dans le dernier tiers du Ier s. av. n. ère ; sur Syllaios, cf. M.-J. Roche, « Crise de succession ou crise politique : à propos de l'avènement d'Arétas IV roi de Nabatène », *Trans* 42, 2012, pp. 49-68, pls I-VII.

48. A. Jaussen et R. Savignac, *Mission archéologique en Arabie*, II, P. Geuthner, Paris 1914, p.

- la dizaine est représentée par un petit rond losangé, un *ayîn* selon A. Jaussen et R. Savignac, et la vingtaine par le signe double ; en nabatéen les 20 ont une forme plus sophistiquée et ils s'additionnent en ligne ;

- les unités sont représentées par des barres en deux groupes de 3 et 2 barres ; cette pratique permet de visualiser plus aisément les chiffres, et en nabatéen, les barres sont ligaturées et les groupes prennent une inclinaison opposées.

Une double datation en nombres et en chiffres se trouve aussi sur une inscription plus tardive, émanant d'un *r'y*, nommé *Gltqs* (Jaussen-Sauvignac liḥ 83=D64)[49]. À Dédan, au début du IIe s., un personnage *Sjḥn*, est *r'y* pendant 17 ans et son successeur *Gltqs* pendant 19 ans[50]. Le dernier personnage mentionné ne porte pas de titre.

Deux autres personnages ne portant pas de titre sont en exercice dans la première moitié du IIe s. On a déjà mentionné le nom d'un roi de Liḥyan en araméo-nabatéen Ma'udū (*supra*). À côté des mentions de dates par éponymes, seules ou en binômes, on trouve aussi à l'occasion une deuxième précision de datation, par événement, mentionnant un fait important[51], et on trouve aussi ce genre de précision en minéen (*infra*).

III. Les datations en minéen à al-'Ulā

Les inscriptions minéennes monumentales (c'est-à-dire en dehors des graffites) retrouvées à al-'Ulā sont peu nombreuses ; on en compte trente-quatre dans les deux ouvrages de référence des Pères A. Jaussen et R. Savignac[52]. La plupart sont incomplètes ou difficiles à déchiffrer ; elles apportent néanmoins des informations pour le propos qui nous intéresse.

Dans les inscriptions sud-arabiques, avant le IIe s. de notre ère, les datations ne se font pas d'après une ère, mais d'après la mention du magistrat éponyme, en plus du souverain ; on y trouve aussi des références à des actes rituels, périodiques[53]. Comme le note très justement A.F.L. Beeston, les Minéens n'ont pas recours pour dater au système habituel des années régnales du souverain en place, mais utilisent un système de magistrats éponymes, les *kabir*, en charge pour un an[54]. Le corollaire de ce système original de datation, par listes de *kabir,* c'est l'absence de données chiffrées[55], qui contraste avec les datations par années de règne pour les rois

453.

49. S. Farès-Drapeau, *op. cit.* (n. 34), dans le tableau p. 123, omet le titre de *r's* du personnage.

50. *Ibid.*, p. 123 : il faut rectifier dans le tableau la mention « pas de titre » de ce *r'y*.

51. Jaussen-Savignac, *op. cit.* (n. 48), liḥ 71=F52 : aux lignes 6-7, il est fait mention d'un événement personnel, sans date, *snt mn'ḏy s / by* ... : « l'année durant laquelle il a été capturé... ».

52. *Ibid.*, pp. 236-362.

53. Ce dernier type de datation est caractéristique, selon C. Robin, d'une perception cyclique du temps, *Yémen ; au pays de la reine de Saba*, Institut du Monde arabe, Paris 1998, p. 60.

54. Sur les datations en minéen, cf. Beeston, *op. cit.* (n. 1), p. 26.

55. En sud-arabique, si le jour du mois est spécifié, le nombre est cardinal, non pas ordinal, et

ou de charge pour des magistrats spécialisés, en usage dans les inscriptions araméennes et liḥyanites. Les Minéens de Dédan ont donc conservé leurs propres coutumes et, par le biais des caravanes, ils restent en contact étroit avec Ma'īn. Parmi les inscriptions minéennes d'al-'Ulā, certaines sont vraisemblablement le fait de caravaniers de passage. On remarquera que la seule inscription minéenne datée selon des années régnales a été trouvée en Égypte, et est datée d'après le roi régnant sur le pays[56], une situation que l'on ne rencontre pas à al-'Ulā, où régnait pourtant une dynastie locale.

On donne ci-après des exemples de formules de datation dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā'. Les formules de datation peuvent se faire à partir de l'expression *bywmh*, « au jour de », au singulier, ou au pluriel, *bywmnt* et sont l'équivalent de *bšnt*, « en l'année de » des inscriptions araméennes ; mais ce mot de « année » n'est pas attesté dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā.

- *bywmh / 'bkrb/...*, « au jour d'Abikarib [Yatha' », Jaussen-Sauvignac min 30, l. 5 ;

- *y]wmnt / ḏlyṯ,* « aux jours de ḏu Layt ». Jaussen-Sauvignac min 22, l. 5.

Rois et kabir

Seulement trois rois minéens sont mentionnés dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā, dont *'bkrb yṯ'*, Abikarib Yatha' (Jaussen-Sauvignac II min 12 ; 17)[57]. Mais, comme dans les autres inscriptions sudarabiques, la datation est donnée par l'éponyme[58] ; celui-ci porte le titre de *kbr*, *kabir*, dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā ; la question de la durée de sa charge a été discutée, et d'après les inscriptions, il apparaît qu'elle puisse excéder une année, qui est redupliquée ensuite. Les *kabir* sont issus de tribus (en général au nombre de trois) qui se partagent la charge à tour de rôle. On en conclut que la datation des inscriptions minéennes d'al-'Ulā se fait suivant le système en usage dans le pays d'origine. La mention occasionnelle d'événements en Arabie du Sud intéresse en premier lieu cette petite communauté qui reste très attachée à ses racines.

La plus remarquable formule de datation en minéen d'al-'Ulā est cette triple datation mentionnant le binôme roi/kabir, assortie de la mention d'un événement majeur en Arabie du Sud, la « destruction » de la ville de Qarnaw (actuelle Baraqish), si l'on se fie à l'interprétation de A. Jaussen et R. Savignac (min 31, l. 2-5) : (fig. 6) :

2) Wqh'l / nbṭ / mlk

3) m'n / ymt / 'rb / h

c'est donc le système que l'on trouve dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā.

56. *RES* 3427.

57. K.A. Kitchen, *Documentation for Ancient Arabia*, Part I, *Chronological Framework & Historical Sources*, Liverpool 1994, pp. 58, 239.

58. Frantsouzoff, *loc. cit.* (n. 2).

4) grn / qrnw / bkbr
5) hn' / f'mn…
2) Waqah'il Nabiṭ roi de
3) Ma'īn, aux jours de la destruction de la
4) ville de Qarnaw, sous le *kabir*
5) Hâni' Fa'mân…

Les interprétations concernant cet événement divergent ; je suis celle de A. Jaussen et R. Savignac, mais le *RES* propose une autre traduction, concernant la construction de la ville. On sait par ailleurs que les tribus arabes exerçaient une forte pression sur les établissements de la région, en particulier minéens, et il s'agit probablement ici de l'un de ces épisodes. La fin de Ma'īn est en général datée du IIe siècle av. n. ère.

Les noms de mois en minéen

Les inscriptions minéennes d'al-'Ulā ne nous renseignent que sur quelques noms de mois[59] ; en effet, certaines inscriptions sont datées à partir d'un nom de mois introduit par le pronom *ḏ*, que l'on peut traduire par « au mois de ». Seuls quatre noms de mois en minéen sont attestés dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā, sur les dix actuellement connus[60].

- le mois de *ḏu-Abarahān* : Mordtmann[61] propose de voir ici un anthroponyme et non un nom de mois, ce que réfutent A. Jaussen et R. Savignac, car la formulation complète est celle utilisée pour les noms de mois ; cette remarque paraît en effet pertinente. On ajoutera que le terme *brh(n)* est connu en sabéen, avec en particulier le sens de « témoignage »[62] ; là encore on peut suggérer une activité sociale, peut-être la tenue de séances de jugements, à dates fixes.

- mois de *Ṭanafat* : ce nom de mois est rapproché par A. Jaussen et R. Savignac de l'arabe *ṭanāfah*, « abstinence »[63] ; mais d'après le dictionnaire sabéen, il y a une tout autre interprétation ; le nom *ṭnf* signifie « aromates » ou également « quantité, objet d'or » ; cela suggère fortement le trafic caravanier de produits précieux, aromates ou métaux précieux.

- mois de *ḏu-Sami'a* : A. Jaussen et R. Savignac ne donnent pas d'interprétation du nom de ce mois ; on peut le rapprocher de la racine *sm'*, « en-

59. Notre documentation sur les inscriptions minéennes d'al-'Ulā est encore dépendante de l'ouvrage de base de A. Jaussen et R. Savignac, *op. cit.* (n. 48) ; les inscription minéennes sont présentées dans le t. II de 1914, pp. 236-362 ; on consultera également G. Garbini dir., *Iscrizioni sudarabiche. I: Iscrizioni Minee*, Naples 1974. Plusieurs inscriptions minéennes d'al-'Ulā sont maintenant publiées sur le site internet DASI.

60. Beeston, *op. cit.* (n. 1).

61. J.H. Mordtmann, *Beiträge zur Minäischen Epigraphik*, Vienne 1897, p. 21.

62. *Sabaic Dictionary*, Louvain 1982, p. 31.

63. Jaussen-Savignac, *op. cit.* (n. 48), p. 284.

tendre, écouter, obéir » en sabéen[64], et peut-être cela a-t-il un rapport avec le début de la ligne 10 de l'inscription J&S min 7, traduite ainsi par les deux chercheurs : « ... (aux jours) de l'ouverture et de la grâce ». On peut donc proposer pour ce nom de mois une origine en rapport avec une fête religieuse.

- mois de *ḏu-Šamsy/ Samsay* : ce mois en minéen équivaut dans les saisons de l'époque préislamique à celle de *samsi* ou *samsiya*, qui est synonyme de *ramad* ou *ramadi*[65]. Cette saison est ainsi nommée à cause de l'intensité de la chaleur du soleil (*sams*) à cette époque de l'année[66]. Ce nom de mois est la seule attestation connue d'un rapprochement avec les noms de mois préislamiques transmis par la tradition arabe[67].

Sur une inscription de 8 lignes (Jaussen-Sauvignac min 24=RES 3357), on peut lire à la fin de la dernière ligne (fig. 7).

8)... / ḏšmšy / ḏkbr...

8) ... au mois de Šamšī / du kabir...

Le calendrier en Arabie du Sud est luni-solaire, et pour le sabéen, la présence d'un treizième mois signale le système de l'intercalation, et on peut supposer qu'il en allait de même pour le calendrier minéen.

1. Tableau : noms de mois en minéen attestés à al-ʻUlā :

mois en minéen	Jaussen-Sauvignac II min	*RES*	M *(Inscr. Min.)*	Traduction
ḏ-'brhn	11_5	R 3341_5	M 316	mois de *ḏu-Abarahān*
dṭ'	12_{12}	R 3697_{12}	M 358	mois de *Daṭa'*
ḏ-ṭnft	23_3	R 3608_3	M 354	mois de *ḏu-Ṭanafat*
ḏ-sm'	7_{10}	R 3695_{19}	M 356	mois de *ḏu-Sami'a*
ḏ-šmsy	13_2 24_8	R 3355 β R 3357_8	M 331 M 333	mois de *ḏu-Šamsy / Šamsay*

64. *Sabaic Dictonnary*, Louvain 1982, p. 127.
65. M.-J. Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, Paris 1905.
66. D.M. Varisco, « The Rain Periods in Pre-Islamic Arabia », *Arabica* 34, 1987, pp. 251-266.
67. Lagrange, *op. cit.* (n. 65).

III. Conclusion

Écritures et langues parlées ne vont pas nécessairement de pair, comme cela se vérifie très souvent dans le contexte historique du Proche-Orient. Le cas du passage du liḥyanite à l'araméen en est un exemple. On a vu en effet que l'une des stèles funéraires datées de Taymā' l'était selon un roi liḥyanite portant d'ailleurs un nom emprunté à la dynastie lagide, *Tlmy* / Ptolémée (*supra*) ; on mettra cette inscription en rapport avec l'adoption de l'écriture araméo-nabatéenne dans un graffite araméo-nabatéen de la région de Taymā' mentionnant un certain *mš'wdw mlk lḥyn* (J&S II nab 334) ; c'est la mention la plus récente d'un souverain liḥyanite, et son nom est de type nabatéen avec une terminaison en *-w*. Un chef plus récent d'origine liḥyanite est probablement le personnage appelé Arétas, un parent d'Obodas III, qui accueille l'expédition d'Aelius Gallus, guidée par Syllaios au sud du territoire nabatéen, en 25 av. n. ère (Strabon, XVI, iii, 24). Il n'y a donc eu de conquête ni de domination nabatéenne sur les Liḥyanites, mais acculturation, et probablement accords politiques sous la forme des pratiques d'hospitalité[68].

Les systèmes de datation présentent donc des variations non négligeables selon les langues et les cultures, et reflètent donc les différentes influences culturelles et politiques qui s'exercent dans l'Arabie du nord-ouest à l'époque perse. Sur un substrat nord-arabique qui ne s'intéresse qu'exceptionnellement à des références historiques, se sont greffées des traditions extérieures et c'est la datation par éponymat qui domine. La datation par l'ère séleucide n'est pas utilisée à ma connaissance dans l'Arabie du Nord de cette époque, et un système d'ère n'apparaîtra qu'à l'époque de la *Provincia Arabia,* en 106 de notre ère. À Taymā', les scribes utilisent l'araméen d'empire à partir de l'époque néo-babylonienne ; les textes peuvent avoir une date en chiffres (stèle de Taymā', *CIS* II 113), ou en nombres ; les Nabatéens reprendront ces pratiques qu'ils rencontrent également en Égypte lagide. Le cas de l'oasis d'al-'Ulā est particulier ; en effet, deux cultures d'origines différentes y cohabitent ; si le système de l'éponymat y est toujours la règle, il présente des variantes selon les deux populations qui habitent l'oasis. Les inscriptions dadano-liḥyanites sont datées selon des règles rigoureuses, et outre le nom du roi, on y trouve la mention de l'année en nombres cardinaux ou ordinaux et, très rarement, des chiffres y sont rajoutés ; ce système reflète une organisation politique centralisée et très efficace, comme en témoignent les importants travaux hydrauliques qui permettent les cultures.

En minéen, la particularité est d'utiliser un double système, en ajoutant la mention des rois de Ma'īn aux noms des *kabir*, qui sont des magistrats éponymes ; mais d'autres références sont aussi mentionnées, comme des allusions à des fêtes, et même à un événement historique majeur pour la communauté minéenne d'al-'Ulā, concernant la ville de Qarnaw (Bara-

68. Publication en cours sur ces pratiques d'hospitalité.

qish), et qui est probablement sa destruction par des tribus arabes dont la pression s'exerce à cette époque sur le petit royaume de Ma'īn. En minéen, la formule habituelle pour introduire une date est : *bywm* ..., « aux jours de ... », une expression ancienne, peu précise, alors que dans les autres langues, c'est normalement les formules *bšt* ou *bšnt* (« en l'an » ou « l'année de ... ») qui sont utilisées, suivies d'un nombre ou plus rarement d'un chiffre. Dans les inscriptions minéennes d'al-'Ulā, la datation vient généralement à la fin de l'inscription, et indique le nom du mois suivi du nom du *kabir*, c'est-à-dire du magistrat éponyme[69].

Les noms de mois dépendent du type de calendrier en usage : calendrier babylonien luni-solaire, dans les inscriptions araméennes (qu'utiliseront aussi les Nabatéens), et calendrier sud-arabique, également de type luni-solaire, car la présence d'un treizième mois signale la pratique de l'intercalation. Deux systèmes vont émerger parmi les inscriptions d'époque hellénistique et romaine dans cette région.

Les datations dans les inscriptions nabatéennes à l'intérieur du royaume se font d'après les années régnales des rois nabatéens, et elles utilisent de préférence les nombres plutôt que les chiffres, mais les systèmes mixtes, nombres pour les dizaines et chiffres pour les unités, existent.

Dans les inscriptions thamoudiques de la Ḥismā, les datations se font par événement, qu'ils soient publics (c'est-à-dire politiques) ou privés ; dans les inscriptions safaïtiques d'époque romaine apparaissent la notations d'années.

On ne dispose pas d'informations suffisantes pour évoquer une conception du temps parmi les populations concernées. On peut seulement présenter quelques remarques générales : ainsi, les généalogies sont très courtes, limitées au patronyme, dans les trois types d'écritures concernées, et on note quelques rares mentions de l'âge des défunts en liḥyanite ; les mentions de saisons et de fêtes religieuses appartiennent au temps cyclique ; le temps historique, qui est linéaire, se limite à la durée des règnes.

69. Cf. le commentaire de A. Jaussen et R. Savignac, *op. cit.* (n. 48), p. 289 : « De cette manière se terminent les inscriptions minéennes, par l'indication du mois et la mention du Kabir éponyme ».



Fig. 1 : *Inscription araméenne de Taymā',* CIS *113 (d'après Huber 1884)*

Fig. 2 : *Inscription taymanite (fac-simile de l'auteur)*

Fig. 3 : *Inscription araméenne du Jawf (d'après Torrey 1934)*



Fig. 4 : *Inscription liḥyanite, Jaussen-Sauvignac liḥ 45, fac-simile*

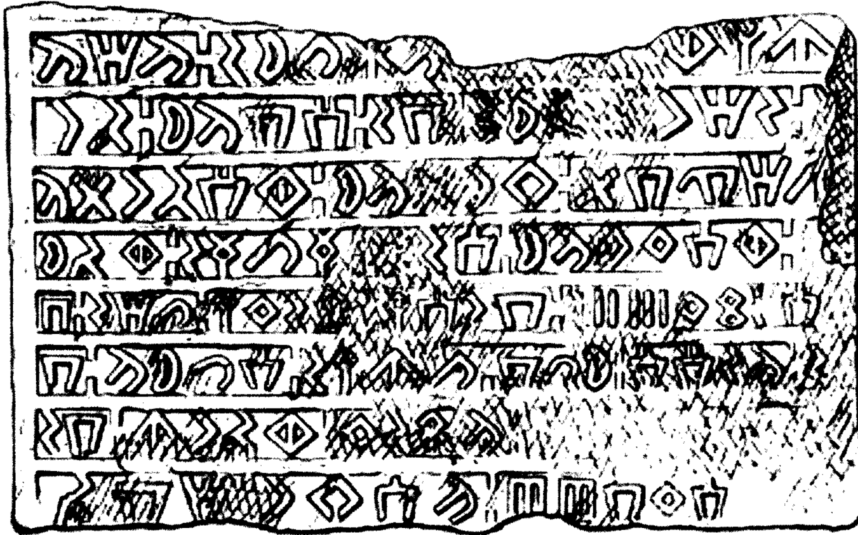


Fig. 5 : *Inscription liḥyanite, Jaussen-Sauvignac liḥ 82, fac-simile*

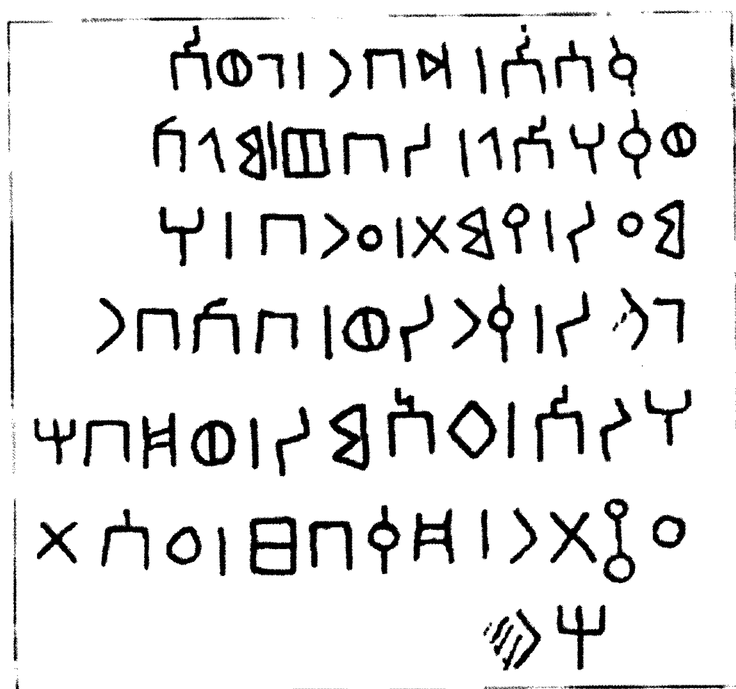


Fig. 6 : *Inscription minéenne d'al-'Ulā, Jaussen-Sauvignac min 31, fac-simile*

Fig. 7 : *Inscription minéenne d'al-'Ulā, Jaussen-Sauvignac min 24, fac-simile*

CHYPRE

BIBLIOGRAPHIE

A) *Monographies*[1]

A0) Signalons d'emblée un petit livre (87 pp.) dont le titre correspond au thème précis de la présente bibliographie, mais ne l'épuise pas.

— ZOURNATZI, A., *Persian Rule in Cyprus. Sources, Problems and Perspectives* (*ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ* 44), Athènes 2005. Sont abordés divers sujets : le rôle d'Évagoras, le statut du palais de Vouni (pp. 42-43 ; grosso modo le même auquel pense P. Hellström 2009, voir *infra*, B5), le statut de Chypre dans le 5[e] « nome » d'Hérodote, etc.

A1) Actes de Colloques, ouvrages collectifs

Une série de colloques ou de publications collectives avaient pour thème Chypre. L'époque achéménide y a été peu ou prou abordée :

— BOL, R., HÖCKMANN, U., et SCHOLLMEYER, P., éds, *Kult(ur)kontakte. Apollon in Milet/Didyma, Histria, Myus, Naukratis und auf Zypern* (Akten der Table Ronde in Mainz vom 11.-12. März 2004), Rahden 2008 [Voir *infra*].

— CADOGAN, G., IACOVOU, M., KOPAKA, K., et WHITLEY, J. éds, *Parallel Lives. Ancient Island Societies in Crete and Cyprus* (Papers arising from the Conference in Nicosia organised by the British School at Athens, the University of Crete and the University of Cyprus in November-December 2006), Londres 2012 [Voir le compte rendu dans *CCEC* 42, 2012, pp. 490-495].

— DEMETRIOU, A. éd., *Πρακτικά του Δ' Διεθνούς Κυπρολογικού συνεδρίου Λευκωσία, 29 Απριλίου-3 Μαΐου 2008*, Nicosie 2011.

1. Dans la chronologie archéologique cypriote, la période achéménide correspond à la fin de la période Cypro-archaïque IIB (CA IIB : *ca* 600- *ca* 475), et aux périodes Cypro-classique I (CC I : *ca* 475- *ca* 400) et Cypro-classique II (CC II : *ca* 400- *ca* 325).

— FLOURENTZOS, P. éd., *From Evagoras I to the Ptolemies. The Transition from the Classical to the Hellenistic Period in Cyprus* (*Nicosia 29-30 November 2002*), Nicosie 2007 [Voir *infra*].

— FOURRIER, S. et GRIVAUD, G. éds, *Identités croisées en milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité-Moyen Âge)*, Rouen 2006 [Voir *infra*].

— KARAGEORGHIS, K., MATTHÄUS, H., et ROGGE, S. éds, *Cyprus : Religion and Society* (Proceedings of an international Symposium on Cypriot Archaeology. Erlangen, 23-24 July 2004), Erlangen-Münster 2005.

— KARAGEORGHIS, V. et KOUKA, O., *Cyprus and the East Aegean. Intercultural Contacts from 3000 to 500 BC* (An International Archaeological Symposium held at Pythagoreion, Samos, October 17th-18th 2008), Nicosie 2009. Quelques contributions évoquent du matériel archéologique datant du CA.

A2) Collections d'objets cypriotes

Précisons que ces collections renferment majoritairement des objets figurés, statues, statuettes et figurines. Quand il s'y trouve des vases, ceux-ci datent pour la plupart de l'époque archaïque et avant, car la céramique d'époque classique (classes VI et VII de Gjerstad) est majoritairement sans décor (type *Plain White*).

— ARDA, B., KNAPP, A.B., et WEBB, J.M., *The Collection of Cypriot Antiquities in the Hunterian Museum University of Glasgow* (SIMA, XX:6), Sävedalen 2005.

— HERMARY, A., et MERTENS, J.R., *The Cesnola Collection of Cypriot Art: Stone Sculpture*, New York 2014.

— ΚΑΡΑΓΙΩΡΓΗΣ, Β., *Αρχαία κυπριακή τέχνη στο Εθνικό Αρχαιολογικό Μουσείο Αθηνών*, Athènes 2003.

— KARAGEORGHIS, V., *Ancient Cypriot Art in the National Archaeological Museum of Athens*, Athènes 2003 [trad. anglaise du précédent].

— KARAGEORGHIS, V., *Cypriot Art in the Pitt Rivers Museum, University of Oxford*, Nicosie 2009.

— KARAGEORGHIS, V., *Cypriot Antiquities in the Phylactou Collection*, Nicosie 2010.

— KARAGEORGHIS, V., *Ancient Cypriot Art in the Leto and Costakis Severis Collection*, 2e éd. augmentée, Nicosie 2010.

— MORSTADT, B., SIEBERT, A.V., *et al.*, *Von Aphrodites Insel. Zyprische Altertümer im Museum August Kestner*, Hanovre 2013 [Voir le compte rendu dans *CCEC* 43, 2013, pp. 557-558].

— NYS, K. et ÅSTRÖM, P., *Cypriot Antiquities in Public Collections in Denmark* (SIMA, XX:23), Sävedalen 2004.

— NYS, K. et ÅSTRÖM, P., *Cypriot Antiquities in Public Collections in Sweden: Malmö, Lund and Göteborg* (SIMA, XX:28), Sävedalen 2005.

A3) Études concernant un site précis

— LEIBUNDGUT WIELAND, D. et FREY-ASCHE, L., *Weihgeschenke aus dem Heiligtum der Aphrodite in Alt-Paphos. Terrakotten, Skulpturen und andere figürliche Kleinvotive* (*Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern*, 7), Darmstadt-Mayence 2011 [Voir le compte rendu dans *AJA* 117/3, 2013].

— NÄF, B., *Testimonia Alt-Paphos* (*Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern*, 8), Darmstadt-Mayence 2013 [Voir le compte rendu dans *CCEC* 42, 2012, pp. 503-504].

— TASSIGNON, I., *Le « Seigneur aux lions » d'Amathonte* (*Études chypriotes*, XVIII), Paris 2013. Présentation des images de « Bès » à Amathonte. Analyse la très riche symbolique de ce dieu-nain, hybride, royal et métallurgiste.

— TOMAZOU, M.K., KARDULIAS, P.N. et COUNTS, D.B. éds, *Crossroads and Boundaries. The Archaeological of Past and Present in the Malloura Valley, Cyprus* (ASOR, 65), Boston 2011.

— TODD, I.A., *Vassilikos Valley Project 12: The Field Survey of the Vassilikos Valley. Vol III. Human Settlement in the Vassilikos Valley*, Uppsala 2013. Sanctuaire de Malloura, en activité du CA à l'époque hellénistique. Occupation de la vallée du Vassilikos à l'époque classique (pp. 102-103) [Voir le compte rendu dans *CCEC* 43, 2013, pp. 553-557].

A4) Ouvrages thématiques

— CARBILLET, A., *La figure hathorique à Chypre (IIe-Ier mill. av. J.-C.)* (AOAT, n° 388), Münster 2011. Étude exhaustive de toutes les occurrences de la figure hathorique cypriote depuis le Bronze Récent jusqu'à l'époque classique, en particulier les chapiteaux hathoriques. Sur la base d'un catalogue complet, l'A. définit l'« identité » de la figure (formes, attributs, fonctions) et ses rapports avec la Grande Déesse de Chypre et avec l'idéologie royale [Voir aussi B5 : Carbillet 2008 et 2010 ; voir le compte rendu dans *CCEC* 41, 2011, pp. 344-346].

— EGETMEYER, M., *Le dialecte grec ancien de Chypre*, 2 vol., Berlin-New York 2010.

— FOURRIER, S., *La coroplastie chypriote archaïque. Identités culturelles et politiques à l'époque des royaumes* (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, n° 46), Lyon 2007 [Pour cet ouvrage important qui permet d'éclairer l'extension des royaumes cypriotes depuis l'époque archaïque, voir le compte rendu d'A. Hermary dans *CCEC*, 2008, pp. 241-243 et le mien dans *BMCR* 2009.02.52]

— KARAGEORGHIS, V., *Aspects of Everyday Life in Ancient Cyprus. Iconogra-*

phic Representations, Nicosie 2006.

— MARKOU, E., *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique* (*ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ*, 64), Athènes 2011. Une part du travail est consacrée à rappeler la situation de Chypre sous les Achéménides et les rapports que les dynastes locaux entretenaient avec le Grand Roi. La monnaie permet de préciser les règnes d'un certain nombre de rois et de déterminer quelle était leur politique monétaire par rapport à la Perse et les conflits qui secouèrent l'île. Il est surtout question de Salamine [Voir les comptes rendus dans *CCEC* 41, 2011, pp. 350-352 ; *CRAI*, 2011, pp. 1094-1096 ; *AJN* 24, 2012, pp. 187-197].

— PAPANTONIOU, G., *Religion and Social Transformations in Cyprus : From the Cypriot Basileis to the Hellenistic Strategos* (Mnemosyne supplements. History and archaeology of classical antiquity, 347), Leyde-Boston 2012. Étude des continuités et ruptures entre le VIIe et le IIe av. J.-C. Deux études de cas en particulier : Soloi-*Cholades* et Amathonte. L'accent est mis sur les implications idéologiques et sur les sanctuaires de frontière, importants aux époques archaïque et classique pour les cités-royaumes [Voir les comptes rendus dans *RA*, 2014, pp. 379-381 et *CCEC* 42, 2012, pp. 499-503].

— PETIT, T., *Œdipe et le Chérubin. Les sphinx levantins, cypriotes et grecs comme gardiens d'Immortalité* (*OBO*, n° 248), Fribourg-Göttingen 2011. Étude de la figure des « chérubins » levantins, et des « sphinx » cypriotes et grecs. On conclut à une signification eschatologique identique dans ces trois régions [Voir les comptes rendus dans *DHA* 37, 2011, pp. 255-260 ; *JA* 300, 2012, pp. 392-394 ; *BMCR* 2012.12.56 ; *Kernos* 26, 2013, pp. 431-435].

— SATRAKI, A., *Κύπριοι βασιλείς από τον Κόσμασο μέχρι το Νικοκρέοντα. Η πολιτειακή οργάνωση της αρχαίας Κύπρου από την Υστερη Εποχή του Χαλκού μέχρι το τέλος της Κυπροκλασικής περιόδου με βάση τα αρχαιολογικά δεδομένα*, Athènes 2012. Une bonne partie du travail est consacrée à la fin de l'époque archaïque et classique, c'est-à-dire l'époque achéménide, celle qui fournit le plus de sources écrites. Les pages consacrées aux rapports des royaumes avec les Perses et aux péripéties militaires sont nombreuses (voir l'index, *s.v.* Πέρσες/Περσική αυτοκρατορία) [Voir le compte rendu dans *CCEC* 42, 2012, pp. 496-498].

— STYLIANOU, A. et SCHOLLMEYER, P., *Dynastensarkophage mit szenischen Reliefs aus Byblos und Zypern Teil 2: Der Sarkophag aus Amathous als Beispiel kontaktinduzierten Wandels* (Stylianou), *Der Sarkophag aus Golgoi. Zur Grabrepräsentation eines zyprischen Stadtkonigs* (Schollmeyer), Mayence 2007. Étude stylistique de ces deux pièces majeures de l'art cypriote. Les auteurs proposent de remonter les deux dates : 510-490 pour Amathonte (au lieu de 460 ou 480), premier quart du Ve s. pour Golgoi (au lieu de *ca* 460).

— ULBRICH, A., *Kypris. Heiligtümer und Kulte weiblicher Gottheiten auf Zypern in der kyproarchaischen und kyproklassischen Epoche (Königszeit)*, (AOAT, 44), Münster 2008 [Voir les comptes rendus de ce livre important dans *UF* 40, 2008, pp. 611-613 ; *CCEC* 39, 2009, pp. 458-460 ; *CR* 60, 2010, pp. 550-553 ; *Kernos*

23, 2010, pp. 380-381].

— STEELE, P., *A Linguistic History of Ancient Cyprus: the non-Greek Languages and their Relations with Greek, c.1600-300 BC*, Cambridge 2013 [Voir le compte rendu dans *CCEC* 43, 2013, pp. 559-566].

B) *Articles*

B1) Collections

Voir ma note en début de rubrique A2.

— CIMINO, M.G., « Arte cipriota », in *Museo Barraco. Arte cipriota - Arte greca (VI-IV secolo a.C.)*, Rome 2008, pp. 5-39.

— FOURRIER, S., « La collection chypriote du musée municipal de Laon (Aisne). IV : La céramique de l'Âge du Fer », *CCEC* 40, 2010, pp. 41-54.

— HERMARY, A., « La collection chypriote du musée municipal de Laon (Aisne). VI : Les sculptures en calcaire », *CCEC* 40, 2010, pp. 87-100.

— ULBRICH, A., « Unpublished Sculptures from Ancient Idalion : The Earliest Provenanced Find-Assemblage in the Ashmolean Cypriot Collection », *CCEC* 41, 2011, pp. 183-210.

— VAGNETI, L., BETTELLI, M. et DI PAOLO, S., « La collezione cipriota del Museo Archeologico di Firenze nel quadro della storia e dell'archeologia di Cipro », in M.C. Guidiotti, F. Lo Schiavo et R. Pierrobon Benoit éds, *Egeo, Cipro, Siria e Mesopotamia dal collezionismo allo scavo archeologico*, Livourne 2007, pp. 132-173.

— WIMBLADH, M.-L., « Two Collections of Cypriot Antiquities », *RDAC*, 2008, pp. 121-132.

— YON, M., et CAUBET, A., « La collection chypriote du musée municipal de Laon (Aisne). V : Les figurines de terre cuite », *CCEC* 40, 2010, pp. 55-86.

B2) Découvertes archéologiques récentes

— GEORGIOU, G., « Three Stone Sarcophagi from a Cypro-Classical Tomb at Kition », *CCEC* 39, 2009, pp. 113-139.

— ΓΕΩΡΓΙΟΥ, Γ., « Κίτιον Τάφος 128 : Ένα ταφικό σύνολο της Κύπρο-Κλασικής περιόδου με τρεις λίθινες σαρκοφάγους », *RDAC*, 2010, pp. 399-435. Ces deux articles présentent le mobilier d'une tombe découverte en 2008 dans la nécropole de Kition, qui contenait notamment trois sarcophages de pierre d'époque classique, dont deux remarquables par leur nature, leur décor et leur polychromie : l'un de forme architecturée, avec des scènes historiées, peut-être illlustrant des épisodes du cycle des Atrides, l'autre anthropomorphique.

— SMITH, J.S., « Settlement to Sanctuary at Phlamoudhi-*Melissa* », in J.S. Smith éd., *Views from Phlamoudhi, Cyprus* (ASOR, 63), Boston 2008, pp. 45-68.

— TODD, I.A., *Vassilikos Valley Project 12: The Field Survey of the Vassilikos Valley. Vol III. Human Settlement in the Vassilikos Valley*, Uppsala 2013. Occupation de la région à l'époque classique, dont trois sanctuaires (pp. 102, 135-140, 191).

B3) Interprétations de documents épigraphiques connus, travaux sur les langues de l'île

— AMADASI GUZZO, M.G., « Notes d'onomastique phénicienne à Kition », *CCEC* 37, 2007, pp. 197-209. Parmi l'onomastique sémitique connue ailleurs, certains théophores sont propres à Kition ou à Chypre ; certains sont traduits ou transcrits de langues non sémitiques.

— EGETMEYER, M., « Langues et écritures chypriotes : nouvelles perspectives », *CRAI*, 2008, pp. 997-1020.

— EGETMEYER, M., « The Recent Debate on Eteocypriote People and Language », *Pasiphae* 3, 2009, pp. 69-90. Confirme l'existence d'un peuple « étéocypriote » et de sa langue.

— EGETMEYER, M., « Syllabische Inschriften aus den Nekropolen und eine Prosopographie von Tamassos », in H.G. Buchholz, *Die Nekropolen I, II und III. Tamassos I*, Münster 2010, pp. 661-672.

— EGETMEYER, M., « Vier neue kyprogriechische Inschriften aus dem Westen Zyperns », *Kadmos*, 2010, pp. 117-126. Notamment une stèle funéraire d'un certain Onasikretes et une amphore appartenant à Zowotimos.

— Voir aussi EGETMEYER, M., *Kadmos*, 2007 (ci-dessous : B5).

— GEORGIADOU, A., « La tablette d'Idalion réexaminée », *CCEC* 40, 2010, pp. 141-203. Revient notamment (pp. 162-167) sur la datation de la destruction du sanctuaire d'Athéna à Idalion, pour conclure qu'elle se situe plutôt à la fin du CA II, soit en 478 (Voir la notice suivante).

— HATZOPOULOS, M.B., « "Factoïdes" et la date du Bronze d'Idalion », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 499-507. Opte pour la date de 498/7 pour la tablette d'Idalion et réhabilite la thèse de conflits ethniques au sein de l'île entre Grecs et Phéniciens (Voir la notice précédente).

— IOANNOU, C., « Le rôle des Phéniciens à Chypre selon les inscriptions phéniciennes trouvées sur l'île à l'époque archaïque », *Pasiphae* 7, 2013, pp. 105-114.

— KIELY, T. et PERNA, M., « Four unpublished Inscriptions in Cypriot Syllabic Script in the British Museum », *Kadmos* 49, 2010, pp. 93-116. Mention d'un prêtre (de la déesse ?).

— PILIDES, D. et OLIVIER, J.-P., « A Black Glazed Cup from the Hill of Agios

Georgios, Lefkosia, belonging to a "wanax" », *RDAC*, 2008, pp. 337-352. Une inscription syllabique mentionne un « wanax » appelé Timas sur une coupe en céramique datée du IVe s., ce qui, selon les auteurs, relance le débat sur l'existence du royaume de Ledra/Ledroi à cette époque.

B4) Synthèses sur divers problèmes thématiques, ou sites en particulier

— BOL, R., « Apollon der "griechischste der Götter" auf Zypern : Zur Bronzestatue aus Tamassos », in R. Bol *et al.* éds, 2008, pp. 219-229. L'Apollon « Chatsworth », célèbre bronze des environs de 460, devait se dresser dans le sanctuaire d'Apollon-Reshef à Tamassos.

— BUCHHOLZ, H.-G. et WAMSER-KRASZNAI, W., « Tempelknaben in Tamassos », *RDAC*, 2007, pp. 229-256. À propos des *Temple Boys* de Tamassos. Évocation de la prostitution sacrée, des mythes qui semblent correspondre à cette pratique, des inscriptions qui y sont parfois gravées.

— CARBILLET, A., « Some Aspects of the Hathoric Figure in Amathous during the Cypro-Archaic II Period », in P. Åström et K. Nys éds, *The Swedish Cyprus Expedition 80 Years* (SIMA 175), Sävedalen 2008. Étude de la figure hathorique sur les vases du style d'Amathonte (fin du VIe-début du Ve siècle), associée aux arbres de la vie.

— CARBILLET, A., « Hathor et le "Maître des Pégases" à Amathonte de Chypre », *Ktema* 33, 2008, pp. 299-308 [Voir aussi A4 : Carbillet 2011].

— CARBILLET, A., « Un chapiteau hathorique inédit d'Amathonte (Chypre) », *UF* 42, 2010, pp. 97-104 [Voir aussi A4 : Carbillet 2011].

— CARBILLET, A., « Naviguer vers l'éternité ? Les modèles de bateau en terre cuite des tombes chypriotes : un réexamen », *CCEC* 41, 2011, pp. 223-238.

— CHIRPANLIEVA, I., « La céramique attique dans le contexte religieux phénicien - une nouvelle approche (matériel inédit des fouilles du site de Kition-Bamboula », *RDAC*, 2010, pp. 339-361.

— CHIRPANLIEVA, I., « The Attic Pottery from Kition - A Contextual Approach », in A. Georgiou éd., *Cyprus. An Island Culture. Society and Social Relations from the Bronze Age to the Venetian Period*, Oxford 2012, pp. 241-250. Introduction et adaptation de la céramique attique dans un contexte phénicien.

— COUNTS, D., « Art and Religion in the Cypriot Mesaoria. The View from Athienou-*Malloura* », *CCEC* 34, 2004 (Actes du colloque international : *« Frontières et territoires au centre de Chypre : la région d'Idalion de l'Antiquité au XIXe siècle*), pp. 173-190.

— COUNTS, D.B. et TOUMAZOU, M.K., « New Lights on the Iconography of Bes in Archaic Cyprus », in C.C. Mattusch *et al.* éds, *Common Ground : Archaeology, Art, Science, and Humanities* (Proceedings of the XVIth Internationl Con-

gress of Classical Archaeology. Boston, August 23-26, 2003), Oxford 2006, pp. 598-602.

— FOURRIER, S., « Sanctuaires du territoire de Kourion », *CCEC* 36, 2006, pp. 9-22. L'A. réexamine l'ensemble des sanctuaires ruraux du territoire de Kourion, qui sont en même temps des sanctuaires de frontières.

— GERMANÀ BOZZA, G., « Le importazioni attiche a Cipro fino alle guerre persiane : l'apporto dell'iconografia », *NAC* 39, 2010, pp. 35-58. Ces vases sont importés de 600 à 475 av. J.-C. et employés surtout en contexte funéraire.

— HERMARY, A., « Les liens entre Kition et Amrit au Ve siècle », *CCEC* 37, 2007 (*Hommage à Annie Caubet*), pp. 167-184. Il est surtout question de sculpture.

— HERMARY, A., « Parents et enfants dans la sculpture chypriote », in T. Kiely éd., *Ancient Cyprus in British Museum. Essays in Honour of Veronica Tatton-Brown*, Londres 2009, pp. 21-25.

— HOROWITZ, M.T., « Phlamoudhi-*Vounari* : A Multi-Function Site », in J.S. Smith éd., *Views from Phlamoudhi, Cyprus* (ASOR, 63), Boston 2008, pp. 69-85.

— KARAGEORGHIS, J., « Influences orientales sur la coroplastique chypriote aux IIe et Ier millénaires a.C. », *CCEC* 37, 2007 (*Hommage à Annie Caubet*), pp. 329-346.

— KARAGEORGHIS, V., « "Cypriot" Styles beyond Cyprus. From the Late Bronze Age to the End of the Archaic Period », in E. Herring *et al.* éds, *Across Frontiers. Etruscan, Greeks, Phoenicians, Cypriots. Studies in Honour of David Ridgway & Francesca Serra Ridgway*, Londres 2006, pp. 77-87.

— KARAGEORGHIS, V., « Cyprus and Sidon. Two Thousand Years of Interconnections », *CCEC* 37, 2007 (*Hommage à Annie Caubet*), pp. 41-52.

— KASSIANIDOU, V., « The Exploitation of the Landscape: Metal Resources and the Copper Trade during the Age of the Cypriot City-Kingdoms », *BASOR* 370, 2013, pp. 49-82. Évocation de la production de cuivre, royaume par royaume, et de l'exportation du métal, notamment pendant les périodes archaïque et classique.

— KNAPP, A.B. et GIVEN, M., « Social Landscapes and Social Space: the Sydney Cyprus Survey Project », in M. Iacovou éd., *Archaeological Field Survey in Cyprus. Past History, Future Potential* (Proceedings of the Conference held by the Archaeological Research Unit of the University of Cyprus, 1-2 December 2000), Athènes 2004, pp. 77-93. Mention (p. 83) du sanctuaire archaïque et classique d'Aghios Mnason non loin de Tamassos.

— KOLOTOUROU, K., « Music and Cult : the Significance of Percussion and the Cypriot Connection », in V. Karageorghis, H. Matthäus et S. Rogge éds, 2005, pp. 183-204.

— MAIER, F.G., « From Regional Centre to Sanctuary Town : Palaipaphos in the Late Classical and Early Hellenistic Period », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 17-33. Brève évocation du sanctuaire d'Aphrodite au IV[e] siècle (pp. 24-26).

— MATTHÄUS, H., « ΛΑΜΠΡΟΣ ΗΛΙΟΥ ΚΥΚΛΟΣ. Phoenician Deities and Demons. A Study in the Transfer of Iconography and Ideology », in V. Karageorghis, H. Matthäus et S. Rogge éds, 2005, pp. 19-40.

— MAVROGIANNIS, T., « Το πολιτικό πρόγραμμα του Ευαγόρα Α', το εμπόριον και τα τείχη της Αθήνας », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 133-169. Évagoras aurait créé un port avec une ville de type hippodamien et Athènes aurait bénéficié de cette expérience lors de la reconstruction des murs du Pirée en 394.

— MLYNARCZYK, J., « Descendants of the God-like Kinyras : the Kings of Paphos in Archaeological Record », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 645-654. Réexamen de la situation des rois paphiens, notamment à l'époque achéménide, à travers les sources textuelles et archéologiques.

— PAPANTONIOU, G., « "Hellenising" the "Cypriot Goddess" : "Reading" the Amathousian Terracotta Figurines », in A. Kouremenos *et al.* éds, *From Pella to Gandhara. Hybridisation and Identity in the Art and Architecture of the Hellenistic East* (BAR International Series), Oxford 2011, pp. 35-48.

— PAPANTONIOU, G., KYRIAKOU, N., SARRIS, A. et IACOVOU, M., « Sacred Topography in Iron Age Cyprus. The Case of Vavla-Kapsalaes », in C. Papadopoulos, E. Paliou, A. Chrysanthi, E. Kotoula et A. Sarris éds, *Archaeological Research in the Digital Age. Proceedings of the 1st Conference on Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology. Greek Chapter, Rethymno, Crete, 6-8, March 2014*, Rethymno 2015, pp. 70-75. Sanctuaire de frontière du royaume d'Amathonte.

— PETIT, T., « Un voyage d'Outre-tombe. Le décor de l'amphorisque T. 251/8 d'Amathonte », in N. Kreutz et B. Schweizer éds, *Tekmeria. Archäologische Zeugnisse in ihrer kulturhistorischen und politischen Dimension. Beiträge für Werner Gauer*, Münster 2006, pp. 269-289. Analyse du décor de l'amphorisque du style d'Amathonte découvert dans la tombe 251 (fin de la période archaïque) [Voir la notice suivante].

— PETIT, T., « La tombe 251 de la nécropole d'Amathonte », *RDAC*, 2007, pp. 193-210. Tombe de la fin de l'époque archaïque [Voir la notice précédente].

— PETIT, T., « La forêt qui cache l'arbre : de l'« Arbre-de-la-Vie » levantin aux diptères ioniques et à l'ordre corinthien », *Ktema* 33, 2008, pp. 309-327. À Chypre, l'association de la double volute, des denticules et de « fasces » s'observe à plusieurs reprises dans ce que l'on pourrait appeler un « ordre proto-éolique cypriote ». Le motif a une signification eschatologique.

— PILIDES, D., « The *Hill of Agios Georgios*, Nicosia : From Ledroi to Levkoton ? », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 131-144.

— RAPTOU, E., « Culture grecque et tradition orientale à Paphos », *CCEC* 37, 2007, pp. 307-328. Un sarcophage sculpté et peint à sujets mythologiques grecs, découvert dans une tombe de Paleapaphos. Un des quatre pans représente Héraklès archer avec un char devant une ville (Troie ?).

— REYES, A.T., « Seals as Object and Subject : Using Cypriot Stamp-Seals », in V. Karageorghis, H. Matthäus et S. Rogge éds, 2005, pp. 205-214.

— SENFF, R., « Dress, Habit and Status-Symbols of Cypriot Statuary from Archaic to Roman Times », in V. Karageorghis, H. Matthäus et S. Rogge éds, 2005, pp. 99-110.

— TATTON-BROWN, V., « Sculpture of the Fourth and Third centuries in the British Museum », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 173-191.

— TASSIGNON, I., « Dieux nains de Grèce et d'ailleurs », *Ktema* 33, 2008, pp. 271-279.

— TASSIGNON, I., « Une tête exceptionnelle de *koré* trouvée au palais d'Amathonte », *BCH* 135, 2011, pp. 137-161.

— ULBRICH, A., « The Archaic to Early Hellenistic Sanctuary at Maroni-Vounes », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 739-747. Sanctuaire de frontière du royaume d'Amathonte.

— ULBRICH, A., « Maroni-Vournes beyond the Bronze Age: Investigating an Archaic to Hellenistic Shrine », in C.F. Macdonald *et al.* éds, *The Great Islands. Studies of Crete and Cyprus presented to Gerald Cadogan*, Athènes 2015, pp. 214-218. Contribution similaire.

— VANDENABEELE, F., « Cypriot Terracottas : Genuine, Composite and Greek Type – Tradition and Innovation », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 219-233.

— WRIEDT SØRENSEN, L., « Artemis in Cyprus », in *From Artemis to Diana : the goddess of Man and Beast* (= *Acta Hyperborea*, 12), 2009, pp. 195-206.

— YON, M., *Kition de Chypre*, Paris 2006. Petit livre sans prétention, mais qui fournit un résumé commode sur l'état de la ville, notamment à l'époque classique.

B5) Travaux concernant l'histoire et l'archéologie en général, ayant trait à l'histoire événementielle, militaire, politique, l'idéologie, l'économie, etc.

— ATHANASSIADES, A., « A divine palimpsest : Cults from Classical to Hellenistic Cyprus », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 161-172.

— BALANDIER, C., « La défense de la Transeuphratène occidentale par les Achéménides. Étude des fortifications de Chypre et de Palestine cisjordanienne », *Trans* 40, 2011, pp. 9-32. Examen des variations dans la stratégie achéménide d'implantation de fortifications.

— BAURAIN, C., « Le *come-back* d'Évagoras de Salamine et l'interprétation des *temple boys* chypriotes », *Trans* 36, 2008, pp. 37-55, pls I-II. L'origine des *Temple boys* cypriotes serait à rechercher dans l'ascendance péloponnésienne (argienne) des Teucrides de Salamine, la légende néméenne d'Archémoros-Opheltès, et la volonté des souverains de Salamine de diffuser le culte du Zeus néméen.

— CANNAVO, A., « Les royaumes chypriotes entre Perses, Grecs et Phéniciens : factoïdes à Chypre vingt-cinq ans après Maier », *Trans* 39, 2010, pp. 49-68. Mise au point sur les royaumes cypriotes sous domination perse, mise en garde contre toute lecture « nationaliste » ou « ethnique » des actes politiques et militaires des rois locaux.

— CARBILLET, A., « Hathor, la Grande Déesse et l'industrie du cuivre chypriote », in A. Georgiou éd., *Cyprus : an Island Culture. Society and Social Relations from the Bronze Age to the Venetian Period* (POCA 2009), Oxford 2011, sous presse. Démontre que l'Hathor égyptienne a été empruntée par les Cypriotes comme avatar de leur Grande Déesse pour ses fonctions de protectrice de l'industrie du cuivre, du commerce et de la navigation.

— COUNTS, D.B. et IACOVOU, M., « New Approaches to the Elusive Iron Age Polities of Ancient Cyprus : An Introduction », *BASOR* 370, 2013, pp. 1-13. Évoquent le cas des cités-États et notamment la rivalité Kition-Idalion et la chute finale de ce dernier, ainsi que l'absorption de Tamassos ; et aussi le cas de Salamine, par rapport à Paphos et Amathonte notamment. Analyse de la position des royaumes cypriotes pendant les conflits gréco-perses.

— DELIVORRIAS, A., « Η Αφροδίτη της Κύπρου », *RDAC*, 2007, pp. 485-493. Suppose un emprunt de la déesse par les Mycéniens au XIe s. et sa réappartion à Chypre au IVe s.

— FOURRIER, S., « La coroplastie d'Idalion à l'époque archaïque. Ateliers et diffusion », *CCEC* 34, 2004 (Actes du colloque international « *Frontières et territoires au centre de Chypre : la région d'Idalion de l'Antiquité au XIXe siècle* ». Aix-en-Provence, 3-5 juin 2004), pp. 191-209.

— FOURRIER, S., « La constitution d'identités régionales à Chypre à l'époque archaïque », *Pallas* 73, 2007, pp. 115-124 pls 15-18. Les productions, notamment céramiques et coroplastiques, se différencient à partir du CG III et traduisent les spécificités des royaumes.

— FOURRIER, S., « Légendes de fondation et hellénisation de Chypre : parcours historiographique », *CCEC* 38, 2008, pp. 103-118. La plupart de ces légendes sont de la fin de l'époque archaïque ou de l'époque classique.

— FOURRIER, S., « The Elusive Polities of Iron Age Cyprus », *BASOR* 370, 2013, pp. 103-122. Suppose à l'époque classique une alliance entre Paphos et Salamine qui se reflèterait dans diverses dédicaces paphiennes de la Mesaoria centrale. Évoque l'hypothèse que Kition ne serait devenu un royaume que dans le courant du VIe ou au Ve s. Souligne l'importance du centre urbain d'Idalion dans

le royaume de Kition après l'annexion.

— GEORGIADOU, A., 2010 (voir B3).

— HATZOPOULOS, M.B., 2011 (voir B3).

— HERMARY, A., « Autour de Golgoi : les cités de la Mesaoria à l'époque hellénistique et sous l'Empire », *CCEC* 34, 2004 (Actes du colloque international « *Frontières et territoires au centre de Chypre : la région d'Idalion de l'Antiquité au XIX*ᵉ *siècle* ». Aix-en-Provence, 3-5 juin 2004), pp. 47-68. Selon l'A., Golgoi n'aurait pas constitué une entité indépendante à l'époque des royaumes.

— HERMARY, A., « Les derniers temps du royaume d'Idalion et son annexion par Kition. Le témoignage des sculptures », *CCEC* 35, 2005 (*Hommage à Veronica Tatton-Brown*), pp. 99-126. Étude fondée sur la grande plastique découverte en 1868-1869 dans le sanctuaire d'Apollon.

— HERMARY, A., « Les cultes à Chypre, du Bronze Récent au Iᵉʳ millénaire : Permanence des sanctuaires et nouveaux "lieux de mémoire" », in G. Cadogan *et al.* éds, 2012, pp. 280-288. Il évoque l'implantation de cultes sur d'anciens vestiges de l'Âge du Bronze, à Enkomi (au CA II), Maroni (à partir du début du CA) et Sinda (Vᵉ siècle et époque hellénistique). Ces « réoccupations » sont sans doute conséquence de la volonté des rois cypriotes de souligner l'ancienneté du contrôle du territoire.

— KIMBALL ARMAYOR, O., « Herodotus, Hecataeus, and Cyprus », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 561-570. Le récit hérodotéen de la révolte de Chypre devrait beaucoup à Hécatée.

— KOINER, G., « Aphrodite Kourotrophos in den Archäologischen Sammlungen der Universität Graz. Vierzig und eine Statuette oder ein versprengtes Mitglied der "Grazer Gruppe" », in E. Christof *et al.* éds, *POTNIA THERÔN. Festschrift für Gerda Schwarz zum 65. Geburtstag*, Vienne 2007, pp. 173-180. Une statuette de kourotrophe assise provenant d'Idalion et datée entre 500 et 425.

— MLYNARCZYK, J., « Descendants of the God-Like Kinyras : the Kings of Paphos in Archaeological Record », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 645-654. Tente d'identifier les rois-prêtres de Paphos dans la statuaire au moyen de leur coiffure.

— NYS, K. et RECKE, M., « Craftmanship and the Cultural/Political Identity of the Cypriot Kingdoms. The Case of Idalion and Tamassos », *CCEC* 34, 2004 (Actes du colloque international « *Frontières et territoires au centre de Chypre : la région d'Idalion de l'Antiquité au XIX*ᵉ *siècle* ». Aix-en-Provence, 3-5 juin 2004), pp. 211-222. Tamassos manque de style plastique propre ; mais, se fondant sur le postulat que Tamassos était un royaume indépendant à l'époque archaïque, on conclut que les coroplathes de Tamassos empruntèrent délibérément au style de leurs homologues idaliens ; Fourrier 2007 (voir *supra* A4) est d'un autre avis.

— PANTAZIS, V.D., « Από τους *qa-si-re-we* της Γραμμικής Β στους *pa-si-le-se*

της Κύπρου », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 181-205. Suppose une continuité entre les *qa-si-re-we* des tablettes en linéaire B, les *basileis* homérique et les *pa-si-le-se* cypriotes d'époque classique. Considère qu'il s'agit à l'origine de capitaine de navires, moitié commerçants, moitié pirates, qui vinrent coloniser l'île.

— PAPANTONIOU, G., « The "Cypriot Goddess" at the Transition from the Bronze to the Iron Age : A "Cypro-Centric" Approach », in A.B. Knapp, J.M. Webb et A. McCarthey éds, *J.R.B. Stewart : An Archaeological Legacy* (SIMA, 139), Uppsala 2013, pp. 161-173.

— PAPANTONIOU, G., « Cyprus from Basileis to Strategos: A Sacred-Landscapes Approach », *AJA* 117, 2013, pp. 33-57. Version remaniée de son livre (voir A4). Peut-être perte d'autonomie de Kourion pendant le Ve s. (p. 42).

— PAPANTONIOU, G., « Cypriot Autonomous Polities at the Crossroads of Empire : The Imprint of a Transformed Islandscape in the Classical and Hellenistic Periods », *BASOR* 370, 2013, pp. 169-205. Progressive hellénisation des royaumes cypriotes dès l'époque classique. Fait le point sur l'attitude des rois cypriotes vis-à-vis d'Alexandre et sur les circonstances de la disparition des cités-royaumes.

— PETIT, T., « Malika : l'identité composite du Dieu-Roi d'Amathonte sur le sarcophage de New York », in S. Fourrier et G. Grivaud éds, 2006, pp. 63-99. Sous les traits des « Bès » et des « Astartés » qui ornent les deux petits côtés du sarcophage, apparaît la dyade locale : le Dieu-Roi et la Grande Déesse. Les deux longs côtés montrent une scène de défilé de chars qui est interprétée comme la représentation de l'apothéose du roi qui y fut inhumé.

— PETIT, T., « Aspects de l'hellénisme chez les dynastes orientaux (Asie Mineure, Phénicie, Chypre) à l'époque classique », in A. Laronde et J. Leclant éds, *La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques. Actes du XVIIe colloque de la Villa Kérylos*, Paris 2007, pp. 9-32. L'adoption de traits de civilisation hellénique par les élites non-grecques dans des régions appartenant à l'empire achéménide aux Ve et IVe s. est délibérée et massive, notamment à Chypre. Elle est perceptible dans l'idéologie, les mœurs, mais aussi dans l'art appelé « gréco-perse ».

— PETIT, T., « La course agenouillée de l'Héraclès cypriote », *Ktema* 32, 2007, pp. 73-80.

— PETIT, T., « The Hellenization of Amathus in the 4th century B.C. », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 93-114. Forte influence athénienne à Amathonte, dans l'idéologie royale, le vocabulaire officiel et la « civilisation matérielle ».

— PETIT, T., « Malika, Zeus Meilichios et Zeus Xenios à Amathonte de Chypre », *CCEC* 37, 2007 (*Hommage à Annie Caubet*), pp. 283-298. Une inscription amathousienne du début de l'époque hellénistique mentionne un culte dédié à Zeus Meilichios. La nature chtonienne et royale de ce dieu grec correspond à celle de l'Héraclès local, connu sous le nom de *Malika*, qui apparaît dans l'imagerie locale sous la forme de Bès.

— SATRAKI, A. « The Iconography of *Basileis* in Archaic and Classical Cyprus: Manifestations of Royal Power in the Visual Record », *BASOR* 370, 2013, pp. 123-44. Étude de ces représentations notamment sous la domination achéménide, dont elle place encore le début en 545 (p. 123, n. 3).

— YON, M., « Life and Death of a Military Port: Kition 4th-3th cent. B.C. (Political Reality and Cultural Impact) », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 53-66.

— ZOURNATZI, A., « Cultural Interconnections in the Achaemenid West: A Few Reflections on the Testimony of the Cypriot Archaeological Record », in S.M.R. Darbandi et A. Zournatzi éds, *Ancient Greece and Ancient Iran: Cross-Cultural Encounters* (1st International Conference. Athens, 11-13 November 2006), Athènes 2008, pp. 239-255. Réflexions sur les influences perses dans la « civilisation matérielle » de Chypre.

Quelques articles ou rapports plus spécifiquement sur les palais et édifices monumentaux :

— BLANDIN, B., PETIT, T. et TASSIGNON, I., « Fouilles récentes au palais d'Amathonte (2004-2007) », *CCEC* 38, 2008, pp. 129-142.

— BLANDIN, B., PETIT, T. et TASSIGNON, I., « Travaux de l'École française d'Athènes en 2009 à Amathonte. Le palais », *BCH* 134, 2010, pp. 603-607.

— BLANDIN, B., PETIT, T. et TASSIGNON, I., « Travaux de l'École française d'Athènes en 2009 à Amathonte. Le palais », *BCH* 135, 2011, pp. 647-652.

— HELLSTRÖM, P., « The Palace of Vouni Revisited », *Medelhavsmuseet. Focus on the Mediterranean* 4, 2009, pp. 28-42. Vouni serait une place-forte perse installée après la révolte d'Ionie-Chypre [On entrevoit plusieurs difficultés à cette hypothèse, notamment la présence de chapiteaux hathoriques (cf. A.T. REYES, *Archaic Cyprus*, Oxford 1994, pp. 92-94)].

— HERMARY, A., « Building Power: Palaces and the Built Environment in Cyprus in the Archaic and Classical Periods », *BASOR* 370, 2013, pp. 83-101. Discute la situation des palais à Amathonte, Vouni, Idalion, Marion, Paphos. C'est à Amathonte que l'on rencontre le plus de caractéristiques qui font de l'édifice un palais. Discute aussi les indices que l'on peut tirer de ces édifices pour l'histoire de Chypre aux époques archaïque et classique, en particulier pour l'époque achéménide, avec la possibilité que Vouni ait été un poste perse après la révolte d'Ionie, ou/puis dépendant de Marion ultérieurement [cf. Hellström 2009 (et mes remarques) et Zournatsi à ce propos].

— PAPALEXANDROU, N., « A Cypro-Archaic Public Building at Polis Chrysochou, 2006-2007 : Interim Report », *RDAC*, 2008, pp. 251-262. Possible découverte du palais royal de Marion.

— SOUTH, A.K., « The Economy of Monumental Buildings. A View from Cyprus », in G. Cadogan *et al.* éds, 2012, pp. 218-231. Rappelle (pp. 224-227)

l'existence de quelques palais à Chypre à l'Âge du Fer, spécialement à l'époque achéménide et évoque leur rôle économique au sein des royaumes.

— YON, M., « Palais et royauté à Chypre », in P. Butterlin *et al.* éds, *Les espaces syro-mésopotamiens. Dimensions de l'expérience humaine au Proche-Orient ancien. Volume d'Hommage offert à Jean-Claude Margueron* (*Subartu*, XVII), Turhnout 2006, pp. 77-85.

— ZOURNATZI, A., « The Palace of Vouni (Cyprus): an Achaemenid Perspective », http://www.achemenet.com, 2003. Reprend la position de Hellström (ci-dessus), avec des nuances.

Des articles portant sur la numismatique abordent aussi des questions politiques, idéologiques et économiques :

— DESTROOPER, A., « The Cypriot Coinage during the 4th Century B.C. : Unified or Chaotic Evolution in the Hellenistic Period? », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 263-281.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Le monnayage des cités-royaumes de Chypre : quelques aspects et problèmes », *AIIN* 53, 2007, pp. 9-63 pls 1-9. Se fondant sur les dernières trouvailles, reconsidère la monétarisation des royaumes insulaires à partir du VIe s. Étude spécifique des ateliers et des critères de datation.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « The Cypriot Coins of the City-Kingdoms of the Hubbard Collection in the Cyprus Museum », *RDAC*, 2010, pp. 373-397. Des monnaies des royaumes d'Amathonte, Idalion, Kition, Lapethos, Paphos, Salamine, Soloi.

— DESTROOPER, A., « New Light on the coinage of Lapethos », in A. Demetriou éd., 2011, pp. 409-417.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Le reflet des crises de l'époque achéménide dans le monnayage chypriote », *Trans* 40, 2011, pp. 47-59. Le titre parle de lui-même. L'A. se concentre sur la période 450-350.

— EGETMEYER, M., « Un nouveau roi chypriote sur une monnaie à inscription syllabique », *Kadmos* 46, 2007, pp. 143-151. Sur une monnaie des environs de 490, le nom d'un roi (Aristophantos) d'une des cités de l'ouest de l'île : Paphos, Marion, Soloi ou Kourion.

— MARKOU, E., « L'originalité chypriote à travers l'iconographie des monnaies d'or du IVe siècle avant J.-C. », in P. Flourentzos éd., 2007, pp. 283-296.

— MARKOU, E., « Gold Coinage and Economic Politics in Cyprus (Fourth Century BC) », *Cyprus Numismatic Society, Numismatic Report* 39-43, 2008-2012, pp. 117-132. Place le monnayage d'or d'Évagoras Ier et de Milkiyaton de Kition pendant la « guerre de Chypre » pour financer leur campagne. Combiné avec des sources littéraires, ce monnayage illustre aussi que Kition perdit le contrôle de Tamassos, acheté à son roi dans les années 340, qu'Alexandre concéda à Sala-

mine. Les émissions d'or de Marion et Soloi permirent aux rois cypriotes de jouer un rôle militaire dans les événements qui émaillèrent le IVe s.

— MARKOU, E., « Le voyage de la monnaie chypriote archaique et classique dans le temps et dans l'espace », in T. Faucher, M.-C. Marcellesi et O. Picard éds, *Nomisma. La circulation monetaire dans le monde grec antique* (Actes du colloque international, Athènes, 14-17 avril 2010) (*BCH* Suppl. 53), Athènes 2011, pp. 397-416. Étude de la circulation de la monnaie à travers les trésors et les surfrappes.

— MARKOU, E., « Coins and Economics », in Catalogue de l'exposition *Ancient Cyprus Cultures in Dialogue, Royal Museums of Art and History, Brussels October 31, 2012, February 17, 2013*, Nicosie 2012, pp. 88-91. Brève présentation du monnayage des royaumes cypriotes.

— MARKOU, E., « Symbols on the Archaic and Classical Cypriot Coinage: Influences, Duration and Diffusion », in K. Dörtlük, O. Tekin et R. Boyraz Seyhan éds, *Proceedings of the First International Congress of the Anatolian Monetary History and Numismatics, Antalya, 25-28 February 2013*, Suna 2014, pp. 397-408. Étude de ces symboles, en mettant l'accent sur les motifs orientaux, comme l'Ankh, le signe de Tanit et le disque solaire ailé, entre autres. L'Ankh, et peut-être les autres signes, seraient associés au pouvoir royal.

— MICHAELIDOU-NIKOLAOU, I., « Un petit trésor de dariques, Kiti 1978, trouvé à Chypre », *RN* 162, 2006, pp. 19-23. Six dariques au type de l'« archer à la pique », vraisemblablement enfouis vers 380.

— PILIDES, D. et DESTROOPER-GEORGIADES, A., « A Hoard of Silver Coins from the Plot on the Corner of Nikokreontos and Hadjopoullou Streets (east extension of the settlement of the hill of Agios Georgios, Lefkosia) », *RDAC*, 2008, pp. 307-335. 36 monnaies d'argent avec une inscription en caractères syllabiques chypriotes, encore mal interprétée, mais qui assure l'origine locale du lot. L'ensemble est daté de 500-498 av. J.-C., ce qui en fait le plus ancien trésor de Chypre ; il est composé presque intégralement de types nouveaux.

T. PETIT

NUMISMATIQUE

*Introduction**[1]

Cette bibliographie, sans doute longuement attendue, couvre plus de dix ans de publications sur le monnayage des cités-royaumes de Chypre. Le bulletin fait suite aux précédents, déjà publiés dans cette revue. Le dernier avait paru dans *Trans* 33, 2007, et couvrait les années 2002-2005/6.

Depuis un an, E. Markou, chercheuse au Centre de Recherche de Grèce, a créé une cellule qui traite non seulement de la numismatique chypriote pendant la période achéménide – qui, certes, reste le centre d'intérêt principal –, mais aussi dans les périodes plus récentes, hellénistique et romaine, ainsi que de l'histoire et de la culture chypriote pendant ces périodes. Les premiers résultats sont sur la toile depuis la mi-avril 2015 : *SilCoinCy, Kyprios Character. History, Archaeology & Numismatics of Ancient Cyprus*. Il s'agit de la mise à jour et d'un élargissement du site lancé en 2008 : *shca.ed.ac.uk/projects/cnp/"Cyprus Numismatic Project"*.

Le bulletin actuel couvre les années 2006-2014. Les entrées suivent le même ordre que les précédents, mais sous chaque rubrique les contributions sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs, ce qui rendra le bulletin plus synoptique. Une brève notice explicative accompagne les entrées dont le titre n'est pas très parlant.

I. *Bibliographies*

— AMANDRY, M., « Chronique numismatique chypriote (III) », *CCEC* 35, 2005 (2006), pp. 215-234.
Publications entre 2002 et 2004.

— AMANDRY, M., « Chronique numismatique chypriote (IV) », *CCEC* 38, 2008 (2009), pp. 227-239.
Publications entre 2005 et 2007.

— AMANDRY, M., « Chypre », in M. Amandry et D. Bateson éds, *A Survey of Numismatic Research 2002-2007*, Glasgow 2009, pp. 87-89.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Bulletin de numismatique chypriote », *Trans* 33, 2007, pp. 139-177.

Publications entre 2002 et 2005/2006.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Bibliographie en ligne » sur le site *shca.ed.ac.uk/projects/cnp/"Cyprus Numismatic Project"*, 2008.

*. Mes remerciements à B. Detournay qui a bien voulu relire le texte.

Publications depuis le XIXe siècle jusqu'en 2006/7. Le site renferme plusieurs imprécisions. Il reflète, dans certains cas, les opinions des deux auteurs, sans faire clairement référence à la contribution de chacun d'eux et permettre au lecteur de comprendre facilement leurs divergences.

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Bibliographie en ligne » sur le site *SilCoinCy, Kyprios Character. History, Archaeology & Numismatics of Ancient Cyprus*, 2015.

Mise à jour de la bibliographie précédente, depuis le XIXe siècle jusqu'à 2014.

— MARKOU, E., « Cyprus », in *A Survey of Numismatic Research 2009-2014*, Messine 2015, sous presse.

— *Numismatic Literature*, American Numismatic Society, New York, vols. 144-149, 2000-2013, en ligne, *passim.*

Le no. 149 serait le volume final.

II. *Le monnayage chypriote*

1. Dans les traités sur l'histoire et la culture de Chypre

— IACOVOU, M., « Cultural and political configurations in Iron Age Cyprus », *AJA* 112, 2008, pp. 625-657, particulièrement 645-647.

À propos des noms grecs inscrits en caractères chypriotes syllabiques sur les monnaies.

— IACOVOU, M., "The political context of the syllabic script in the Iron Age", in P.M. Steele éd., *Syllabic writing in Cyprus and its context*, Cambridge Classical Studies, Cambridge 2013, pp. 133-152.

Le régime de la royauté est noté sur les monnaies chypriotes par le mot "roi", inscrit en abrégé ou en entier, aussi bien en caractères chypriotes syllabiques qu'en caractères phéniciens ; plus tard, au IVe s., il l'est aussi en caractères grecs alphabétiques.

— KARAGEORGHIS, V., *Ancient Cyprus. 9000 years of culture*, Nicosie 2012, pp. 124-125.

Le monnayage chypriote à l'époque achéménide, illustré par huit monnaies de six ateliers différents.

— PAMPORIS, D., *Κυπρίων ιστορία και νομίσματα (από την Αρχαϊκη εποχή έως την άλωση της Αμμοχώστου από τους Οθωμανούς το 1571)*, Nicosie 2010.

pp. 44-86 : histoire des cités-royaumes et de leur monnayage pendant la période achéménide.

— SATRAKI, A., *Κύπροι βασιλείς από τον Κόσμασο μέχρι το Νικοκρέοντα. Η πολιτειακή οργάνωση της αρχαίας Κύπρου από την Υστερή Εποχή του Χαλκού μέχρι το τέλος της Κυπροκλασικής περιόδου με βάση τα αρχαιολογικά δεδομένα,*

Σειρά Δημοσιευμάτων περικοδικού Αρχαιογνωσία 9, Athènes 2012, *passim* monnaies.

Pour définir l'étendue des cités-royaumes de Chypre, l'auteur tient compte de la géologie (cours d'eau, gisements de cuivre) et de l'intervention humaine (habitations, sanctuaires et tombes royales hors des centres, inscriptions royales) en se fondant sur les données archéologiques, épigraphiques et topographiques ; l'émission de monnaies, qui confirme l'existence d'une cité-royaume et donne la durée de son indépendance, est examinée au chapitre 7, pp. 218-333, *passim* ; seules quelques imprécisions numismatiques ont été détectées dans ce livre, riche en informations très diverses.

2. Dans les traités d'épigraphie

— EGETMEYER, M., *Le dialecte grec ancien de Chypre, tome I : grammaire; tome II : répertoire des inscriptions en syllabaire chypro-grec*, Berlin-New York 2010.

Le répertoire alphabétique du 2e tome contient, entre autres, les légendes monétaires. Elles sont examinées sous le nom de l'atelier monétaire ou sous le nom du lieu de trouvaille des monnaies, par exemple sous Lédra ou sous Tamassos. Elles ne sont pas mentionnées chronologiquement, mais par ordre alphabétique des auteurs modernes qui en discutent. Pour pallier cet inconvénient, il n'y a malheureusement pas d'index dans lequel on pourrait facilement repérer toutes les monnaies discutées. Comme pour tous les autres documents mentionnés dans le répertoire, aucune monnaie ni légende n'est illustrée par une photo ou un croquis.

— EGETMEYER. M., « The Recent Debate on Eteocypriote People and Language », in Colloque international des Mycénologues 11, Austin/Texas 2000), *Pasiphae* 3, (2009) 2010, pp. 69-90.

pp. 78-79 sur les monnaies d'Amathonte qui, au-dessus d'un lion couché, présentent un croissant renversé au-dessus d'un disque, qui formeraient ensemble le signe *lu*.

— EGETMEYER, M. *et al.*, « Rapport 2006-2010 sur les écritures chypriotes syllabiques », in P. Carlier *et al.* éds, *Études mycéniennes* 2010. *Actes du XIIIe colloque international sur les textes égéens*, Sèvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010, Biblioteca di "Pasiphae" X, Pise-Rome 2012, pp. 23-40.

Annonce de l'heureuse initiative d'intégrer les légendes monétaires dans le projet d'un corpus des inscriptions chypriotes du Ier millénaire ; proposition du nom Philothémis pour l'émetteur d'une série de monnaies qui représentent au droit les profils d'un lion et d'un sanglier à gauche, au revers un disque ailé.

— STEELE, P.M., *A Linguistic History of Ancient Cyprus. The Non-Greek Languages, and their Relations with Greek, c. 1600-300 BC*, Cambridge Classical Studies, Cambridge 2014.

L'A. fait reference aux monnaies portant des legendes inscrites en phénicien (Kition et Lapithos) ou un nom phénicien (Marion) et des légendes inscrites en chypro-syllabique qui ont une terminaison étéochypriote (Amathonte).

3. Traités de numismatique chypriote

— DESTROOPER-GEORGIADES, A., "Le monnayage des cités-royaumes de Chypre : quelques aspects et problèmes", *AIIN* 53, 2007 (2008), pp. 9-63, pl. I-IX.

Mises à jour et additions à G.F. Hill, *BMC Cyprus, A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, Cyprus*, Londres 1904, depuis 1904 jusqu'à 2006/7.

— DIMITRIOU, P.I., *Η ιστορία του Κυπριακού νομίσματος. Από το Τάλαντο στο Ευρώ,* Κυπριακή Τράπεζα Αναπτύξεως, Nicosie 2010, pp. 22-40: période achéménide.

Édition de luxe d'un traité de vulgarisation, pas toujours très précis, écrit pour une banque ; il traite des monnaies frappées à Chypre et qui circulent à Chypre. La plupart des monnaies illustrées, sans indication d'échelle, appartiennent à la collection de la Fondation culturelle de la Banque de Chypre.

— MARKOU, E., *Problèmes monétaires chypriotes de l'époque classique : les monnaies d'or*, thèse de doctorat non publiée, université Paris IV, 2006.

Cette thèse est publiée dans Meletimata 64, 2011 : voir infra.

— MARKOU, E., *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique*, *Meletimata* 64, Athènes 2011.

Mise à jour et publication de la thèse de doctorat qui contient un corpus du monnayage en or à Chypre, suivi d'une étude approfondie de l'iconographie, de la métrologie et de la politique monétaire des rois.

4. Terminologie

— IOSEPHIDES, D., « Συμβολή στην έρευνα της κυπριακής νομισματικής ορολογίας των κλασικών χρόνων », *Kupr. Spoud.* O', 2008, pp. 3-11.

5. Terminologie numismatique chypriote de l'époque classique (= achéménide).

Le monnayage chypriote dans le cadre de l'Empire achéménide

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Le reflet des crises de l'époque achéménide dans le monnayage chypriote », in *Actes du VIIIe Colloque International sur La Transeuphratène à l'époque perse : Crises et autres difficultés, Paris 8-10 avril 2010*, *Trans* 40, 2011, pp. 47-60.

ZOURNATZI, A., « The Vouni treasure and monetary practices in Cyprus in the Persian Period », in K. Liampi et D. Plantzos eds, *Coinage/jewellery. Uses-Interactions-Symbolisms, from Antiquity to the Present (Ios, 26-28 June 2009), KERMA*, Athènes, sous presse.

6. Le monnayage chypriote au tournant de l'époque achéménide et de l'époque hellénistique

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « The Cypriote coinage during the 4th century B.C.: unified or chaotic evolution in the Hellenistic period ? », in P. Flourentzos éd., *From Evagoras I to te Ptolemies. The transition from Classical to the Hellenistic Period in Cyprus, Nicosia 29-30 November 2002*, Nicosie 2007, pp. 265-281.

MARKOU, E., « Between Alexander III and Ptolemy I : production and circulation of posthumous alexanders in Cyprus, Egypt and Cyrene », in *Colloque international, Les alexandres après Alexandre : histoire d'une monnaie commune, Athènes 23-24 mai 2014,* sous presse.

OIKONOMIDOU, M., « Σκέψεις σχετικά με τα αρχαία κυπριακά νομίσματα », in M. Michaelides éd., *Acts of the international colloquium in honour of Dr. Ino Nicolaou : epigraphy, numismatics, prosopography and history of Ancient Cyprus, Nicosia, 24-25 November 2007, SIMA PB* 179, Uppsala 2013, pp. 41-43.

L'auteur note le très petit nombre (3) de monnaies des cités-royaumes trouvées en Grèce, alors que celles aux types d'Alexandre, en tant que monnaies internationales, sont plus nombreuses (33 après les avoir recomptées).

7. Ateliers

Amathonte

EGETMEYER, M., « The Recent Debate on Eteocypriote People and Language », in *Colloque des Mycénologues* 11, Austin/Texas 2000, *Pasiphae* 3, (2009) 2010, pp. 69-90.

Pp. 78-79 : à propos des monnaies d'Amathonte avec, au-dessus d'un lion, un croissant renversé au-dessus d'un disque, interprété par l'auteur comme le signe *lu*, qui serait sans doute l'initiale d'un nouveau roi à nom grec *lu*(*si*).

MARKOU, E., « Quelques pensées sur le monnayage d'Amathonte de l'époque classique », in A. Cannavò et L. Thély éds, *Les royaumes de Chypre à l'épreuve de l'histoire. Transitions et ruptures de la fin de l'Âge du Bronze au début de l'époque hellénistique, Colloque d'Athènes, 20-21.03.2015, BCH* suppl., sous presse.

Reprise du classement de M. Amandry, « Le monnayage d'Amathonte », in P. Aupert et M.C. Hellmann éds, *Amathonte I. Testimonia 1. Auteurs anciens – Monnayage – Voyageurs – Fouilles – Origines – Géographie, Études chypriotes IV, Éditions Recherche sur les Grandes Civilisations, École*

Française d'Athènes, « Mémoire » n° 32, Paris 1984, pp. 57-76 et *id.*, « Le monnayage d'Amathonte revisité, *CCEC* 27, 1997 (1998), pp. 35-44. L'auteur discute en particulier 1. les monnaies avec l'inscription « *lu* » (selon moi, ce signe pourrait aussi bien être un symbole : un disque dans un croissant renversé); 2. les monnaies portant la lettre « E » à l'exergue ; 3. la date des monnaies attribuées à Rhoikos.

Idalion

HERMARY, A., « Les derniers temps du royaume d'Idalion et son annexion par Kition. Le témoignage des sculptures », *CCEC* 35, 2005 (2006), pp. 99-126.

L'A. propose de dater les monnaies attribuées à Stasikypros, le dernier roi d'Idalion, « quelque part entre 470 et 450 », se fondant sur la datation de la sculpture et de la céramique. Notons que cette datation a déjà été précisée par la datation de la prise d'Idalion par ʿOzibaʿal vers 450, comme l'indiquent les fouilles récentes et la date des monnaies d'ʿOzibaʿal (après 450), dont certaines sont surfrappées sur les monnaies d'Égine, émises vers 457 av. J.-C.

Kition

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Les monnaies en or de Pumiathon de Kition (Chypre), note complémentaire », *RBN* 152, 2006, pp. 95-111.

Fait suite à l'article du même auteur, publié en 1993, « Le monnayage de Pumayyaton de Kition (361-312 av. J.-C.) dans le cadre des événements historiques de l'île. Son apport à l'histoire de Chypre », in T. Hackens *et al.* éds, *Actes du XI*[e] *congrès international de numismatique, Bruxelles, 8-13/09/1991*, Louvain-la Neuve 1993, pp. 249-259.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Un plomb aux types des grands bronzes de Pumayyaton, roi de Kition (Chypre) entre 362 et 312 av. J.-C. », in A. Lemaire éd., *Mélanges Josette Elayi : Phéniciens d'Orient et d'Occident*, Paris 2014, pp. 319-334.

Le plomb aux types des grands bronzes de Pumayyaton est comparé à toutes les variantes de bronze figurant un lion couché au droit, un cheval au revers, et à d'autres plombs qui portent les types de monnaies chypriotes de l'époque achéménide.

Kourion

APOSTOLIDES, A.P. « ... χαλκίνων νομισμάτων των βασιλέων ΕΥΑ- και Πασικράτους του Κουρίου », voir *infra*, iconographie, animaux.

APOSTOLIDES, A.P., « Τα χάλκινα νομίσματα του βασιλείου του Κουρίου και οι βασιλείς της Σαλαμίνος Ευαγόρας Α και Β », *NRCY* 39-43, 2008-2012 (2013), pp. 133-163.

À propos des bronzes de Kourion, datant du IV[e] s., qui représentent la tête d'Apollon de profil au droit, un cerf et la lettre A au revers, ainsi que deux séries de bronzes avec la tête d'Apollon de trois quarts au droit, la légende EYA auprès d'une lyre ou d'une jument avec son poulain au revers.

Lapéthos

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « New light on the coinage of Lapethos », in *Actes du IVe Congrès international des Études chypriotes, Nicosie, 29 Avril-3 Mai 2008*, Nicosie 2011, pp. 409-417.
Les monnaies de Lapéthos datant du Ve siècle et leur succession chronologique.

Marion

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Signification et destinataires des images et légendes monétaires de Marion du Ve au IVe siècle av. J.-C. », in P. Iossif et R. Veymiers éds, *TYPOI. Les monnaies grecques et leurs images : nobles émetteurs, humbles destinataires ? Actes du colloque international organisé à Athènes, 26-28 septembre 2012*, *BCH* supplément, sous presse.

MARKOU, E., « Une erreur d'attribution : monnaies de Chypre et de Cyrène », *BSFN* 61.3, 2006, pp. 50-54.
Clarification de l'attribution à Marion ou à Cyrène de petites monnaies en or très semblables qui représentent les têtes de Zeus et d'Aphrodite.

Salamine

BODZEK, J., « Tiarate Heads on Samarian Coins », *INR* 6, 2011, pp. 3-19, en particulier 13.
Les petites monnaies à la tête masculine coiffée d'une tiare ont peut-être été frappées par Évagoras II à Salamine ; voir *infra*, iconographie : tête masculine.

BUBELIS, W., « An overstruck stater of the Cypriot kingdom of Salamis », *AJN* 16-17, 2004-2005, pp. 1-5.
Attribution d'une monnaie surfrappée de Salamine, représentant un bélier couché et une croix ansée, à un roi Sophysas, inconnu à ce jour, qui aurait frappé monnaie vers 450 av. J.-C.

KONUK, K., « Kasolaba, a new mint in Karia ? », in *ΚΕΡΜΑΤΙΑ ΦΙΛΙΑΣ, τιμητικός τόμος για τον Ιωάννη Τουρατσόγλου*, volume A. Νομισματική-Σφραγιστική, Hellenic Ministry of Culture, Athènes 2009, pp. 177-183, en particulier 178.
L'attribution à la Carie plutôt qu'à Salamine, de la série de petites monnaies en argent figurant au droit une tête de bélier, au revers une tête juvénile entourée d'un ou de deux signes, déjà proposée par H.A. Troxell, 'Carians in miniature', in A. Houghton *et al.* éds, *Studies in Honor of Leo Mildenberg*, Wetteren 1984, pp. 249-255, se trouve confirmée par les monnaies trouvées dans l'antique Carie, entre Mylasa et Halicarnasse ; en revanche, l'atelier n'a pas encore été identifié.

MARKOU, E., « Menelaos, king of Salamis », in D. Michaelides éd., *Acts of the International Colloquium in Honour of I. Nicolaou. Epigraphy, Numismatics,*

Prosopography and History of Ancient Cyprus, Nicosia, 24-25 November 2007, SIMA PB 179, Uppsala 2013, pp. 3-8.

Contrairement aux autres sources, littéraires et épigraphiques en l'occurrence, seules les rares monnaies en or de Ménélas le mentionnent avec son titre de roi.

Soloi

MARKOU, E., « Monnaies en or chypriotes à la tête d'Athéna au droit, et au taureau ou à l'aigle au revers », *CCEC* 36, 2006, pp. 43-54.

L'A. attribue avec hésitation, mais avec assez de probabilité, les monnaies en or à la tête d'Athéna et au taureau à Stasias ou à Stasikratès de Soloi ; elles avaient été attribuées par le passé à Stasioikos de Marion.

Ateliers indéterminés

– Atelier dans le NO de Chypre

EGETMEYER, M., « Un nouveau roi chypriote sur une monnaie à inscription syllabique », *Kadmos* 46, 2008, pp. 143-151.

Les caractéristiques épigraphiques de la légende Aristophanto, qui se trouve au-dessus d'un poulpe au revers de la monnaie représentant au droit une tête de lion, suggèrent que la pièce a été frappée dans un atelier dans le NO de Chypre.

KNOEPFLER, D., « Une cité au cœur du monde méditerranéen antique. Érétrie et son territoire, histoire et institutions. Une cité dans la tourmente des guerres médiques. Les Érétriens et l'expédition à Chypre », *Annuaire du collège de France 2007-2008,* résumé des travaux et cours, Paris 2008, pp. 603-608, en particulier 603-605.

Selon l'auteur, les monnaies à la tête de lion et au poulpe seraient influencées par des types monétaires érétriens ; elles sont sans doute à attribuer à Soloi, dans le cadre de la révolte ionienne en 499 et de la bataille navale près de Pamphylie, attestée par Lysanias de Mallos en Cilicie, située à proximité géographique de Soloi à Chypre.

– Tamassos (?)

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « An Archaic Coin of Tamassos (?) », in H.-G. Buchholz et H. Matthäus éds, *Tamassos. Ein antiker Stadtstaat im Bergbaugebiet von Zypern*, Band I : H.-G. Buchholz: *Die Nekropolen* I, II, III AOAT, Band 48/1), Münster 2010, pp. 765-766.

Proposition hésitante d'attribuer à Tamassos les quelques monnaies en argent représentant au droit une tête casquée.

– Réattribution

MARKOU, E., « Some Cypriot Gold Coins ? », *Israel Numismatic Research* 4, 2009, pp. 9-20.

L'iconographie des petites monnaies en or montrant une protomè de cheval et une tête de bélier et dans une moindre mesure leur poids indiquent qu'elles ont été frappées à Barkè et non à Chypre, comme il avait parfois été suggéré.

8. Iconographie

MARKOU, E., « L'originalité chypriote à travers l'iconographie des monnaies d'or du IVe siècle avant J.-C. », in P. Flourentzos éd., *From Evagoras I to the Ptolemies. The transition from Classical to the Hellenistic Period in Cyprus*, Nicosia 29-30 November 2002, Nicosie 2007, pp. 283-296.

À travers le monnayage en or des royaumes de Kition, Marion (?), Soloi et en particulier de Salamine, l'auteur avance l'originalité des légendes monétaires, des types monétaires qui sont des divinités depuis le début du IVe s. La fusion d'éléments orientaux et occidentaux est mise en avant, en particulier la représentation du buste, orné de plusieurs bijoux, sur certaines monnaies en or de Salamine, depuis Évagoras II jusqu'à Ménélas.

Interprétation de types connus de divinités

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « "*PAPHOS*" sur les monnaies depuis le IVème siècle av. J.-C. », in *Jubilee Volume in honour of Professor Ewdoksia Papuci-Władyka, Studies in Ancient Art and Civilization* 17, 2013, pp. 203-226.

En particulier à propos de l'interprétation plausible de la tête féminine, coiffée d'un polos et d'une couronne murale, sur les grandes monnaies en argent du roi Nikoklès de Paphos.

IOSSIF, P.P., « Apollo Toxotes and the Seleukids », in P.P. Iossif *et al.* éds, *More than Men, less than Gods. Studies on Royal cult and Imperial Worship, Proceedings of the International Colloquium organized by the Belgian School at Athens, November 1-2, 2007, Studia Hellenistica* 51, Louvain 2011, pp. 229-291, en particulier 259-262.

Le type d'Apollon assis sur l'omphalos, qui figure au revers de trois grandes monnaies en argent de Nikoklès de Paphos, est examiné ainsi que son influence, sans doute peu probable, sur le type de revers des monnaies séleucides. Est prise en considération l'authenticité des trois monnaies de Nikoklès, auxquelles il faut à présent ajouter un quatrième exemplaire, connu par le biais du commerce : vente Nomos, Fixed Price List Winter-Spring 2011, lot 80 ; vente Classical Numismatic Group, Triton 15, 4 janvier 2012, lot 1018.

Tête masculine coiffée d'une tiare

BODZEK, J., « Tiarate Heads ... », pp. 10, 13, voir *supra*, atelier de Salamine.

WINZER, A., *Antike Porträtmünze der Perser und Griechen aus vor-Hellenistischer Zeit (Zeitraum ca. 510-322 v. Chr.) ; die frühesten Porträts lebender Menschen von Dareios I. Bis Alexander III*, Stuttgart 2005.

En particulier pl.4.18.2 : tête de face, coiffée d'une tiare, sur les monnaies d'Évagoras II.

Tête féminine à coiffure d'Hathor

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Μια μυστηριώδης γυναικεία κεφαλή σ'ένα από τα παλαιότερα νομίσματα της Κύπρου », *NRCY* 39-43, 2008-2012 (2013), pp. 85-115, en particulier 101-106.

Scènes mythologiques

LECOMTE, C., « La figure d'Europe à Chypre », in A. Chatzisavas éd., *Chypre et l'Europe*, *Lapithos*, Besançon 1998, pp. 130-148.
Europe sur les monnaies, les terres cuites et sur les sceaux de Chypre.

Animaux : lion et sanglier

DESTROOPER-GEORGIADES, A. « Μια γυναικεία κεφαλή ... », voir *supra*, iconographie : tête à coiffure d'Hathor, en particulier pp. 85-94.

Jument avec son poulain

APOSTOLIDES, A.P., « Γύρω από την ερμηνεία του οπισθότυπου χαλκίνων νομισμάτων των βασιλέων ΕΥΑ- και Πασικράτους του Κουρίου », *NRCY* 36-38, 2005-2007 (2009), pp. 1-8.
Le type de la jument avec son poulain, qui se trouve au revers de plusieurs bronzes de Kourion, n'a aucun lien avec le mythe arcadien de Poséidon et Déméter comme l'avait proposé D. Iosephides, « Ενα αδημοσίευτο νόμισμα του Κουρίου και η ερμηνεία του οπισθότυπού του με βάση ένα Αρκαδικό μύθο », *Kupr. Spoud.* 66, 2002 (2004), pp. 25-31.

Couronnes et bijoux

LICHOCKA, B., « Aphrodite et les émissions monétaires chypriotes », in R. Pera éd., *Il significato delle immagini. Numismatica, arte, filologia, storia, Atti del secondo incontro internazionale di studio del Lexicon Iconographicum Numismaticae (Genova, 10-12 Novembre 2005)*, Rome 2012, pp. 51-67.
L'A. étudie les différentes couronnes que porte Aphrodite sur les monnaies chypriotes et les compare avec celles qui sont représentées sur les sculptures chypriotes.

MARKOU, E., « Problèmes iconographiques du monnayage d'or des derniers rois de Salamine au IVe siècle avant J.-C. », in *Identités croisées en milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité-Moyen Âge)*, S. Fourrier et G. Grivaud éds, Rouen 2006, pp. 135-151.
À propos des couronnes et des boucles d'oreille représentées sur les monnaies des derniers rois de Salamine.

MARKOU, E., « Le témoignage des monnaies sur l'orfèvrerie chypriote classique », in Mélanges A. Caubet, CCEC 37, 2007 (2008), pp. 411-428.
Différents types de boucles d'oreille et de colliers représentés sur les monnaies sont comparés aux bijoux figurés sur les sculptures, les terres cuites et la céramique chypriote, ainsi qu'à des monnaies frappées hors de Chypre.

Copies modernes

MARKOU, E., « Copies modernes des statères d'or de Nikokréon de Salamine : à propos d'un défaut de coin », *RBN* 153, 2007, pp. 135-138.

Symboles

MARKOU, E., « Symbols on the Archaic and Classical Cypriot Coinage. Influences, Duration and Diffusion », in K. Dörtlük *et al.* éds, *Birinci Uluslararası Anadolu Para Tarihi Ve Numismatik Kongresi - Bildiriler / First International Congress of the Anatolian Monetary History and Numismatics - Proceedings, Antalya 25-28 February 2013* (Congress, Symposium, Seminar Series 4), Antalya 2014, pp. 397-408.

L'ankh, défini comme croix ansée, le disque ailé, le signe de Tanit, l'osselet et le disque solaire sous un croissant renversé sont examinés comme types monétaires et/ou comme symboles, à Chypre et sur quelques monnaies du Levant ou d'Asie Mineure.

Légendes monétaires

Voir *supra*, traités d'épigraphie.

EGETMEYER, M., « L'inscription chypriote syllabique sur la monnaie BNF-MMA 2004/221 », *NACQT* 36, 2007, pp. 54-56.

Le nom Aristophanto(s) est inscrit au-dessus d'un poulpe au revers d'un sicle issu d'un atelier chypriote non encore identifié.

IOSSIF, P.P., « Apollo Toxotes and the Seleukids », voir *supra*, iconographie, types connus.

Aux pp. 259-262, l'A. examine les légendes au droit et au revers de trois grandes monnaies de Nikoklès de Paphos, qui portent au revers la représentation d'Apollon sur un omphalos. Il cherche à déterminer si la légende du revers, *Nikokleous « Paphion »,* fait référence à la personnification de Paphos ou plutôt au lieu d'émission de la monnaie.

9. Métaux

Études concernant les monnaies en or

MARKOU, E., *L'or des rois de Chypre,* 2011, voir *supra*, Traités de numismatique chypriote.

MARKOU, E., « Les monnaies chypriotes d'or du IVe siècle avant J.-C. », C. Alfaro *et al.* éds, *in XIIIth International Congress of Numismatics, Madrid, 2003, Proceedings* I, Madrid, 2005, pp. 269-272.

Les monnaies en or frappées à Salamine, Kition, Marion et Soloi.

Études concernant les monnaies en bronze

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Les débuts du monnayage en bronze à Chypre », *NC* 168, 2008, pp. 33-41 ; publication de la contribution à la conférence de Bordeaux *Numismatica Anatolica* 2, 2003 (*Trans* 33, 2007, p. 147).

10. Étalons monétaires, systèmes pondéraux

MARKOU, E., « Gold and silver Weight standards in fourth century Cyprus: a résumé », in N. Holmes éd., *Proceedings of the XIVth International Numismatic Congress, Glasgow 31 août-4 sept 2009*, Malte 2012, pp. 280-284.

Présentation des premiers résultats sur l'agencement des divers étalons des monnaies chypriotes en or et en argent au IVe siècle, le ratio or-argent qui change également au cours de ce siècle étant pris en compte (voir le livre de l'auteur).

11. Monnayage et économie

IACOVOU, M., « The political context of the syllabic script in the Iron Age », in P.M. Steele éd., *Syllabic writing in Cyprus and its context*, Cambridge Classical Studies, Cambridge 2013, pp. 133-152.

pp. 145-147 : sur l'importance de la géographie politique dans l'économie numismatique, l'auteur explique l'absence ou le début tardif de monnayage dans les royaumes de Chytroi, Lédra, Tamassos et Kition par le manque de ressources minérales et d'un port.

MARKOU, E., « Gold Coinage and economic politics in Cyprus (fourth century BC) », *NRCY* 39-43, 2008-2012, pp. 117-132.

Reprise d'une partie intéressante du livre de l'auteur (voir supra, traités de numismatique chypriote) : dès ses débuts, le monnayage chypriote en or reflète la politique économique des rois : c'est un monnayage de nécessité en temps de guerre ; par ailleurs, la manipulation du monnayage en or reflète les difficultés économiques du roi Évagoras Ier de Salamine. Plus tard, les rois changeront l'étalon de leur monnayage afin de faciliter les échanges entre leurs monnaies en or et en argent.

12. Monnaies et pouvoir

HERMARY, A., « Marques d'identité, d'ethnicité ou de pouvoir dans le monnayage chypriote à l'époque des royaumes », in S. Fourrier et G. Grivaud éds, *Identités croisées en milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité-Moyen Âge)*, Rouen 2006, pp. 111-134.

Les inscriptions, les types iconographiques et les symboles sur les monnaies de la fin du VIe et du Ve s. sont l'expression de l'identité et le l'ethnicité du pouvoir ; ils légitiment le pouvoir souverain et divin du roi. Aussi tous les rois

adoptent-ils un formulaire et un programme iconographique sensiblement identiques.

13. Circulation monétaire

a. Inventaires et études générales sur la circulation de monnaies chypriotes à Chypre et à l'étranger

CH X, 2010.

Monnaies chypriotes des cités-royaumes : pp. 26-27, nos 205, 209, 210 ; 29, nos 228, 235 ; 65, no. 437.

KUSHNET, K.W., *Coinage and imported Greek Pottery as comparative Indicators of Economy in 6th through 4th Century BC Cyprus*, thèse soutenue à l'université d'Albany, État de New York 2014.

L'examen approfondi de la céramique grecque de provenances diverses trouvée dans l'île et des monnaies chypriotes en argent trouvées dans des trésors monétaires, isolées dans quelques fouilles archéologigues ou surfrappées à Chypre comme à l'étranger, indique que les deux produits ne donnent pas des informations parallèles, mais qu'ils se complètent plutôt. Il en ressort que l'économie de Chypre repose sur le cuivre et les ports, essentiels au commerce ; ils sont à la base de la formation d'alliances politiques et commerciales à Chypre même et à l'étranger. La prise en compte de la distance parcourue par les produits est une donnée qui, à juste titre, a été largement explorée. Cet exposé, abondamment illustré de cartes, tableaux et histogrammes fondés sur des analyses statistiques de données brutes, conduit à leur généralisation et manque parfois d'une interprétation critique.

MARKOU, E., « Le voyage de la monnaie chypriote archaïque et classique dans le temps et dans l'espace », in T. Faucher *et al.* éds, *Nomisma. La circulation monétaire dans le monde grec antique. Actes du colloque international, Athènes, 14-17 avril 2010*, *BCH Supplément* 53, 2011, pp. 398-416.

Survol des trésors qui incluent des monnaies chypriotes de l'époque achéménide et qui ont été enfouis tant à Chypre même que hors de l'île, documentés par des tableaux. Des histogrammes et des graphiques circulaires (camemberts) présentent d'une manière visuelle l'apport des monnaies de chaque atelier chypriote ainsi que la présence réduite de monnaies étrangères à Chypre et de monnaies chypriotes à l'étranger, dans quelques trésors importants. Aux monnaies chypriotes thésaurisées s'ajoutent les monnaies surfrappées. Le rôle des monnaies trouvées isolées, soit dans les fouilles archéologiques, soit hors de tout contexte immédiatement compréhensible, est brièvement mentionné sans développement.

b. Circulation monétaire à Chypre

Trésors (par ordre chronologique)

* Le trésor de Lefkosia 2006, *CH* X.209

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Analysis of the hoard of silver coins », in D. Pilides et A. Destrooper-Georgiades, « A hoard of silver coins from the plot on the corner of Nikokreontos and Hadjipoullou streets, (east extension of the settlement of the Hill of Agios Georgios, Lefkosia) », *RDAC*, 2008, pp. 315-335.

Trésor de 36 *sigloi* chypriotes, frappés dans un seul ou dans plusieurs ateliers non encore identifiés. 32 des monnaies portent au droit les protomès de lion et de sanglier de profil à gauche, au revers un disque ailé ; elles sont frappées avec 7 coins de droit et 6 coins de revers. Une de ces monnaies est une imitation antique fourrée.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Ancient hoards in Cyprus », in « Coin hoards 2009 », *NC* 169, 2009, p. 249, no. 61.

MICHAELIDES, D. et PILIDES, D., « Nicosia from the beginning to Roman Ledroi », in D. Michaelides éd, *Historic Nicosia*, Nicosie 2012, pp. 1-74, en particulier 4-5.

* Le trésor de Larnaca (?), *IGCH* 1272

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « New light on the Larnaca hoard *IGCH* 1272 », in N. Holmes éd., *Proceedings of the XIVth International Numismatic Congress, Glasgow 31 August-4 September 2009*, Malte 2012, pp. 131-139.

Plusieurs monnaies, mises en vente entre 2007 et 2009, portent des types similaires à ceux du trésor de Larnaca, alors que d'autres sont un peu plus récentes. Celles-ci donnent à penser que toutes ces monnaies forment un nouveau trésor, qui a été dispersé dans le commerce avant d'avoir été recensé.

* Le trésor de Vouni, *IGCH* 1278

ZOURNATZI, A., « The Vouni treasure and monetary practices in Cyprus in the Persian Period », in K. Liampi et D. Plantzos éds, *Coinage/jewellery. Uses-Interactions-Symbolisms, from Antiquity to the Present (Ios, 26-28 June 2009), KERMA*, Athènes, sous presse.

*Le trésor de Kiti 1978, *CH* V.22, VI.13, X.209

MICHAELIDOU-NICOLAOU, I., « Un petit trésor de dariques, Kiti 1978, trouvé à Chypre », *RN* 2006, pp. 19-23.

Datation des dariques entre 400 et 370 et comparaison avec celles du trésor de Vouni.

<u>Monnaies isolées</u> (par ordre alphabétique)

— À Kition

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « The monetary circulation in ancient Kition during the Classical period and of coins of Kition outside the kingdom », in L. Wriedt Sørensen et K. Winther Jacobsen, *Panayia Ematousa* II, *Political, Cultural, Ethnic and Social Relations in Cyprus. Approaches to Regional Studies, Monographs of the Danish Institute at Athens*, vol. 6/2, Athènes 2006, pp. 61-80.

— À Kourion

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Νομίσματα », in D. Christou, *Ανασκαφές Κουρίου 1975-1998*, Τόμος Β', Nicosie 2013, pp. 1-141, nos 842-1697, 173-176, 293-307, nos 135-240.

Catalogue des monnaies par ordre d'inventaire, la plupart avec photo mais sans échelle, sans indication des axes et sans bibliographie. Seules cinq à sept monnaies datent de l'époque achéménide, cinq bronzes de Kourion : n°s 856, 902, 930, 1100, 1623 et deux de Salamine : n°s 1670 et 1671, sur un total de 1038 monnaies trouvées sur l'acropole.

— À Marion (Polis Chrysochou)

SHEEDY, K.A., « The Marion *Kouros* in the British Museum », in Y. Kourayos et F. Prost éds, *La sculpture des Cyclades à l'époque archaïque. Histoire des ateliers, rayonnement des styles, Actes du colloque international organisé par l'éphorie des Antiquités préhistoriques et classiques des Cyclades et l'École française d'Athènes (7-9 septembre 1998), BCH* Supplément 48, 2008, pp. 335-365, en particulier 337, 1, 357, fig. 5, 6a-b.

Monnaie d'Idalion dans la tombe 92 de Marion.

STAHL, A.M., « Catalogue entries nos 41-43 », in W.A.P. Childs *et al.* éds, *City of Gold. The Archaeology of Polis Chrysochous, Cyprus*, Princeton 2011, pp. 140-143 et 92, 106, n.7-8.

Trois monnaies de la période achéménide trouvées dans les fouilles à Marion : un 1/3 de sicle de Sasmas et un bronze de Stasioikos II(I?) de Marion sont illustrés, alors que la troisième pièce, non illustrée, ne me semble pas être une monnaie, mais un petit plomb.

— Dans la Mésaoria

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « La circulation monétaire dans la Mésaoria à l'époque achéménide », in *Actes du VIIe Colloque international sur la Transeuphratène à l'époque perse : frontières et courants d'échanges culturels, Paris,* 22-24 mars 2007, *Trans* 35, 2008, pp. 83-95.

— À Tamassos

BUCHHOLZ, H.-G., « Versuch einer archäologisch-topographischen Auswertung des Fundmünzen von Tamassos », in H.-G. Buchholz et H. Matthäus, *Tamassos ...*, voir *supra,* ateliers indéterminés, pp. 783-806.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Die Fundmünzen aus Tamassos und dem Umland », in H.-G. Buchholz et H. Matthäus, *Tamassos ...*, voir *supra,* ateliers indéterminés : « 1. The Coins », en collaboration avec I. Michaelidou-Nikolaou, pp. 743-745 ; « 3. Various Additions from Politiko and the Area of Tamassos, b. Classical Coins found in the Area of Tamassos », pp. 767-770.

MICHAELIDOU-NIKOLAOU, I., « Die Fundmünzen aus Tamassos und dem Umland », in H.-G. Buchholz et H. Matthäus, *Tamassos ...*, voir *supra,* ateliers indé-

terminés : « 1) The Coins : a) An introduction to a Corpusculum of Coins of Tamassos, b) Catalogue of the coins of Tamassos », pp. 745-756, en particulier 747-748.

Monnaies chypriotes surfrappées

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Monnaies chypriotes surfrappées », in D. Michaelides éd., *Acts of the international colloquium in honour of Dr. Ino Nicolaou: epigraphy, numismatics, prosopography and history of Ancient Cyprus, Nicosia, 24-25 November 2007, SIMA PB* 179, Uppsala 2013, pp. 9-41.
Monnaies surfrappées à Chypre et monnaies chypriotes surfrappées hors de Chypre.

c. Circulation de monnaies chypriotes à l'étranger

— En Grèce

Monnaies isolées

KNAPP, R.C. et MACISAAC, J.D., *Excavations at Nemea* III, *The Coins*, Berkeley *et al.*, Londres *et al.* 2005, p. 172, cat.1991.
Monnaie de bronze de Salamine représentant la tête d'Athéna au droit, une protomè de taureau au revers.

— Dans la région de la mer Noire (?)

Trésor mer Noire (?), avant 1993

ALRAM, M., « Ein Silberschatz vom Schwarzen Meer », in S. Haag et N. Kurtmann éds, *Götter, Menschen und das Geld der Griechen. Eine Ausstellung des Kunsthistorischen Museums Wien und des Münzkabinetts und der Antikensammlung der Stadt Winterthur,* Vienne 2011, pp. 113-123.
Description très générale d'un trésor, mis au jour illégalement ; A. ne met pas en doute le lieu d'enfouissement, contrairement à d'autres.

ALRAM, M., « The coinage of the Persian Empire », in W.E. Metcalf éd., *The Oxford Handbook of Greek and Roman Coinage*, Oxford 2012, pp. 61-87, en particulier 70.
A. rejette tout soupçon sur l'authenticité du trésor et son lieu d'enfouissement.

SUMMERER, L., "Achämenidische Silberfunde aus der Umgebung von Sinope", in *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia* 9, 1-2, 2003, pp. 17-42, en particulier 28-29, 38-39.

— En Asie Mineure occidentale

Influence de types chypriotes à l'étranger et vice versa

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Monnaies du Dodécanèse et de la Pérée d'Asie Mineure dans la collection de l'École française d'Athènes », in *4e Colloque organisé par les Amis du Musée numismatique, 31 mai-1er juin 2003, Ὀβολός* 8, 2006, pp. 211-224.
Types monétaires similaires, à Chypre et dans le Dodécanèse.

— En Anatolie ou plus en Orient

Le trésor « aux poulpes », c. 2000 (*CH* X.210)

EGETMEYER, M., « inscription BNF-MMA 2004/22 ... », voir *supra*, légendes monétaires.
À propos de la monnaie d'Aristophanto(s) incluse dans le « trésor ».

EGETMEYER, M., « Un nouveau roi ... », voir *supra*, atelier indéterminé.
À propos du nom du roi Aristophanto(s), dont une monnaie est incluse dans le « trésor ».

MANI HURTER, S., « Le trésor "aux poulpes" : un petit trésor archaïque enfoui vers 478 av. J.-C. », *RN* 162, 2006, pp. 65-71.
Neuf monnaies, dont deux chypriotes d'(un) atelier(s) non encore identifié(s), mises en vente en Suisse en 2000 ou 2001, forment sans doute (une partie d')un trésor, enfoui à Chypre vers 478. D'après la composition du « trésor », le lieu de son enfouissement me paraît peu probable.

MANI HURTER, S., « The "octopus" hoard. A small archaic hoard deposited in 478 BC », *NAC* 36, 2007, pp. 43-53.
Version élargie de l'article du même auteur, publié en 2006.

— Au *Levant*

Le trésor du Levant 2014

CNG 97, 17 Septembre 2014, lot 1.
Ce trésor, uniquement connu par le biais du commerce, est composé de 32 monnaies, la plupart cisaillées et fragmentées, de « Hacksilber » (fragments d'objets en argent) et de bijoux, et a été enfoui vers 420-400 av. J.-C. Il inclut un sicle de Baalmilk II de Kition, 15 chouettes d'Athènes, trois monnaies de Sidon, les autres provenant de divers ateliers de Grèce et de Syracuse.

Le trésor de Byblos

ELAYI, J. et ELAYI, A.G., « Nouveau trésor de Byblos d'après les archives de H. Seyrig (TLXXXIII) », *Trans* 38, 2009, pp. 65-75.
Parmi les 54 monnaies et 3 lingots se trouve une hektè de Baalmilk de Kition.

Influence chypriote sur le monnayage phénicien et vice versa

ELAYI, J. and ELAYI, A.G., *The coinage of the Phoenician city of Tyre in the Phoenician period (5th-4th cent. BCE)*, OLA 188, *Studia Phoenicia* XX, Louvain 2009, *passim*.
Tyr, la Phénicie toute entière et Chypre s'influencent réciproquement, tant en politique, par exemple au temps d'Évagoras I[er] et d'Évagoras II, que dans les pratiques monétaires. Aussi le début du monnayage à Tyr, daté entre 450 et 430, est-il attribué à l'influence de Kition et de Lapéthos, qui frappaient monnaie depuis plusieurs décennies déjà, alors que l'introduction de la date de règne du roi sur les monnaies de Tyr, depuis 388, est une pratique qui a été

adoptée sur les monnaies de Pumayyaton de Kition, depuis 359 très précisément (pp. 342-350, 379 et 330, 356, 393 respectivement).

ELAYI, J. et ELAYI, A.G., « Étude comparée des monnayages phéniciens des 5e-4e s. av. J.-C. », *Trans* 43, 2013, pp. 49-64.

P. 54 : le premier monnayage de Byblos suit vraisemblablement le modèle de Lapéthos, avec laquelle cette cité entretenait des relations particulières, et celui de Tyr peut-être celui de Kition, son ancienne colonie.

— En Égypte

Ingot hoard, Égypte début du XXe siècle

VAN ALFEN, P.G., « Herodotus' "Aryandic" Silver and Bullion Use in Persian-Period Egypt », *AJN* 2nd series, 16-17, 2004-2005, pp. 7-46.

Trésor enfoui en Égypte vers le milieu du Ve siècle qui inclut, entre autres, 19 monnaies, dont un sicle d'Idalion figurant un sphinx et un motif irrégulier.

Isolées en Égypte

EMPEREUR, J.-Y. (LICHOCKA B.), in F. Goddio et M. Clauss éds, *Egypt's sunken treasures. Catalogue de l'exposition à Berlin*, 13/5-4/9 2006, pp. 130-131, 447, n° 427 et 449, n° 445.

Une monnaie en or et une en bronze de Pumayyaton de Kition trouvées à Héraklion/Thonis.

— En *Orient*

Le trésor de Carchemish, 1995

BRAND, A., *Het verboden Judas-evangelie en de schat van Carchemish*, Soesterberg 2006, *passim*.

KONUK, K., « Les chouettes en Asie Mineure : quelques pistes de réflexion », in *Nomisma, BCH* Suppl. 53, 2011, p. 60, n. 28.

Le trésor de Kerki (Darya) 2003 (*CH* X 206)

KAGAN, J., « Archaic Greek Coins East of the Tigris: Evidence of Circulation ? », in N. Holmes éd., *Proceedings of the XIVth International Numismatic Congress, Glasgow 31 August-4 September 2009*, Malte 2012, pp. 230-236.

Trésor enfoui vers 500, qui inclut au moins 48 monnaies grecques dont un sicle chypriote d'un atelier non encore déterminé.

III. *Collections publiques ou privées, expositions*

Par pays en ordre alphabétique.

Belgique

BAR, M., *SNG Belgique, Bibliothèque Royale de Belgique. La collection de bronzes grecs de Marc Bar*, Bruxelles 2007.

No. 931 : bronze de Pumayyaton de Kition.

Chypre

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Εισαγωγή και κατάλογος των νομισμάτων των Κυπριακών πόλεων-βασιλείων », in E. Zapiti et L. Michaelidou éds, *Νομίσματα της Κύπρου από τη συλλογή του Πολιτιστικού Ιδρύματος Τραπέζης Κύπρου*, Nicosie 2007, 2010², pp. 27-103 ; traduction anglaise de D. Dimitriadou, *Coins of Cyprus from the Collection of the Bank of Cyprus Cultural Foundation*, Nicosie 2008, pp. 27-103.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Cypriot coins of the City-kingdoms in the *Old Collection* of the Cyprus Museum », *RDAC*, 2009 (2010), pp. 163-194.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « The Cypriot Coins of the City-Kingdoms of the Hubbard Collection in the Cyprus Museum », *RDAC*, 2010 (2012), pp. 373-397.

DESTROOPER-GEORGIADES, A. et MARKOU, E., « Administration in Iron Age, Coinage », in D. Pilides et N. Papadimitriou éds, *Ancient Cyprus : cultures in dialogue, Exhibition organised by the Department of Antiquities, Cyprus, in the Royal Museums of Art and History, Brussels, October 31, 2012-February 17, 2013, Exhibition catalogue,* Nicosie 2012, pp. 194-199.

Choix de monnaies des cités-royaumes du Département des Antiquités de Chypre.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « Numismatic Research in the Collections of the Department of Antiquities of Cyprus. The Communication with the Public », *NomKhron* 31, 2013, pp. 93-118.

DESTROOPER-GEORGIADES, A., « The Cypriot Coins of the City Kingdoms of the Gunther Collection in the Cyprus Museum », *RDAC*, 2011-2012, sous presse.

MARKOU E., « The coins », in V. Karageorghis, *Cypriote and other antiquities in the collection of Angelos and Emily Tsirides*, Nicosie 2011, pp. 141-147.

Huit monnaies des cités-royaumes.

MARKOU, E. et ZAPITI, E., « Coins and Artefacts. Highlights from the Museum of George and Nefeli Giabra Pierides Collection. Donated by Clio and Solon Triantafyllides », in N. Holmes éd., *Proceedings of the XIVth International Numismatic Congress, Glasgow 31 August-4 September 2009*, Malte 2012, pp. 2112-2115.

ZAPITI, E., « Les cités-royaumes (VIe-IVe siècles avant J.-C.) », in M. Campagnolo, C. Courtois, M. Martiniani-Reber et L. Michaelidou éds, *Chypre d'Aphrodite à Mélusine,* Nicosie 2006, pp. 66-79.

Quelques monnaies de la collection de la Fondation culturelle de la Banque de Chypre sont illustrées.

ZAPITI, E., « Coins Catalogue, The Cypriot city-kingdoms (6th-4th century BC) », in S. Hadjisavvas, *Cyprus, crossroads of civilisations ; exhibition in the National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, Washington DC, October 2010-April 2011,* Nicosie 2010, pp. 163-170, n°s 1-22.

Un choix de vingt-deux monnaies chypriotes de la période achéménide, qui appartiennent à la collection de la Banque de Chypre, Fondation culturelle, sont illustrées.

France

AMANDRY, M., « Acquisitions récentes de monnaies chypriotes par le département des Monnaies, Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale de France », in A. Bouet éd., *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Ausonius éditions, Mémoire 19, Bordeaux 2008, pp. 93-95.

Six monnaies des cités-royaumes.

Grèce

PENNA, V. et STOYAS, Y., *SNG Greece* 7. *The Kikre Collection of bronze coins*, Athènes 2012, n° 1005-1013.

TSANGARI, D., *Hellenic Coinage. The Alphabank Collection*, Athènes 2007.

Pp. 268-273, 3 monnaies de Salamine et une de Paphos, no. 183, une monnaie de Stasandros de Paphos surfrappée sur une monnaie d'Égine, comme l'indique la photo du droit, mais ce fait n'est pas mentionné dans le texte.

TSOURTI, E. et TRIFIRÓ, M.D., *SNG Greece* 5. *Numismatic Museum Athens. The A.G. Soutzos Collection.*, Athènes 2008, n° 1672-1674.

A. DESTROOPER-GEORGIADES

RECENSIONS

J.M. BOS, *Reconsidering the Date and Provenance of the Book of Hosea. The Case for Persian-Period Yehud*, New York *et al.* 2013, 186 pp.

Dans l'introduction, pp. 1-34, l'auteur rappelle la mise à mal du caractère biographique des livres prophétiques par la recherche actuelle. L'accent est désormais mis sur l'étude du processus rédactionnel. L'auteur pose la question de la datation et de la provenance du livre d'*Osée*. Qui a pu parrainer le livre d'*Osée* au 8e siècle ? Il relève p. 25, que pour S. Rudnig-Zelt, le livre est judéen, et p. 26, que l'émergence du monothéisme se fait au VIe siècle (P. Lemche). Il propose de considérer que le livre a un sens comme un tout (p. 33).

Le titre du chapitre 2, pp. 35-69, est assez clair : « The Anti-Monarchical Ideology of the Book of Hosea as Evidence for a Persian-Period Date of Composition and Judahite Provenance ». L'auteur estime que le livre d'*Osée* étend au royaume du Nord la littérature anti-monarchique du Sud (10,8 ; 13,9-11) à l'époque du gouverneur et du grand prêtre. La royauté humaine est incompatible avec la reconnaissance de la royauté de Yahvé (9,15). Voir p. 56 : « If placing trust in a human king is tantamount to a rejection of Yahweh as King, it necessarily that a misplaced trust in royal prerogatives, such as military action and monumental buildings projects, is also unacceptable for those who are loyal Yahwists ». Les Perses ont dû décourager une armée locale (p. 57), en conséquence le caractère anti-monarchique se comprend bien au VIe siècle plutôt qu'au VIIIe. D'où, p. 61 : « Thus, it seems quite clear that the ideology evident in Hos:1:7 and 2:20is similar to that found in other post-monarchic texts that portray a utopian future ... Indeed, such non-militaristic texts make little sense in a monarchic context, one of king's primary roles, that of a warrior, is presented as entirely unnecessary and even undesirable ». Des passages pourraient être consi-

dérés comme favorables à la royauté comme en 2,2 et 3,5. Mais en 2,2, nous relevons le terme *r'š* et non *mlk*, et en 3,5, il est question de David, qui pourrait être le David des *Chroniques*, réputé avoir institué le clergé du temple. Ainsi, il semble bien que le livre d'*Osée* présente une idéologie favorable au clergé.

Le chapitre 3, pp. 70-101, a également un titre explicite : « The Anti-Benjamin, Anti-Bethel, and Anti-Samaria Polemic in the Book of Hosea read against the Background of the Early Persian Period ». Si le livre d'*Osée* a été écrit dans le Sud à l'époque perse, on comprend l'opposition avec Miṣpa, siège du gouverneur provincial (*Ne* 3,7). Dans ce cas, les intérêts corporatistes l'auraient emporté sur la loyauté au gouverneur. Les attaques contre le sanctuaire de Béthel se comprennent par contre parfaitement dans le cadre de la réouverture du sanctuaire de Jérusalem. Les attaques contre Samarie se comprennent dans le cadre d'une Samarie plus peuplée, appuyant les concurrents de Jérusalem. On relève p. 88 : « and thus, the polemic against bethel found in the book of Hosea very plausibly derives from Persian-period Jerusalem when its leadership was attempting to (re)gain a market share of the Yehudite Yahwists ».

Le titre du chapitre 4, pp. 102-129, est également explicite : « The Pervasiveness of the Judahite Dual Theme of Exile-Return in the Book of Hosea as Evidence for a Persian-Period date ». Le thème dual de l'exil et du retour se comprend bien dans le cadre d'une rédaction dans le royaume du Sud au VIe siècle. Le retour vers la terre correspond également au retour vers Yahvé, voir p. 112 : « Furthermore, this ideological position (return to land = return to Yahweh) is found in several of the books produced in Judah in the post-monarchic period ». De plus, les passages prédisant un désastre sont suivis de passages promettant une restauration (p. 116). Le caractère réversible de l'exode (8,13 ; 9,3 ; 11,5) n'est guère compatible avec l'idée d'un retour ultérieur étant donné la politique d'assimilation assyrienne (p. 125).

Dans le chapitre 5, pp. 130-163, l'auteur passe en revue les allusions aux traditions sur l'histoire d'Israël dans les différents livres bibliques : « The Traditions of "Israel" in the Book of Hosea : Evidence For a Post-Monarchic Date and Judahite Provenance ». Dans le cas de références à l'histoire des patriarches dans la Genèse, nous avons déjà probablement à faire à des passages postexiliques, comme cela est particulièrement souligné pp. 143-145. On peut relever au sujet des parallèles de la *Genèse* aux promesses d'*Osée* 2,1, p. 145 : « Ska notes that the promise passages make Abraham "the ancestor of all those who left Mesopotamia to settle in the Promised Land" and that Jacob has become "the model for the exiles who are returning home" ». D'autres allusions sont plus difficiles à analyser de manière particulière, mais l'usage d'un grand nombre de traditions des différents livres bibliques, sur Israël, n'est guère vraisemblable au VIIIe siècle.

Dans la conclusion, pp. 164-170, l'auteur estime que le caractère anti-monarchique du livre doit être lié à l'alternative de l'élite non royale de Juda au

VIe siècle qu'il propose d'assimiler au clergé du temple. L'attaque contre le « prêtre » en 4,4-10 concernerait Béthel (6,9-10), et la branche aaronide, pour la délégitimer face aux Sadoquites, récemment rentrés d'exil.

B. GOSSE

W.P. BROWN éd., *The Oxford Handbook of the Psalms*, Oxford 2014, Oxford University Press, 661 pp.

Après une introduction de l'éditeur, pp. 1-27, les articles des différents contributeurs sont regroupés en dix parties. Les notes de chaque article, dénommé chapitre, sont regroupées à la fin de chacun d'entre eux et une bibliographie suit.

La première partie concerne le contexte du Proche-Orient ancien, avec des contributions de A.E. Zernecke sur les parallèles en Mésopotamie, M.S. Smith sur Canaan et B.U. Schiper sur l'Égypte. Concernant la Mésopotamie, il est particulièrement proposé plusieurs parallèles entre des passages de psaumes et l'hymne d'Ištar. Sur l'héritage cananéen de la Bible, M.S. Smith rappelle *Ez* 16,3. Les comparaisons se font surtout avec les textes d'Ugarit. En ce qui concerne l'Egypte, l'auteur cite plusieurs inscriptions avec de nombreux renvois aux psaumes bibliques. La deuxième partie concerne le langage des psaumes, avec des contributions de F.W. Dobbs-Allsopp sur la poésie, de même P.S. Hawkins, C. Mandolfo sur le genre des lamentations, T.J. Bott sur la métonymie, et D. Jacobson sur la sagesse. F.W. Dobbs-Allsopp souligne le rôle du parallélisme dans la poésie biblique, l'usage de certaines paires de termes, devenues classiques par la tradition orale. P.S. Hawkins traite de la manière de prendre en compte cet aspect poétique des psaumes. Le thème des lamentations dans le *Psautier* est ensuite traité en tenant compte une nouvelle fois des influences mésopotamienne mais également grecques. Au sujet de la métonymie, il est constaté que Yahvé est souvent désigné par son nom et le psalmiste par sa langue, sa bouche ou ses lèvres. Le court chapitre sur la sagesse dans le *Psautier*, pp. 147-157, dont l'unique page sur le rôle de la sagesse dans la rédaction du Psautier, p. 155, nécessiterait certainement des développements, voir B. Gosse, *L'influence du livre des Proverbes sur les rédactions bibliques à l'époque perse*, Paris 2008, pp. 51-86 pour le *Psautier*. La troisième partie traite de la traduction des psaumes avec des contributions de D.M. Stec sur le *Psautier* araméen, J. Schaper sur le *Psautier* des Septante, et S. Goins sur le *Psautier* de Jérôme. L'édition scientifique des Targums des psaumes est très incomplète au contraire de la Torah ou des prophètes. Il existe des liens avec le livre de *Job*. Le Targum des psaumes est postérieur au Nouveau Testament. Il faut donc prendre en compte les dépendances dans chaque cas. Les copies du *Psautier* des Septante sont très nombreuses, plus nombreuses même que pour le Pentateuque. Comme pour d'autres écrits il existe un processus de réinterprétation. Le *Ps* 59,9 et 107,9 LXX renvoie à Judas Mac-

cabée (166-160 AC). Jérôme considère que la traduction du texte doit également être une œuvre d'art.

La quatrième partie concerne la composition des psaumes. S.E. Gillingham traite du rôle éditorial des lévites. Y. Zarovitch étudie l'ordonnancement des *Ps* 136-150. P.W. Flint traite des psaumes de Qumran. L'importance des indications données quant au chant des psaumes doit souligner le rôle des lévites. Selon diverses traditions, des collections de psaumes devaient être chantées à diverses occasions. L'auteur mentionne le rôle prépondérant des asaphites par rapport aux coréites. Concernant les *Ps* 136-150 il est considéré que le *Ps* 137 a coupé la suite naturelle des *Ps* 136-138. Il est ensuite fait l'inventaire des textes de psaumes à Qumran. L'auteur relève trois éditions principales : les *Ps* 1 ou 2 jusqu'à 89 ou 92 ; la même plus les *Ps* 101-150 avec le *Ps* 93 ; la même avec les *Ps* 90-150. L'auteur traite également des psaumes apocryphes et des titres de psaumes. La cinquième partie traite de l'interprétation et de la réception des psaumes. A. Cooper traite de la tradition juive ; S.P. Ahearne-Kroll du Nouveau Testament ; W.A. Saleh des psaumes à Qumran et dans la tradition islamique ; B. Breed de la réception du *Ps* 91. En ce qui concerne la tradition juive, il est déjà pris en compte le rôle de David comme auteur. Puis il est pris en compte la tradition midrashique, puis médiévale et enfin ultérieure. Au sujet du Nouveau Testament, il est insisté sur l'importance du rôle des psaumes pour le Judaïsme ancien et les chrétiens. Le cas du *Ps* 2,7 est spécialement traité. Suit l'interprétation musulmane des psaumes. Finalement, la réception du *Ps* 91 est prise en compte aux différentes étapes, y compris dans le Nouveau Testament.

La sixième partie concerne l'interprétation des psaumes. W.H. Bellinger traite de la question du genre des psaumes ; R.J. Clifford revient sur le rapport des psaumes avec le temple ; E.S. Gerstenberger traite des psaumes qui ne concernent pas le temple ; J. Clinton Mccann Jr situe les psaumes dans leur contexte littéraire ; N.L. Declaissé-Walford traite de la meta-narration du Psautier ; J.M. Lemon présente l'iconographie des psaumes, R.L. Foster traite de la rhétorique des psaumes ; B.A. Strawn de la poétique ; M.D. Knowles de l'interprétation féministe ; N.K. Gottwald de la royauté dans les psaumes. L'arche d'alliance représentait le trône de Yahvé dans le temple (cf. les *Ps* 132,8 et 78,60-61). Des titres de psaumes renvoient à certaines fêtes et des passages de psaumes devaient accompagner des sacrifices (4,6 ; 27,6 ; 65,1-4 ...). Des psaumes devaient être également liés aux pèlerinages, â Pâques, Pentecôte, à la fête des Tentes ou à l'intronisation du roi. D'autres psaumes ne sont pas nécessairement liés au temple, actions de grâce ou psaumes didactiques par exemple. Les psaumes appartiennent à des collections, et ont de plus été regroupés en cinq livres et pourvus d'une introduction (*Ps* 1-2). En dernier ressort, le *Psautier* témoigne de la situation du retour de l'exil. Des illustrations du Proche-Orient ancien correspondent particulièrement bien à des passages de psaumes. La prise en compte de la structuration du *Psautier* en cinq livres est importante pour comprendre le dérou-

lement de l'argumentation du *Psautier*, particulièrement les *Ps* 89 (fin du troisième livre) et 107 (début du cinquième livre). Le côté psychologique et thérapeutique des psaumes n'est pas à négliger. L'identification d'une voix féminine dans le *Psautier* est très incertaine, mais les psaumes ont joué un rôle important dans la vie des communautés féminines. La royauté joue un rôle important dans les psaumes. Pour ma part, je pense qu'il faut lier ce phénomène à la réaffirmation du personnel du temple qui se présente comme institué par David, considéré comme le fondateur du culte du temple par la translation de l'arche à Jérusalem selon la présentation de 1 *Ch* 16. Le *Ps* 105 substituait primitivement l'alliance avec les patriarches à l'alliance avec David du *Ps* 89 (B. Gosse, « Le quatrième livre du psautier, psaumes 90-106 comme réponse à l'échec de la royauté davidique », *BZ* 46, 2002, pp. 239-252.).

Une septième partie traite de l'interprétation des psaumes à partir d'une tradition culturelle. R.S. Sadler Jr traite de l'usage des psaumes par la communauté afro- américaine, J.J. Ahn par la communauté américaine d'origine asiatique, E. Sanchez en Amérique Latine. Dans le premier cas, le psautier donne un langage pour célébrer Dieu dans les bonnes et mauvaises situations, jusqu'aux psaumes d'imprécations. Pour les asiatiques, l'inculturation joue un rôle important. L'oppression est commune au langage du psalmiste et à celui du peuple latino-américain, particulièrement dans l'aire rurale. On peut ajouter la prise en compte des langues indiennes : B. Gosse, *Ri Tyoxlaj Wuj pa Qach'ab'al K'iche'*, *Biblia en Quiché*, Bilbao 2011. Une huitième partie parle de la théologie des psaumes. M.Z. Brettler traite de la théologie juive des psaumes et R.A. Jacobson de la théologie chrétienne. La théologie juive compare les cinq livres des psaumes avec les cinq livres de la Torah et insiste sur l'aspect polyphonique. Il est difficile d'abstraire la relation au christianisme et à la Septante. La théologie chrétienne tente de prendre en compte l'exégèse canonique. L'étude des psaumes nécessite une collaboration entre différentes approches, historique, pastorale liturgique ... Une neuvième partie est consacrée aux anthropologies des psaumes. W. Brueggemann traite de l'humanité dans les psaumes et J.F.D. Creach du juste et du méchant. La personne humaine apparaît complexe et le dialogue avec Dieu sert à l'humanisation. La deuxième contribution débute comme la première par la citation du *Ps* 8,5. Il est noté que le terme « juste » ne doit pas être pris dans un sens légaliste, mais il s'agit de ceux qui prient Dieu et qui dépendent de lui. Une dixième partie traite de la pratique des psaumes. K.B. Long traite de la pratique cultuelle chrétienne. T.S. Long développe la prédication à partir du *Psautier*, M. Morgan du chant des psaumes, C.L. Schnabl Schweitzer de l'usage pastorale des psaumes, E. Kingsmill SLG de l'usage monastique, D. Rensberger de l'usage écologique. Le langage des psaumes est apte à rendre compte des problèmes humains. Des schémas d'homélie sont présentés à partir de psaumes. Est abordé ensuite l'usage musical, pastoral et monastique et écologique, ne serait-ce qu'en raison de la place prise par la création dans les psaumes.

Suit un indice sur les psaumes apocryphes, puis un second sur les rouleaux et manuscrits de psaumes, un index des auteurs cités, et finalement un index des textes bibliques et autres textes cités. Chacun pourra se référer aux études qui l'intéressent plus particulièrement. La richesse du langage des psaumes et son rapport étroit à l'humanité et à l'humanisation ne peut laisser personne indifférent.

B. GOSSE

J.-M. DURAND, T. RÖMER et M. BÜRKI éds, *Comment devient-on prophète ? Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 4-5 avril 2011*, Göttingen-Fribourg 2014, 223 pp.

Pour la troisième année consécutive, les chaires d'Assyriologie et des Milieux bibliques du Collège de France se sont réunies afin de porter un regard pluridisciplinaire sur la question du prophétisme et plus particulièrement sur la manière dont on devient prophète. Si les contributions ne peuvent pas toutes répondre à la question posée vu la nature des sources et le hiatus dans leurs attestations, elles mettent en lumière différents aspects de la prophétie dans l'antiquité et la diversité des contextes socio-historiques. L'ouvrage s'ouvre sur la table des matières, une préface suivie des quatorze articles plus ou moins denses et se clôt sur l'index assyriologique et celui des traditions du Levant et de la Grèce. Dans la préface (pp. vii-xii), J.-M. Durand et T. Ramer présentent les sources en précisant que les textes de Mari et les rédactions bibliques représentent deux moments distincts et autonomes de la prophétie, malgré une conduite religieuse continue et un lien entre traditions amorrite et hébraïque. Pourtant, la cohérence d'ensemble est remarquable avec une ouverture sur les mondes juif, chrétien, grec, romain et islamique.

J.-M. Durand ouvre les « réponses » avec quelques « Réflexions sur deux cas d'oniromancie » (pp. 1-22). Il fait le point tout d'abord sur la réalité historique des prophètes soulignant que le prophétisme a toutes les apparences d'une réalité secondaire comparée à l'activité divinatoire dans les sources mariotes du XVIIIe s. av. n. è. Mais la permanence de l'institution ne peut être mise en doute comme le montrent les attestations au fil des siècles à l'ouest de l'*âpilum* de l'Oronte, du *šiuniyanza* hittite et du *massanamis* louvite (p. 2). Certainement cette inégalité des attestations doit être liée au pouvoir et à la volonté des autorités de faire attention ou non aux prophètes. Puis l'auteur se penche sur la prophétie d'un genre particulier: l'oniromancie qui semble procéder de façon binaire et se présenter comme un Ersatz de la divination, cette dernière étant la façon de légitimer toute autre forme de présages une fois installée solidement la royauté de Zimrî-Lîm. Il présente à cette occasion un texte nouveau [A.747]. D. Charpin, avec les «Pro-

phéties et rêves 'censurés' dans les archives royales de Mari» (pp. 23-33) part du constat qu'il n'existe, dans les archives de Mari, aucun récit de vocation prophétique en raison même de la nature du corpus. On ne peut donc pas répondre à la question du colloque (p. 25) ! Il propose alors d'étudier la formule par laquelle certains prophètes qualifient la mission dont ils ont été chargés par une divinité et souligne combien les personnes qui avaient le sentiment de devoir transmettre un message au roi de la part d'une divinité insistaient sur le fait qu'elles étaient envoyées par celle-ci. Ces formules d'envoi suivent le modèle des relations diplomatiques. De manière enjouée, l'auteur propose cependant de répondre à la question « comment ne pas devenir prophète» qui, elle, peut être documentée. Effectivement, un certain nombre de cas de censure (prophétie non transmise au roi, réticence à transmettre le rêve d'un tiers) ou d'autocensure (un rêveur qui tombe malade ou la lettre inédite M.7160 de Hammi-sagis) sont attestés et permettent de rendre compte d'un aspect inédit de la prophétie. M. Guichard, avec « L'apparition d'un prophète anonyme dans un poème épique paléo-babylonien » (pp. 35-49) expose l'épopée de Zimrî-Lîm, texte qu'il a entièrement édité depuis, et s'intéresse à la mention d'un prophète*âpilum* qui est pour le roi le signe divin décisif anticipant la victoire définitive. *L'âpilum* luimême n'est que l'intermédiaire d'une divinité (Dagan selon le contexte) et, à ce titre, il est normal qu'il s'efface derrière elle. L'intérêt manifesté par «l'auteur» de l'épopée est donc celui du medium utilisé par la divinité plutôt que de la personne. En ce sens, il est probable que l'*âpilum* représente le type le plus légitime et le plus respectable aux yeux du pouvoir. Étonnamment ce prophète est vu mais muet: la simple apparition du prophète devient ainsi le signal omineux. Ce signe apparaît à un endroit clé de la structure de l'épopée de sorte que l'intervention prophétique est analysée comme le fruit d'une pure mise en scène. L. Marti, présente le corpus ninivite et « La population prophétique à la cour des Sargonides » (pp. 51-60). Il s'intéresse d'abord à la définition du prophète *raggimu,* personnage d'un certain rang qui pouvait se voir confier des missions par le roi ou qui pouvait être consulté de manière privée. Il représente le plus haut standing dans la hiérarchie des prophètes comparable à un *âpilum* mariote. Puis l'auteur s'intéresse à la définition du *mahhû* qu'il situe également dans la tradition du *muhhûm.*

J.L. Wright, « Prolegomena to the Study of Biblical Prophetie Literature » (pp. 61-86) offre la transition entre les contributions des assyriologues et celles plus diversifiées des biblistes. Il s'attache à cette question si souvent posée de l'opposition entre prophètes bibliques et rois. Pour répondre à ce décalage entre sources mésopotamiennes et bibliques, l'auteur propose une interprétation historique qui paraît stimulante. Il souligne d'abord combien la figure prophétique reconstruite est un complément parfait à celle du roi (*a foil to the king* p. 62) : la prophétie biblique ne serait autre que le fruit d'une invention politique pour survivre à la fin de la royauté comme à celle de la possession de la terre. L'activité éditoriale au cœur d'une situation politique complexe se serait traduite par une

disposition envers le peuple (*demotic*) et plus seulement le roi par comparaison avec les autres sources du Proche-Orient ancien. Cette évolution est mise en relation avec l'usage du nom d'Israël et les origines d'une identité / idéologie pan-israélite. Aussi l'auteur pose-t-il une nouvelle question qui pourrait d'abord sembler s'éloigner du sujet prophétique : comment la Judée a-t-elle fini par se comprendre comme « peuple d'Israël » ? (p. 69). Après avoir rappelé différentes hypothèses, il opte pour une évolution historique en quatre étapes majeures: la première prend en compte la longue durée et les conditions naturelles dans les hautes terres de Samarie et Judée, propices au développement d'une culture matérielle commune. Parce que les frontières ne sont pas bien prononcées dans les hautes terres, les populations ont des échanges importants en matière de langage, culture, mariage et culte, même si elles peuvent présenter une diversité culturelle de type régional. La deuxième étape est celle de l'émergence d'une identité nationale pan-israélite avec l'expansion et la centralisation du royaume du nord (précédant 722). Son pouvoir et ses ingérences dans les affaires du sud sont facilement documentés. Ainsi, « the fact that Samaria succeeded in exerting an influence over its southernmost neighbor much more than over Moab, Ammon, Edom or anything other state goes a long way toward explaining why il is Judah that later inherited Israel 's cultural and literary heritage » (p. 71). Cette première identité pan-israélite, émanant d'un royaume du nord fort et conquérant, se voit corroborée par un exemple étranger, celui de la stèle de Mésha qui ne cite pas moins de six fois le nom « Moab » dans le but semble-t-il de rassembler les groupes hétérogènes de son royaume. Il faut noter alors que cette identité nationale émane directement du pouvoir royal. La troisième étape est celle de la période s'étalant de la chute de Samarie à celle de Jérusalem (722-587). L'hégémonie politique et culturelle de Samarie sur Jérusalem a tracé la voie d'un héritage illustre culturel mais surtout littéraire. Cet héritage israélite est réapproprié et Juda occupe dorénavant une position prééminente. L'idéologie du lieu saint unique de Jérusalem est, par ailleurs, liée à la réduction du territoire avec les avancées assyriennes sous Sennachérib : Jérusalem en 701 est pratiquement un cité-État. L'auteur n'hésite pas alors à se demander les raisons idéologiques d'une telle réappropriation et propose une solution qui mérite d'être reprise : « The increasing anticipation of ultimate defeat, I suggest, would have bolstered reflection on Judah 's special relationship to not only Yhwh but also to Israel as the people of Yhwh. The evidence of prophetical writings lends support to this suggestion. This literature reflects a growing consciousness of common identity, one that is shaped by a common experience of judgment at the hands of "Yhwh, the God of Israel." The older prophecies of doom against Israel were now reinterpreted to include ludah » (p. 73). La dernière étape de ce processus, sans doute la plus décisive, est la période succédant à la défaite judéenne (587) : c'est alors que la nonrestauration de la royauté développe encore plus la conscience de « peuple » et rend compte du nom d'Israël comme nom de tout un peuple. Ici

nous revenons au sujet du prophétisme biblique puisque c'est, dans ce corpus, que la conscience de peuple est la plus vive. Effectivement, durant cette période, la conscience nationale israélite paraît très faible comme l'indiquent le mémoire de *Néhémie*, les sources araméennes d'*Esdras* et les vestiges épigraphiques: le nom d'Israël n'est pas usité. Cela est confirmé par les communautés de la diaspora qu'elles soient égyptiennes ou babyloniennes qui s'identifient comme « judéennes ». Ainsi, « Israël » comme concept collectif a survécu grâce à l'héritage littéraire prophétique. Ce ne sont plus seulement les références à une prophétie de jugement qui permet cette identification collective mais également celle à une prophétie de salut et de retour. Pourtant, ce n'est que très tardivement, avec les révoltes de 66-70 puis 132-136 que le nom d'Israël apparaît sur les monnaies et symboles officiels. Israël a donc survécu comme concept collectif avant tout dans la littérature prophétique! La critique du pouvoir émanant des livres prophétiques peut donc être comprise par le manque de centralisation à la différence des empires mésopotamien et égyptien mais également par le développement littéraire propre de ces livres en l'absence de toute institution royale.

A. Lemaire propose, pour sa part, de répondre précisément à la question « Comment devient-on prophète en Israël au IXe s. av. n. è. ? » (pp. 87-97). Il présente le corpus des attestations prophétiques dans le matériel épigraphique autour de 800, chez les voisins d'Israël (la stèle de Zakkour, l'inscription de la citadelle d'Amman, la stèle de Mésha, l'inscription de Tel Dan). Ainsi, des prophètes transmettant au roi des oracles de la divinité nationale sont bien attestés spécialement en cas de succession anormale, de construction de sanctuaire ou de guerre. Malheureusement, ces inscriptions monumentales sont silencieuses sur la manière dont on devient prophète. Mais l'inscription de Deir ʻAlla offre de manière presqu'inopinée une tradition littéraire qui permet de resituer le cycle d'Élysée (1 *R* 19, 16-2 *R* 13,21) dans son contexte. L'auteur propose alors une rédaction du cycle pour l'essentiel en Samarie durant la dynastie de Jéhu (841-749) avec une mise par écrit peu avant la mort du prophète. Voici donc comment l'on devenait prophète, non pas de père en fils mais, comme Élisée, après avoir été au service d'un prophète plus ancien (Élie) et formé par lui. Mais encore fallait-il avoir reçu le don divin! D'autre part, on ne peut pas faire fi du rôle d'enseignement des groupes de prophètes qui auraient disparu avec l'émergence des prophètes écrivains. J. Hutzli, dans « Comment Samuel devient prophète. Analyse du récit de 1 Samuel 3 dans son contexte » (pp. 99-108) s'intéresse à la nature du récit, à son genre et ses relations avec son contexte littéraire. Il propose un milieu et une époque relativement anciens de ce récit de vocation prophétique, conservant certaines réminiscences historiques relatives au sanctuaire de Silo et de son culte. T. Römer, « Comment distinguer le vrai du faux prophète ? » (pp. 109-120) déploie le panorama des prophètes bibliques sous l'angle de l'idéologie de la véracité prophétique. Or, celle-ci n'est pas unifiée et différents discours se font jour : un « vrai » prophète est celui qui parle au nom du « vrai » Dieu et il

n'est pas employé par le roi. Il peut avoir aussi besoin d'une légitimation divine. Surtout un vrai prophète est un prophète « comme Moïse » dont les oracles s'accomplissent. Pourtant, le vrai prophète ne dit pas forcément un oracle qui s'accomplit, de sorte qu'on peut se demander s'il n'est pas en définitive un prophète mort. K. Schmid, avec « De la prophétie orale à la prophétie écrite. Les origines littéraires du livre d'Ésaïe» (pp. 121-137), s'intéresse à la question de la mise par écrit des paroles d'Ésaïe. L'auteur rappelle d'abord qu'Ésaïe a été une figure historique, ce qui ne se laisse pas aisément prouver mais qui paraît plus vraisemblable que l'hypothèse inverse. Puis il présente les textes les plus anciens du livre, des paroles adressées au prophète seul, ce qui n'empêche pas une activité publique, car c'est bien ainsi qu'il faut comprendre l'ordre d'endurcissement (6,9-11) qui laisse deviner toute la stratégie du livre : présenter son contenu comme ayant été rejeté par les auditeurs contemporains, pour qu'il soit reçu d'autant mieux par ses lecteurs des époques ultérieures (p. 124). C'est donc leur échec en tant que proclamation orale mais la persuasion des auteurs de leur légitimité qui a permis la mise par écrit des premiers oracles : leur échec n'était que provisoire. De plus, le jugement annoncé par Ésaïe n'est pas une nouveauté. Il est basé sur la colère de Dieu contre Israël, colère qui est encore dirigée contre son peuple, et l'auteur d'éclairer l'actualisation de la prophétie d'Amos et l'érudition d'un tel travail de mise par écrit: le prophète devient exégète et scribe. Le jugement de Juda sera alors la prolongation et la continuation du jugement du royaume du nord, Israël. Cette contribution offre ainsi un bel écho à celle de J.L. Wright. M. Bürki, avec « L'étoffe du prophète. Nouveau regard sur la vocation prophétique d'Élisée » (pp. 139-157) donne une interprétation d'autant plus stimulante qu'elle peut aussi être mise en regard de celle de A. Lemaire mais, cette fois, pour la contredire. Il analyse la succession d'Élie à Élisée en comparaison du rite d'investiture des prêtres (l'onction, la transmission du vêtement, le sacrifice et la présence du peuple comme témoin) et peut argumenter la figure d'Élisée prophète, prêtre et scribe. Je citerai ici ses propres conclusions stimulantes : « Élisée apparaît alors comme la figure centrale d'une construction littéraire dont la fonction consiste à illustrer les lois. Élisée tel qu'on le voit à l'œuvre dans ces récits ne témoigne pas d'une forme archaïque du prophétisme mais d'un prophétisme d'un genre nouveau. Son ministère et, en particulier, les nombreux miracles qui le ponctuent illustrent l'œuvre de Yhwh sur terre en faveur de ceux qui observent ses lois. Ces récits présentent le peuple dans des situations de détresse, de la famine à la domination militaire, et l'invitent à respecter les lois dictées par les prêtres afin de voir l'action de Yhwh à l'œuvre en sa faveur » (pp. 156-57). La figure prophétique d'Élisée reflète par conséquent la position des scribes qui le mettent en scène dans leurs récits.

G.J. Brooke présente « Les mystères des prophètes et les oracles d'exégèse : continuité et discontinuité dans la prophétie à Qumrân » (pp. 159-166). Il revient d'abord sur l'emploi du terme « prophète » dans la littérature de Qumrân à travers

les figures prophétiques des écritures, les expressions telles « la loi et les prophètes » ou encore les mentions d'un prophète eschatologique. Cependant, c'est surtout dans les débats où il est question de vrais et de faux prophètes (4Q375 1 I,4-6 ; 11Q19 LIV,8-18 ; LXI,1-5 ; 4Q339) que le terme est le plus fréquent. Cet usage montre donc que, pour ceux qui ont copié ces textes, la prophétie se poursuit et qu'il est encore nécessaire de distinguer la vraie de la fausse prophétie. Cette contribution offre encore un bel écho à celle de T. Römer. Pourtant, personne dans la communauté résidente n'est appelé « prophète ». Il y a donc continuité mais aussi rupture, rupture également documentée par l'évolution de la conception des textes prophétiques comme mystères divins. S'appuyant sur le *Commentaire d'Habacuc* 2,1-2 (lQpHab VII), l'auteur montre comment le prophète est conçu comme lecteur d'une tablette céleste qui implique un double acte de lecture-écriture et comment il devient un exégète habile écrivant des « oracles prophétiques d'exégèse ». Ici précisément, la question posée dans ce colloque trouve une nouvelle réponse. P. von Gemünden expose la « Prophétie juive au premier siècle » (pp. 167-186) avec une analyse fine des sources. L'auteure s'intéresse à la prophétie comme moyen d'expression d'une culture dominée par une puissance et une culture étrangère. De manière intéressante, elle montre comment Flavius Josèphe lui-même tend à se présenter comme prophète. Puis D. Jaillard présente les sources plus tardives sous l'angle de la figure d'« Apollonius de Tyane et les formes du prophétisme dans le monde gréco-romain » (pp. 187-204). Enfin, C. Moussé offre l'analyse et « Le développement du culte des prophètes dans la région de Damas dans la ne moitié du Moyen Âge [avec] l'exemple de Magârat al-Dam » (pp. 205-216). L'ensemble est fort riche et forme une cohérence appréciable pour une question posée qui semblait de prime abord difficile à envisager, voire impossible à traiter ! Quelques notes sur la forme : mises à part les rares coquilles, on note que dans la préface la communication de M. Guichard est première et celle de J.-M. Durand troisième alors que c'est l'inverse dans la suite. L'index final (pp. 218-223) ne paraît pas complet et parfois fautif concernant les références bibliques, ce qui est dommageable à la qualité de l'ouvrage.

S. ANTHONIOZ

J. ELAYI, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, éditions Perrin, 342 pp., 6 figs.

Cette dense synthèse, très bien écrite, de l'histoire complexe de la Phénicie, à l'exclusion des colonies, comble une lacune historiographique ; on peut saluer l'ambition de cette entreprise, et sa réalisation très aboutie. Les contraintes éditoriales n'ont pas permis l'appareil des notes en particulier, et l'A. précise dans sa préface (p. 11) qu'elle a retenu des interprétations ou a mentionné des incertitudes. La difficulté de la transcription du sémitique dans une police n'utilisant pas

de signes diacritiques est résolue de façon très cohérente, ce qui facilite la lecture des très nombreux noms de personnes.

L'introduction (pp. 11-36) pose tout d'abord les questions sur l'origine de la population et sur la situation du territoire considéré comme faisant partie de la Phénicie. Les Phéniciens ne sont pas toujours considérés comme autochtones et pourraient être originaires de régions plus au sud. Quant au territoire lui-même, c'est la proximité des montagnes boisées et des sites portuaires de la côte qui en fait l'intérêt, non ses ressources agricoles. Le chapitre introductif présente ensuite quelques problématiques ; l'A. rappelle les avis contrastés sur les Phéniciens, depuis l'Antiquité, et ramène le débat à la documentation : en particulier, les découvertes et prouesses techniques – sans parler de la diffusion de l'alphabet, et leur art est une synthèse originale d'influences diverses.

L'étude historique est organisée en cinq parties, chacune d'elles abordant tour à tour des aspects généraux, régionaux ou thématiques, et permettant de synthétiser ainsi une histoire aussi touffue qu'incomplète. Les sources sont en effet très souvent extérieures au pays, dont la période d'indépendance date seulement du premier âge du Fer ; la richesse des cités phéniciennes les a exposées à être le plus souvent la proie des grands empires. En l'absence d'archives disparues émanant des cités elles-mêmes – à la seule exception notable des sources numismatiques dont l'A. est spécialiste – celle-ci a eu recours très souvent aux archives provenant surtout d'Égypte et de Mésopotamie, pour y trouver la matière nécessaire à sa documentation. La répétition des conflits, massacres et déportations opérés par les Assyriens et les Babyloniens dit assez l'importance majeure de ces cités maritimes dans la géopolitique du Proche-Orient, et leur remarquable dynamisme.

La première partie intitulée « La Phénicie avant 1200 » (pp. 39-96), aborde les périodes fondatrices de l'histoire de ce petit pays à l'histoire tourmentée. L'A. brosse tout d'abord un tableau des données que l'on peut avoir de la préhistoire du pays (pp. 39-43), depuis le Paléolithique inférieur (-700 000 ans), jusqu'au Chalcolithique récent (- 3200) ; le territoire de la future Phénicie s'est trouvé sur la voie des migrations de populations des continents africain et eurasiatique, et présentait aussi des sites offrant des abris naturels. Vers 5300, « un modeste village » apparaît déjà sur le site de la future Byblos ; au Chalcolithique récent, outre le site de Byblos, ceux de Sidon et Beyrouth existent déjà. Le chapitre 2, « Byblos et l'Égypte » (pp. 44-67) présente un passionnant raccourci des très anciennes relations économiques et politiques entre la petite cité maritime et le puissant royaume égyptien, dès l'époque prédynastique, vers 3500, grâce en particulier à la présence de minerais de cuivre et d'étain (exceptionnels dans la région), et de ressources en bois. On lira avec beaucoup d'intérêt la description de l'exploitation et du transport de ces troncs énormes, surexploités dès l'Antiquité, malgré des conditions naturelles très difficiles. C'est donc dès cette époque que l'influence égyptienne devient dominante, comme on le constate dans les fouilles

du temple de la déesse, la Baalat Gubal, le plus important du Proche-Orient ancien. Un texte, la pierre de Palerme, relate une expédition par le fondateur de la IVe dynastie, Snéfrou, qui envoie une expédition à Byblos pour ramener du bois. Le chapitre 3 s'intéresse à la fondation d'autres cités proto-phéniciennes entre 3200 et 1500 (pp. 68-75), principalement Sidon, Tyr et Arwad, ainsi qu'à de petites cités, généralement oubliées. L'A. s'attache à présenter l'importance relative des cités entre elles, et leur situation géographique, tell et îlot, qui les rendait – presque – imprenables. Dès le début du Bronze ancien, le site de Sidon est occupé sur le tell du château Saint-Louis, « bien protégé par un cordon côtier » (p. 68) ; moins importante d'abord que Byblos, Sidon est sur la route maritime vers l'Égypte, et son importance va devenir prédominante. La cité de Tyr est plus ancienne encore, du Bronze ancien (3300-2000) ; à l'origine bâtie sur deux îles, reliées entre elles par Hiram Ier, puis au continent par Alexandre le Grand lors de son siège. Au nord, Arwad, sur son îlot, n'est mentionné dans les sources qu'à partir des archives d'Amarna, vers 1350. D'autres cités, plus petites, fondées à l'époque du Bronze, sont échelonnées sur la côte du nord au sud : Marathos, Simyra, Irqata, Atri, Batruna, Sarepta, les modernes Akhziv, Tell Keisan, Dor, Jaffa sont des cités appartenant au domaine phénicien. L'A. termine le chapitre par un aperçu d'Ugarit, détruite vers 1185, et dont la culture préfigure la culture phénicienne. Le chapitre 4, sur les petits états vassaux du Proche-Orient entre 1500 et 1200 (pp. 76-96), présente la situation complexe et difficile des « petits rois » face aux « grands rois » (p. 77) qui dominent l'Égypte, le Mitanni et le Hatti. Fidélité, engagements militaires et tributs sont les obligations en échange desquels le petit roi est autorisé à régner, mais il est aussi protégé ; un exemple que l'A. développe est la correspondance du roi de Byblos Rib-Hadda au pharaon autour de 1350 : ses appels à l'aide restent sans réponse. Un autre exemple est la rivalité entre deux rois vassaux de l'Égypte, Abi-Milku de Tyr et Zimredda de Sidon. À Arwad, la pression exercée par Amurru sur la côte contraint Arwad à rejoindre son camp. À la fin de l'âge du Bronze, les cités phéniciennes se retrouvent divisées entre les deux camps, Hittites et Égyptiens, qui se sont partagés la région sur la ligne Byblos-Damas.

La deuxième partie couvre la seule période d'indépendance de la Phénicie, de 1200 à 883 (pp. 99-137). Le premier chapitre traite de « l'émergence » de la Phénicie (pp. 99-137), qui commence par une période cruciale de l'histoire du Proche-Orient ancien, l'invasion des « Peuples de la mer », par des groupes de migrants dans le bassin oriental de la Méditerranée, fuyant leurs régions d'origine pour des raisons socio-politiques. Au nord de la côte phénicienne, Ugarit est détruite et au sud les Philistins fondent cinq cités, dont Gaza. Les cités phéniciennes semblent avoir bien résisté. L'empire hittite s'effondre, pour des raisons aussi bien externes qu'internes, et l'équilibre politique de la région s'en trouve affecté. Pour les cités phéniciennes, c'est davantage l'apport culturel qu'ethnique qui domine, et ces bouleversements vont contribuer à façonner la civilisation

phénicienne. Les populations proto-phéniciennes sont refoulées par les Araméens et les Hébreux vers l'ouest du pays, et l'expansion maritime est une réponse à l'étroitesse du territoire. L'A. rappelle que « L'alphabet représente l'une des principales innovations des Phéniciens » (p. 106), qu'ils transmettent aux Grecs et que les premières tentatives remontent au milieu du IIe millénaire. Les institutions qui se mettent en place caractérisent la société phénicienne : un roi et divers organes représentatifs, dont un conseil des Anciens et une assemblée du peuple, dont se font l'écho les sources grecques. « La perte d'influence de l'Égypte (1200-1000) » (pp. 110-115), dans le chapitre 2, est une période qui reste obscure car très peu documentée ; néanmoins, c'est l'époque pendant laquelle les Phéniciens se lancent dans l'exploration et les débuts de la colonisation en Méditerranée occidentale avant les Grecs. En Phénicie même, les Phéniciens investissent les sites du sud, où de nombreuses pointes de flèches inscrites témoignent la fois de la victoire des archers phéniciens et de l'usage de l'écriture. À la suite de ces perspectives historiques, l'A. rapporte un récit particulier, haut en couleur, des environs de 1090, « Les mésaventures de l'Égyptien Ounamon chez le roi Zakerbaal de Byblos » (pp. 112-115) ; le fil des événements rapportés met en lumière la perte de puissance de l'Égypte mais non le déclin de ses relations avec la Phénicie, et en particulier avec Byblos. C'est dans cette période qui a suivi l'invasion des peuples de la mer que commencent « Les débuts de l'exploration assyrienne vers l'ouest (1100-1000) » (pp. 116-121). Tiglath-phalazar Ier doit faire face à diverses menaces, et sa politique défensive s'avère très vite une politique expansionniste dirigée contre les riches cités phéniciennes : « abattage des cèdres, réception des tributs et pêche en mer » (p. 117) ; les cités phéniciennes se soumettent au nouveau pouvoir qui a atteint la limite occidentale qu'il veut contrôler. Un autre roi assyrien, Assur-bêl-kala, atteint aussi la Méditerranée, tout aussi fasciné par les ressources et la chasse à l'hippopotame. Mais les cités phéniciennes ne sont pas encore menacées, ni par l'Égypte, affaiblie, ni par l'Assyrie, encore peu impliquée. Le chapitre « Les crises dynastiques à Byblos (1000-900) » (pp. 122-126), présente le roi Ahiram, un usurpateur connu pour son sarcophage historié offert par son fils, sur lequel une inscription menaçant d'éventuels violateurs est gravée. Abibaal, fils d'un autre usurpateur, Yehimilk, fait graver en Égypte une statue de la Baalat afin qu'elle protège son règne (p. 125) ; c'est un geste fort en direction de l'Égypte, qui a aussi intérêt à renouer avec une cité comme Byblos, face à la menace montante de l'Assyrie. Mais en 897, après une expédition malheureuse, l'Égypte perd son influence dans la région. Le règne d'Hiram Ier est connu grâce aux récits bibliques relatant ses relations avec David puis Salomon. Il en ressort, au-delà des difficultés chronologiques, que Tyr est une cité dont la richesse, la puissance et le prestige sont sans commune mesure avec l'étroitesse de son territoire ; on retrouve à cette occasion la mention de l'importance des bois du Liban et l'habileté des artisans phéniciens. Le début du Ier millénaire est aussi marqué par les explorations – à la recherche de l'étain – et les premières

implantations en Méditerranée occidentale, en Espagne, au Portugal, et en Sardaigne.

La troisième partie, « La Phénicie sous la domination assyrienne (883-610) » (pp. 141-195) relate la période la plus éprouvante pour les cités phéniciennes, dont les tentatives pour secouer le joug assyrien sont continuellement vouées à l'échec. L'A. aborde ainsi les siècles les plus douloureux de l'histoire de la Phénicie, car les Babyloniens reprendront les méthodes cruelles de la domination assyrienne. Les richesses de la Phénicie sont très convoitées par les empires mésopotamiens, et les relations avec les grands empires orientaux n'ont rien de commun avec ce qu'elles étaient avec l'Égypte, le Mitanni et le Hatti. Vers 888, le roi Ittobaal Ier, prêtre d'Ashtart, fonde à Tyr une double monarchie qui englobe Sidon ; la fille d'Ittobaal, Jézabel, épouse le roi d'Israël, Achab, et le culte du dieu phénicien est introduit à Samarie, ce qui est combattu par des prophètes locaux. Les intérêts commerciaux du commerce maritime rapprochent Tyr (la Méditerranée) et Israël (la mer Rouge). L'expansion de Tyr, la plus puissante des cités phéniciennes, se poursuit ; au IXe siècle, la fondation de Carthage, par des exilés tyriens ayant d'abord transité par Chypre, établit jusqu'en Occident l'influence phénicienne. Alors que Byblos reste une petite cité tranquille, à l'écart des conflits et payant tribut, d'autres cités phéniciennes comme Arwad et Tyr, tentées par la révolte, le payent très cher. L'Assyrie a trouvé dans les montagnes libanaises un approvisionnement inépuisable en bois de cèdre qu'elle fait exploiter par les cités, et d'autre part, elle commence à s'intéresser au-delà de la côte libanaise, à Chypre (expédition de Sargon II), où se trouvent aussi des établissements phéniciens. Tyr et Sidon, les deux plus importantes cités phéniciennes tour à tour dominent ou sont écrasées par les rois assyriens. Tyr subit un blocus par Sargon II pendant 5 ans, d'après un texte du roi daté de 706 ; ce n'est pas une victoire assyrienne, car l'inventivité des Tyriens oppose une remarquable résistance ; ils ont sauvés par la disparition de Sargon II, mais perdent leur territoire côtier, ce dont ils ne se relèvent pas. La politique de Sennachérib, « abaisser le puissant et élever le faible » (p. 177), prouve son efficacité en Phénicie ; Tyr, sous Baal Ier, s'efface devant Sidon gouvernée par Abimilkot ; mais la révolte de celui-ci contre Assarhaddon est cruellement réprimée et prive la cité de son autonomie, et la partie sud est récupérée par Tyr. Baal Ier, peut ainsi signer un traité maritime avec le roi assyrien. Arwad à son tour, avec Yakinlu, se révolte, mais évite la répression féroce, grâce en partie à sa position stratégique. La fin de la domination assyrienne apporte un répit aux cités phéniciennes (pp. 193-195).

La quatrième partie qui traite « La Phénicie sous la domination babylonienne (610-539) » (pp. 199-233), n'est pas la répétition des révoltes et répressions que la Phénicie a connu sous les Assyriens. Les conditions ont changé car l'Égypte revient sur le devant de la scène, avec Psammétique Ier puis son fils Nékao II. Celui-ci fait un accord avec Tyr pour se réserver un domaine forestier royal dans l'arrière-pays (p. 201). On revient ainsi à des pratiques qu'avait connues Byblos.

Nabuchodonosor II n'hésite pas à appliquer le règne de la terreur pour imposer son autorité aux cités phéniciennes ; on a retrouvé à Saqqara en Égypte une lettre en araméen où un roi phénicien, Adon, demande l'aide de l'Égypte contre Nabuchodonosor. En 597, Jérusalem est prise par les Babyloniens ; le siège et la chute de Tyr en 587 par le roi babylonien sont rapportés au chapitre 26 du livre d'*Ézéchiel* (p. 211) ; la puissance maritime de Tyr y est longuement détaillée ; elle exerce sa suprématie sur Sidon, Byblos et Arwad. En 564-563, un deuxième siège de Tyr se termine par l'abolition de la royauté, remplacée par des suffètes. « Le déclin de l'empire babylonien (562-539) » (pp. 225-233) s'amorce malgré tout. En conclusion (p. 233), l'A. rappelle que les souverains babyloniens, pas plus que leurs prédécesseurs assyriens, n'ont réussi à intégrer pleinement les cités phéniciennes, qui cherchent à préserver leur indépendance économique. Le rôle de l'Égypte est ambigu, et oscille entre traditions culturelles et attitude prédatrice. Les cités phéniciennes sont aussi un enjeu politique pour le rêve toujours inachevé des puissances orientales de conquérir l'Égypte.

Avec la cinquième partie, « La Phénicie sous la domination perse (539-332) » (pp. 237-302), se clôt l'histoire de la Phénicie, intégrée ensuite dans le monde hellénistique puis romain. C'est vers le monde égéen que l'empire perse se tourne, et la répétition des conflits avec les Grecs, Athènes en particulier, et les revirements d'alliances, occupent le devant de la scène. Ce n'est plus l'exploitation des forêts pour les palais de Babylonie qui intéresse les rois perses, mais bien plutôt la flotte elle-même, construite dans les arsenaux de Tyr, Sidon et des petites cités. Dans « La mise en place de l'empire perse (539-479) » (pp. 237-254), l'A. expose les nouvelles pratiques politiques des Perses, de Cyrus II à Darius I[er], qui laissent aux cités phéniciennes une certaine autonomie, ce qui leur permet d'en tirer davantage profit. La grande affaire des Perses c'est la reconquête de l'Ionie, qui entraîne les conflits maritimes avec les Grecs ; les flottes phéniciennes connaissent de grands succès militaires, et les arsenaux des cités travaillent à plein régime. « L'évolution de l'empire perse (479-404) » (pp. 255-268), aborde les périodes de difficultés militaires des Perses face aux Athéniens ; Byblos est ainsi amenée à se militariser (pp. 250-261). À la fin du IV[e] s., « L'empire perse dans la tourmente (404-333) » (pp. 269-293), est confronté à des difficultés politiques et sociales en Phénicie, dont une révolte d'esclaves à Tyr (pp. 284-285). Les alliances sont changeantes et les Athéniens très impliqués en Méditerranée orientale. Le dernier chapitre « La chute de l'empire perse (333-330) » (pp. 294-302), est consacré à l'avancée fulgurante d'Alexandre le Grand sur la côte phénicienne, jusqu'à Tyr qui offre une résistance héroïque et acharnée, à l'issue prévisible. On note que malgré une résistance désespérée, les Anciens se sont refusés à revenir à des pratiques sacrificielles d'un autre âge.

La conclusion (pp. 303-310) met l'accent sur l'intégration des Phéniciens dans le monde gréco-romain, qui passe par l'abandon de leur langue et l'adoption du grec. Cette riche civilisation, ces cités dynamiques aux destins différents,

n'ont connu que de rares siècles d'indépendance politique durant toute leur histoire, et le Liban lui-même qui en est l'héritier n'est devenu indépendant qu'au XXe s. Mais des traditions anciennes, en particulier techniques, ont remarquablement perduré dans les montagnes libanaises jusqu'à une date récente. L'A. conclut que « le principal apport des Phéniciens reste l'alphabet », alors que les sources phéniciennes ont paradoxalement disparu.

L'appareil critique qui clôt l'étude comporte une bibliographie raisonnée (pp. 311-316), quatre cartes, deux tableaux chronologiques et un index de noms propres (pp. 327-338), suivie de la table des matières détaillée (pp. 336-342).

M.-J. ROCHE

A. LEMAIRE éd., *Phéniciens d'Orient et d'Occident - Mélanges Josette Elayi*, Paris 2014 (Cahiers de l'Institut du Proche-Orient Ancien du Collège de France, II), 654 pp. et 5 pls.

C'est un beau volume qui est dédié à Josette Elayi, spécialiste reconnue de l'histoire et de la numismatique phéniciennes, fondatrice de l'« Association pour la recherche sur la Syrie-Palestine à l'Époque Perse » et de la revue *Transeuphratène*, organisatrice de nombreux congrès consacrés à cette problématique. Il donne une assez bonne idée de la multiplicité des recherches sur les Phéniciens tout autour de la Méditerranée, depuis le Levant jusqu'au-delà des colonnes d'Hercule.

Dans un Avant-propos, A. Lemaire retrace brièvement la carrière de la récipiendaire. On dénombre ensuite quarante-cinq contributions, dix-neuf en français, onze en italien, dix en anglais et cinq en espagnol. On peut regretter l'absence de toute participation des savants allemands, pourtant actifs aussi bien au Levant qu'à Carthage.

Les deux-tiers des travaux sont consacrés au monde phénicien, avec quelques incursions plus à l'est, en Syrie ou même à Tayma', le dernier tiers au monde punique.

Les deux premiers articles sont l'œuvre d'assyriologues : J.-M. Durand examine les plus anciennes attestations de ce qui sera plus tard la Phénicie dans les textes d'Ebla et de Mari. Le sujet s'avère difficile et les résultats semblent encore loin d'être assurés. L. Marti traite de la prise de Sidon par Assarhaddon et du sort funeste réservé à son roi Abdi-milkûti, ainsi qu'au prince anatolien Sanduarri, allié du roi de Sidon. C'est l'occasion d'examiner plus en détail les relations entre l'Assyrie, Sidon et la Cilicie.

Quatre études traitent de sujets divers relatifs à l'histoire du Proche-Orient ancien : J. Garcia Recio analyse le titre d'« ami de Dieu » donné à Cyrus dans l'Ancien Testament, en comparaison avec d'autres figures bibliques ou même avec Gudea de Lagash. A.V. Rossi, à partir de la mention de la Cinquième Satra-

pie d'Hérodote, revient sur les divisions administratives de l'empire achéménide. J.-Y. Carrez-Maratray étudie les trajets des flottes de guerre entre la Phénicie, Chypre et l'Égypte aux époques perse et hellénistique. Quant à C. Baurain, il consacre sa contribution à l'expédition de Pausanias à Chypre en 478 av. J.-C.

Nombre de contributions traitent d'archéologie, qu'il s'agisse d'études de certaines catégories d'objets ou de présentations de sites. A.C. Fariselli s'efforce de créer une typologie des différentes catégories de masques anthropomorphes en terre cuite. À partir des fouilles de Horvat Kanaf, Z. U. Ma^{c}oz s'interroge sur la provenance et la chronologie de la céramique hellénistique noire et rouge. Les fouilles de Tel Dor fournissent le sujet de deux contributions : Y. Shalev et S. Matskevich présentent des anses d'amphores portant gravés dans l'argile des signes chypriotes syllabiques ; inexplicablement, les figures qui devaient illustrer l'article ne sont pas publiées. S.R. Martin s'interroge longuement sur l'origine et la signification de trois *gorgoneia* provenant du même site. À propos de l'île de Malte, C. Sagona traite le problème récurrent des modalités de l'implantation des Phéniciens et de leurs rapports avec la population locale. M.A. Christian se livre à une comparaison approfondie entre les temples continentaux de la Phénicie, en particulier Umm el-Amed, et les sanctuaires maritimes de Méditerranée occidentale, tels Grotta Regina en Sicile, Es Cuyam à Ibiza et la grotte de Gorham sur le rocher de Gibraltar.

L'épigraphie est représentée par cinq études : G. Abou Samra publie trois jarres phéniciennes provenant de fouilles clandestines au Liban et portant le nom de leur propriétaire. Elles dateraient approximativement du VIIIe ou du VIIe siècle. A. Lemaire étudie un trône en calcaire encadré de deux sphinx, vu sur le marché des antiquités. Sur le devant de ce petit monument est gravée une inscription phénicienne de six lignes. Il s'agit de la dédicace à Milqart de ce « trône à kéroubs » (*ks' krbm*) par un prêtre de Milqart, arrière-petit-fils d'un roi Hirom. L'inscription est datée de la vingt-deuxième année du roi Maharba^{c}al, souverain dont c'est la première attestation. D'après la paléographie, A. Lemaire date cette inscription dans le courant du Ve siècle. M.G. Amadasi Guzzo, qui a repris la publication des textes administratifs d'Idalion, corrige la lecture d'un nom de contenant, lu *kdt* par M. Sznycer, mais qu'il faut lire *kwt*. D. Vainstub publie une brève inscription votive gravée sur le dos d'une figurine archaïque de divinité orientale, trouvée à Stagire, en Chalcidique ; il s'agirait d'une offrande laissée par un voyageur phénicien. Enfin, M.-J. Roche nous entraîne dans le nord de l'Arabie, en étudiant une stèle funéraire conservée au musée de Tayma', dont l'inscription relève de l'araméen d'Empire.

Quatre contributions traitent de numismatique : N. Vismara reprend le dossier d'Artumpara, seigneur lycien d'origine perse du début du IVe siècle, connu par de nombreuses monnaies et trois inscriptions lyciennes. À la suite de M.E. Aubet, L. Wallinga et J. Elayi elle-même, P. Guillaume revient sur le problème de la date et des raisons de l'apparition du monnayage phénicien. J. Nurpetlian et H. Sader

publient neuf monnaies provenant du site de Tell el-Burak, au sud de Sidon, datant de l'époque perse à la période mamlouk. H. Gitler et O. Tal étudient un trésor monétaire trouvé en Israël en 1971, composé de quinze sicles tyriens et d'un tétradrachme athénien.

Tout au long de sa carrière, J. Elayi a entretenu des liens étroits avec l'Institut catholique de Paris ou la Faculté de théologie protestante. Cela explique la présence d'une demi-douzaine d'études consacrées au texte biblique, les auteurs ayant choisi bien évidemment des passages en rapport avec les Phéniciens. B. Gosse reprend le vocabulaire de la sagesse, qu'on retrouve identique dans les *Proverbes* et dans le livre des *Rois* ou les *Chroniques* pour caractériser l'artisanat tyrien. H. Nutkowicz revient sur l'épisode d'Élie et des prophètes de Baal, dont elle étudie en détail les rites et les symboles. P. Abadie dresse un portrait saisissant de la reine Jézabel, suivi du récit du coup d'état de Jéhu et du meurtre de la reine, qui semblent préfigurer les horreurs qui se déroulent actuellement au Proche-Orient et démontrent que l'homme n'a en rien évolué en vingt-huit siècles. D. Nocquet analyse les divers passages de l'Ancien Testament qui mentionnent le nom de Tarsis. D. Bodi traite de six *hapax* de l'oracle contre Tyr d'*Ezéchiel* 27, désignant des denrées commerciales, qui témoignent de l'influence babylonienne sur ce chapitre. A propos d'un oracle concernant le roi de Tyr (*Ezéchiel* 28, 11-18), M. Richelle se livre à une savante comparaison entre le texte massorétique et la version de la Septante.

Avec S.F. Bondi, on passe au monde punique : à partir des nombreuses études déjà consacrées au sujet, il présente une synthèse sur la politique de Carthage en Italie au IVe siècle et sur les modalités de son implantation en Sicile et en Sardaigne. E. Acquaro analyse divers aspects du culte d'Isis à Carthage, tels que nous les révèlent les représentations figurées des rasoirs et des sceaux. À la suite de P. Filigheddu, le soussigné a rassemblé les toponymes et ethniques mentionnés dans les inscriptions puniques des pays du Maghreb et sur les monnaies. Mounir Fantar donne une description détaillée d'une tombe punique récemment découverte au Cap Bon, remarquable par ses peintures qui représentent deux façades de mausolée, munies de portes à deux vantaux, entourant une rosace à six pétales circonscrite par deux cercles concentriques ; les portes de l'un des mausolées sont fermées, alors qu'un vantail de l'autre est entrouvert. E. Lipiński reprend les résultats des fouilles de A. Ferjaoui sur le site de Henchir el-Hami qui, d'après lui, corroborent l'interprétation traditionnelle des tophets, celle de sites où l'on sacrifiait des nouveaux-nés. Z. Cherif étudie les représentations de vases sur les stèles de Carthage, distinguant de nombreux types : canthare, bol, coupe, puisette, oenochoé, amphore, cruche, aryballe, *unguentarium*, signe dit de la bouteille.

La Sicile est représentée par deux études consacrées au site de Motyé. L. Nigro présente les résultats des dernières fouilles de l'Université de Rome sur la zone du Kothon, qui ont atteint les plus anciennes couches attestant la présence phénicienne : les trouvailles céramiques démontrent que celle-ci remonte au se-

cond quart du VIIIe siècle, soit peu après la date traditionnelle de la fondation de Carthage. G. Capriotti Vittozzi a repris l'étude d'un fragment de vase de pierre, conservé au Musée Whitaker et provenant des fouilles anglaises de la zone du Kothon : il s'agit d'un vase de type égyptien, remontant vraisemblablement aux origines de la civilisation pharaonique et réutilisé des siècles plus tard dans le temple voisin du Kothon.

Trois contributions sont consacrées à la Sardaigne. C. Del Vais et R. De Simone publient une stèle funéraire inscrite provenant d'une nécropole de Tharros, datant du Ve ou du IVe siècle. M. Rendeli présente une synthèse sur les fouilles de l'habitat nouragique de Sant'Imbenia, sur le golfe de Porto Conte, alors que C. Tronchetti étudie la céramique punique de Nora.

À l'extrême Occident, les archéologues espagnols offrent cinq études sur la présence phénicienne en Espagne. Trois traitent des fouilles de Huelva, dont l'identification avec Tarshish-Tartessos n'est pas mise en doute. F. González de Canales Cerisola, après avoir rappelé les trouvailles de céramique et d'inscriptions grecques, analyse les données des sources grecques, principalement Hérodote et les *Ora maritima* d'Avienus. J. Fernández Jurado et C. García Sanz attribuent à l'arrivée des Phéniciens certains changements dans les techniques de construction. Pour S. Celestino Pérez, les plus récentes trouvailles sur le site de Huelva montrent que l'arrivée des Phéniciens remonte au début du IXe siècle. L'étude de F. Sala Sellés et L. Abad Casal est consacrée aux divers sites qui témoignent de la présence phénicienne sur la côte de la province d'Alicante. J.M. Gutiérrez López, M.C. Reinoso del Rio, A.M. Sáez Romero, F. Giles Pacheco, J.C. Finlayson et J.A. Zamora López présentent les résultats des récentes recherches dans la grotte de Gorham sur le rocher de Gibraltar, qui révèlent une occupation constante du IXe au IIe siècle ; un grafitto phénicien est analysé par J.A. Zamora López.

Le volume se conclut avec quatorze pages de bibliographie de la récipiendaire.

F. BRON

H. NUTKOWICZ, *Destins de femmes à Éléphantine au Ve siècle avant notre ère*, Paris 2015, Collection Kubaba. Série Antiquité, L'Harmattan, 416 pp.

La riche documentation araméenne sur papyrus, ostraca et jarres, provenant d'Éléphantine est une source de première main pour connaître la vie d'une communauté de mercenaires judéens dans le courant du Ve siècle avant notre ère. H. Nutkowicz nous rappelle dans son introduction (pp. 13-20) les composantes de cette riche documentation, spécialement les trois lots d'archives sur papyrus. Elle précise aussi qu'elle veut rechercher les aspects juridiques et anthropologiques concernant la vie des femmes telle qu'elle y apparaît, en particulier dans les con-

trats. L'interprétation de ces derniers sera éclairée par une comparaison, d'une part, avec la législation biblique et, d'autre part, avec les contrats de mariage égyptiens, en particulier démotiques.

Dans une première partie, l'auteur présente les « liens de famille » et d'abord, dans un premier chapitre, les étapes de la constitution de ces liens « Des fiançailles à l'union » (pp. 23-73) en s'appuyant essentiellement sur un probable contrat de fiançailles et sur trois contrats de mariage en bon état. Cette documentation est d'autant plus intéressante que ces deux types de contrats ne sont pas attestés dans la Bible, ni dans la documentation hébraïque de l'époque du premier temple. La documentation égyptienne elle-même ne semble pas comporter de contrat de fiançailles même si les contrats de mariage y sont attestés à partir du IXe siècle avant notre ère. Comme tout acte juridique, ces contrats de mariage, aussi bien araméens qu'égyptiens, sont datés et indiquent le lieu de leur rédaction. Concernant le choix des époux, l'auteur souligne que « la plupart des Judéens d'Éléphantine sont des mercenaires, et leurs alliances se confinent essentiellement dans ce même environnement socioculturel » (p. 29). Cependant, l'onomastique semble révéler plusieurs unions « exogames » pour lesquels, soit le mari, soit la femme, portent des noms non-judéens. Dans trois cas, cette union exogame semble aboutir à une intégration de l'époux ou de l'épouse dans la communauté judéenne. L'auteur conclut prudemment : « ces unions ne témoignent pas d'un cloisonnement rigoureux entre les diverses ethnies présentes à Éléphantine et Assouan, mais le nombre trop peu élevé de documents ne permet pas d'en proposer une proportion » (p. 31). La comparaison avec la Bible est difficile car la tradition biblique semble recommander le mariage endogame, spécialement pendant la période perse, tout en comportant des références à des mariages exogames (en particulier du guerrier avec sa captive). En Égypte, le mariage exogame semble surtout « le fait du pharaon et de l'entourage royal » (p. 41) avec une connotation politique. Dans les contrats araméens, l'identité des hommes non égyptiens est généralement précisée par leur nom et leur filiation ainsi que leur ethnicité et quelquefois par leur fonction ou métier. Un contrat concerne le mariage d'un judéen avec une « esclave/servante » égyptienne, révélant la capacité de cette dernière à « fonder une famille, recevoir une donation, transmettre ses biens à ses enfants et contracter valablement » (p. 47). A la différence des documents égyptiens d'époque perse où la demande en mariage peut s'adresser directement à la jeune fille, celle évoquée dans les contrats araméens s'adresse non pas à la promise directement mais à son père ou à son frère. Le contrat précise ensuite le nouveau statut des époux : « Elle est ma femme (*'ntty*) et je suis son mari (*b'lh*) de ce jour et pour toujours », formule à laquelle semble faire écho l'expression du divorce en *Osée* 2,4 (pp. 58-59). Un contrat de mariage prévoit explicitement l'interdiction de prendre un autre époux ou une autre épouse (p. 66). Le contrat, enfin, précise le nom du scribe et donne la liste des témoins (quatre ou huit, n'incluant apparemment aucune femme). Un endos « dé-

signe systématiquement la promise/épouse comme bénéficiaire du document » (p. 69).

Le chapitre II présente les « Aspects économiques et financiers de l'union » en étudiant la donation matrimoniale, la dot (avec un inventaire précisant chaque objet et sa valeur) tandis que les contrats égyptiens peuvent aussi éventuellement préciser une somme que la femme verse à son mari pour son entretien. Ces versements sont confirmés par la clause : « et ton cœur est satisfait en cela » (p. 100) que l'auteur pense empruntée aux actes égyptiens. Si le mari gère provisoirement les biens de sa femme, il les garantit sur ses propres biens. « Les biens immobiliers détenus par la femme n'entrent pas dans la communauté et demeurent sa propriété qu'elle administre seule » (p. 116).

Le chapitre suivant traite des « Ruptures ». Outre le veuvage, l'éventualité du divorce est généralement explicitée dans les contrats araméens : comme en Égypte, la rupture peut se faire à l'initiative de l'un ou l'autre des époux avec « déclaration de haine » alors que la tradition biblique n'envisage que l'initiative du mari. La « déclaration de haine » se fait devant l'assemblée (*'dh*), probablement une sorte de conseil local égyptien (p. 140). Une indemnité, fixée dans le contrat et inconnue des textes bibliques, est versée par la partie responsable de la séparation et dédommage le conjoint abandonné (p. 142). Lorsqu'on procède à la liquidation des biens de la communauté, la femme garde sa dot ou son équivalent comme dans les documents égyptiens. Les documents araméens ne comportent aucun « acte de divorce » (*spr krtt*) comme mentionné dans la Bible (*Dt* 24,1.3) ou comme il en existait en Égypte.

Le chapitre IV présente diverses dispositions qui peuvent concerner les femmes « du devoir filial à l'affranchissement et l'adoption ». Comme dans la Bible et en Égypte, le fils ou la fille doivent soutenir ses parents âgés. L'accomplissement de ce devoir moral peut éventuellement être récompensé par divers dons, en particulier immobiliers ou par un affranchissement. Cette récompense peut être immédiate ou différée jusqu'à la mort du défunt (testament). Le refus d'accomplir ce devoir moral peut entraîner de lourdes pénalités. C'est dans ce contexte que semble se situer un contrat de manumission-adoption (B3) avec la formule « il sera mon fils ». La Bible fait assez peu référence à cette possibilité juridique bien connue en Égypte.

Dans la deuxième partie, l'auteur aborde divers aspects économiques et sociaux pouvant concerner la vie quotidienne des femmes. Comme en démotique, certains contrats concernent des donations entre vifs indiquées souvent comme étant faites « par affection » (*brḥmn*). La donation est soulignée par la renonciation du donateur à tout droit de propriété sur le bien donné, ainsi qu'à toute réclamation, et par le fait que celui qui reçoit le don pourra le transmettre à ses enfants ou « à qui il veut ». Selon l'auteur, la clause de renonciation avec le verbe *rḥq* est « probablement liée à l'influence égyptienne sur les formulaires araméens » (p. 239). Un autre type de clause de contrat a pu concerner les femmes :

celui concernant l'usufruit ou droit d'usage. C'est le cas, par exemple, d'un don d'une maison à Yehoyishma' (B3) dont son mari 'Ananyah a l'usufruit (p. 246). Comme les épouses n'héritent pas de leur mari, disposant seulement, semble-t-il, d'un droit d'usage et que l'héritage des filles était problématique, on pouvait compenser cette difficulté par des donations testamentaires. En fait, « l'établissement de testaments semble permettre aux femmes d'hériter de leur mari » (p. 273).

De manière plus générale, à Éléphantine, les femmes semblent avoir eu pleine capacité juridique pour participer à des transactions économiques (ventes, échanges, reconnaissances de dettes, renonciations à biens à la suite d'un procès, prêts et emprunts, contributions financières, droits à rations, envois de lettres/messages et même éventuellement emprisonnements). Seul le rôle de témoin ou de scribe-notaire semble leur échapper (p. 338).

La conclusion souligne l'influence égyptienne sur le statut des femmes judéennes à Éléphantine. Elles semblent plus indépendantes que celles du royaume ou de la province de Juda. Elles bénéficient, en particulier, du droit à l'initiative du divorce. L'acculturation égyptienne a conduit à plus d'égalité juridique.

Une abondante bibliographie (pp. 344-383) et des index des sources citées, ainsi qu'une table des matières, terminent ce livre assez facile à lire malgré quelques répétitions (en particulier au chapitre VI) dues à un effort de présentation systématique des différents aspects d'un même document.

La thèse principale de ce livre sur le rôle de la femme judéenne, probablement différent de celui de celles de Judée à cause de l'influence égyptienne, paraît bien argumentée et cette acculturation des Judéens de la diaspora peut être comparée aujourd'hui à celle que révèlent les tablettes *Yahudu* en Babylonie (cf., en particulier, K. Abraham, « West Semitic and Judean Brides in Cuneiform Sources from the Sixth Century BCE. New Evidence from a Marriage Contract from Al-Yahudu », *AfO* 51, 2005/6, pp. 198-219 ; *ead.*, « An Inheritance Division among Judeans in Babylonia from the Early Persian Period », in M. Lubetski éd., *New Seals and Inscriptions, Hebrew, Idumean and Cuneiform*, Sheffield 2007, pp. 206-221). Même si les parallèles égyptiens invoqués ne datent pas tous du Ve siècle et s'il faut peut-être tenir compte de la possibilité d'une influence assyro-araméenne en Égypte et donc d'une sorte de symbiose démotico-araméenne à partir de Psammétique Ier, ce livre souligne bien l'intérêt et l'originalité de la documentation araméenne sur la communauté judéenne d'Éléphantine en ce qui concerne le statut social et juridique de la femme.

A. LEMAIRE

I. OGGIANO et T. PEDRAZZI, *La Fenicia in età persiana. Un ponte tra il mondo iranico e il Mediterraneo*, Suppl. à *RSF* XXXIX, Pisa-Roma 2013 (2011), 104 pp. et 44 figs.

L'idée originale de départ est d'étudier les rapports, entre le 6e et la première moitié du 5e s., de l'Empire perse avec l'Occident « colonial » phénicien, afin de dépasser l'antinomie Orient-Occident et mettre en évidence un « panorama culturel », comme l'expliquent les deux auteurs, ainsi que S.F. Bondì dans sa préface à ce livre (pp. 11 et 13). Dans cette perspective, la Phénicie n'est plus considérée comme la précieuse facette méditerranéenne de l'Empire perse, mais comme un « pont » entre la Perse et la Méditerranée centrale et occidentale.

La première partie, « La Fenicia e il mondo levantino in ottica achemenide » (pp. 15-52), est traitée par T. Pedrazzi, qui a publié notamment un article « Arte fenicia », in S. Giuntoli e T. Pedrazzi, *L'arte fenicia e l'arte etrusqua*, Firenze 2006. L'A. utilise en priorité les sources « internes » de l'Empire perse pour étudier le point de vue du centre envers la « périphérie », et l'Occident vu depuis l'Orient. Elle passe en revue la politique provinciale achéménide dans les régions occidentales (aspects politico-idéologiques et économiques), sa politique culturelle et religieuse, et les apports occidentaux à la tradition iranienne (urbanistique, architecturale et artistique). Elle présente pour finir le point de vue perse sur la Phénicie et, plus généralement, sur le Levant. L'aire géographique étudiée est si vaste qu'il est très difficile de maîtriser toutes les sources et l'A. est obligée de travailler en partie de seconde main. Mais il aurait peut-être fallu éviter de trop s'appuyer sur des auteurs travaillant eux-mêmes beaucoup de seconde main comme V.S. Jigoulov (cf. ma recension de son livre *The Social History of Achaemenid Phoenicia* dans *NEA* 75/1, 2012, pp. 62-63). Par exemple p. 20, on ne peut pas dire que Rikiš-kalāmu-Bēl était le gouverneur perse de Byblos, car il y a incertitude sur la ville : Gabala ou Gubal/Byblos qui s'écrivaient de la même façon en akkadien (cf. J. Elayi, *Byblos, cité sacrée (8e-4e s. av. J.-C.)*, Paris 2009, pp. 24-25, 129, 204). Pour la « politique de l'eau » (p. 23), il existait aussi une gestion locale phénicienne, par exemple pour le canal Saltani de Sidon (cf. P. Xella et J.A. Zamora, « L'inscription phénicienne de Bodashtart *in situ* à Bostan esh-Sheikh (Sidon) et son apport à l'histoire du sanctuaire », *ZDPV* 121, 2005, pp. 119-129). Pour la datation et les implications du décret athénien en l'honneur de Straton de Sidon (p. 27), cf. E. Culasso Gastaldi, *Le prossenie ateniesi des IV secolo a.c. onorati asiatici*, Alessandria 2003. Pour la datation de la dynastie d'Ešmunᶜazor (pp. 28-29), voir J. Elayi, « La chronologie de la dynastie sidonienne d'Ešmunᶜazor », *Trans* 27, 2004, pp. 9-27 (correctement datée par I. Oggiano p. 62). En fait, plusieurs des études citées dans la bibliographie générale (pp. 87-95) n'ont pas été utilisées dans cette première partie. L'originalité de l'approche de T. Pedrazzi est de dépasser les analyses spécialisées des aires géographiques spécifiques et de renverser les perspectives. Par exemple, je souscris tout à fait au rôle de « pont » attribué à la Phénicie, qui est bien argumenté ; c'est un point de vue que j'avais exprimé par exemple dans *ᶜAbdᶜaštart Ier/Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005. Il est intéressant d'aborder la question du côté perse. Les Phéniciens sont quasi-absents des

sources perses : faut-il en déduire qu'ils n'intéressaient pas les rois perses et qu'ils n'étaient en rien favorisés (p. 52) ? Je ne le crois pas car les cités phéniciennes (ainsi que d'autres cités de la côte levantine) représentaient pour les Perses, comme pour les Babyloniens et les Assyriens avant eux, des atouts importants à ménager : en raison de leurs puissantes flottes de guerre et en tant que riches sources d'approvisionnement. L'ouverture sur la Méditerranée a toujours été une exigence et une ambition pour ces empires, terrestres à l'origine.

La deuxième partie « La Fenicia in età persiana e il mondo "coloniale" » (pp. 53-86) est traitée par I. Oggiano, bien connue par plusieurs publications sur le monde phénicien. Elle considère la Phénicie, élargie à la Syrie et à la Palestine, comme le « cœur battant » d'une région qui a contribué à mettre en contact, avant tout la Grèce et l'Égypte. Aux études conditionnées par des perspectives locales, l'A. a cherché à donner une vision de synthèse et une « respiration » (p. 13). Elle s'est d'abord intéressée aux caractères généraux et aux éléments particuliers de la Phénicie à l'époque perse : l'organisation politique, militaire et économique, l'espace urbain et le territoire civique, les dieux, les sanctuaires, les images et les nécropoles. Bien que la bibliographie sur le sujet soit considérable (p. 53, n. 1), l'A. travaille dans l'ensemble de première main. Elle présente un panorama rapide, mais bien documenté, de la Phénicie à l'époque perse, en essayant parfois de faire le lien avec la première partie du livre (par ex. p. 59). À l'époque perse, Al Mina dépendait sans doute d'Arwad (p. 56) : cf. J. Elayi, « Al Mina sur l'Oronte à l'époque perse », in *Phoenicia and the east Mediterranean in the first Millennium B.C.*, Studia Phoenicia V, Leuven 1987, pp. 249-266. Pour le monnayage de Byblos (p. 59), cf. à présent J. Elayi and A.G. Elayi, *A Political and Monetary History of the Phoenician City of Byblos*, Eisenbrauns, Winona Lake 2014. Après la Phénicie, l'A. s'intéresse à Chypre, puis au « monde colonial phénicien ». Elle affronte la difficile question des rapports entre Carthage et l'Empire perse (pp. 72-75), qui est toujours controversée et qu'elle traite avec prudence. Après avoir passé en revue les principales théories en présence, elle examine l'organisation de la cité occidentale par rapport à celle des cités orientales, les rapports entre les dieux et les cultes d'Orient et d'Occident ; elle compare enfin les pratiques funéraires et la production artisanale. Elle étudie en guise de conclusion comment la Phénicie et plus largement le Levant a établi la connexion entre deux mondes différents : l'Empire perse et l'Occident « colonial ». Un climat d'échanges intensifs s'est établi du 6e à la moitié du 5e s. Puis la situation a changé : une scission s'est opérée entre les deux réalités politique et institutionnelle que constituaient le monde phénicien d'Orient et le monde phénicien d'Occident. Loin d'une opposition entre la Grèce et la Perse qui a été surestimée, il s'est développé, à travers cette foule de contacts continus, une « identité culturelle méditerranéenne ».

Ce livre représente une synthèse stimulante dans ce domaine ; il est illustré par 44 photos, cartes, plans et croquis ; il se termine par une abondante bibliogra-

phie, et deux index des noms de lieux et de peuples, des noms de personnages historiques, héroïques et divins.

J. ELAYI

J.B. PECKHAM, *Phoenicia. Episodes and Anecdotes from the Ancient Mediterranean*, Winona Lake 2014, Eisenbrauns, 586 pp., dont 40 illustrations et 11 cartes.

J.B. Peckham a publié son premier livre en 1968 : *The Development of the Late Phoenician Scripts*, Cambridge (Mass.), un précieux manuel pour l'épigraphiste du phénicien. Puis il a écrit deux livres dans le domaine biblique : *The Composition of the Deuteronomistic History*, Harvard Semitic Monographs 33, 1985, et *History and Prophecy : The Development of Late Judaean Literary Traditions*, Doubleday 1993. Avant de disparaître en 2008, il avait chargé Adina Levin et Jim Eisenbrauns de publier ce livre sur la Phénicie qui lui tenait à cœur. R.D. Holmstedt et A. Schade ont réuni à sa mémoire en 2013 un livre de Mélanges : *Linguistic Studies in Phoenician In Memory of J. Brian Peckham*, Eisenbrauns.

Comme il est impossible, selon l'auteur, d'établir une chronologie ou une séquence linéaire pour écrire une histoire de la Phénicie, il a rassemblé des « épisodes » et des « anecdotes » (pp. xix-xxi). Son livre comprend six chapitres : Chapter 1, Canaan in the Eleventh and Tenth Centuries B.C.E. : The Origin of the Phoenicians. Chapter 2, The Phoenician City-States Receive and Transmit Knowledge : The Ninth Century B.C.E. Chapter 3 : The Phoenician Exploration of the Mediterranean World : A Result of the *Pax Assyriaca* in the Eight Century B.C.E. Chapter 4 : The World of Tyre in the Seventh Century B.C.E. Chapter 5 : The Sixth-Century Phoenician World Becomes a Differentiated Semitic and European World. Chapter 6 : The Carthaginian World of the Fifth and Fourth Centuries C.C.E : Between the Persians and the Greeks (malgré ce titre curieux, la Phénicie est traitée dans ce chapitre, et pas seulement Carthage et ses colonies). Les titres chronologiques de certains chapitres indiquent seulement une direction, depuis le 11e siècle et les siècles précédents, jusqu'au 4e siècle et aux siècles suivants, avec des retours en arrière et des anticipations fréquents. D'ailleurs, les périodes d'une histoire ne suivent pas le découpage artificiel des siècles. Pour écrire une histoire de la Phénicie, il aurait fallu tenir compte du fait qu'elle a presque toujours été sous domination étrangère et que son histoire s'insérait donc dans les histoires spécifiques des Empires qui se sont succédés, avec leurs différentes étapes : Empires assyrien, babylonien et perse. Mais telle n'était pas l'intention de l'auteur. Par exemple, il traite en 5 pages seulement (pp. 369-373) la Phénicie sous la domination babylonienne. Il a une vision inexacte des effets des dominations étrangères sur la Phénicie : selon lui, sous l'Empire assyrien la

Phénicie se développe pleinement alors qu'elle est obligée de se militariser en réponse aux assauts insensés néo-babyloniens, à l'agressive organisation perse et à l'ambition égyptienne renouvelée (p. 369). Pourtant, à partir de Tiglath-phalazar III et surtout de Sargon II, l'Empire assyrien est devenu très oppressif, les cités phéniciennes – à l'exception de Tyr – ont moins souffert de la domination babylonienne, et c'est la multiplication de la guerre sur mer qui a nécessité le renforcement des flottes phéniciennes.

J.B. Peckham traite en même temps la Phénicie, l'ensemble du Proche-Orient, l'Égypte et tout le monde méditerranéen. Cependant, les limites chronologiques et géographiques de son livre sont si vastes qu'il n'a évidemment pas pu considérer toute la bibliographie sur le sujet, et d'autre part, ses références s'arrêtent par la force des choses en 2005. Certains points peuvent être maintenant complétés ou corrigés par la bibliographie postérieure. Par exemple, la localisation de Simyra, ville portuaire, à Tell Kazel à 3,5km de la côte, reste une hypothèse et l'identification de son port est toujours incertaine : pas Tabbet al-Hammam en tout cas (p. 108), peut-être Laha où l'embouchure du Nahr el-Abrash (E. Gubel, « "By the rivers of Amurru". Notes de topographie historique du Akkar – II », in G. Bartoloni *et al.* éds, *Tiro, Cartagine, Lixus : nuove acquisizioni*, Rome 2010, pp. 119-120). Sur Arwad qui est mal présentée et le plus souvent ignorée dans ce livre, cf. maintenant J. Elayi et A.G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, Paris 2015. Sur la pêche des rois assyriens au sud d'Arwad, cf. J. Elayi et J.-F. Voisin, « Quelques précisions sur le nāḫiru pêché au sud d'Arwad », *AuOr* 32/1, 2014, pp. 71-77. H. Tadmor et S. Yamada, *The Royal Inscriptions of Tiglathpileser III (744-727 BC), and Shalmaneser V (726-722 BC), Kings of Assyria*, Winona Lake 2011. Sur La Fonteta, cf. A. González Prats, *La Fonteta-1*, Alicante 2011 (avec notamment J. Elayi, « Inscripciones fenicias y marcas varias », pp. 259-290) ; *La Fonteta-2*, Alicante 2014.

Il a accumulé dans ce livre une masse considérable d'informations sur les sources épigraphiques et archéologiques. Sa spécialité d'épigraphiste et de linguiste lui a permis d'étudier avec soin les inscriptions phéniciennes. Il s'est efforcé en particulier d'identifier le dialecte utilisé dans chaque inscription, surtout celui de Byblos qui était caractéristique (p. 461). Il a aussi utilisé l'onomastique et essayé de déterminer l'origine du culte de tel ou tel dieu. En combinant ces différentes considérations au matériel archéologique, il en a déduit la circulation des Phéniciens des différentes cités et a cherché systématiquement à trouver des « networks ». Il a conclu par exemple que les habitants de Byblos étaient présents un peu partout dans le monde antique. Si l'identification du dialecte de Byblos dans les inscriptions n'est pas surinterprétée, cela signifie que le commerce extérieur de cette cité était bien développé car les inscriptions traduisent seulement la présence de marchands ou la circulation d'objets d'origine giblite. Souvent d'ailleurs, comme dans l'inscription d'El Carambolo (p. 283), il relève des éléments non seulement giblites, mais chypriotes et sidoniens ; pourtant il en conclut

que les Giblites sont les premiers, avec les Sidoniens, à avoir atteint l'Espagne (p. 290). Le fait que les rois de Byblos et d'Ékron soient placés à côté dans la liste des 22 rois de la côte dans les *Annales* d'Assarhaddon ne signifie pas qu'ils étaient liés par une « réalité culturelle et commerciale » (p. 297) : les rois assyriens ne faisaient pas de distinction entre ceux qu'ils appelaient « les rois du rivage de la mer ». Rien ne permet de dire que « Tyr and Byblos shared commercial and cultural hegemony » sur le « territory of the Philistines » (p. 305) et que « the coastal territory between Mount Carmel and Joppa had been parceled out to Sidon and Byblos » (p. 308). L'auteur se rend compte tout de même parfois de l'effacement de Byblos qu'il qualifie de « silent partner », et de son conservatisme religieux pendant la 1ère moitié du 1er millénaire (pp. 304, 381). Il reconnaît que Byblos était alors une petite cité au territoire restreint qui n'exportait pas ses monnaies (p. 461).

Le vocabulaire utilisé fait trop souvent appel à des concepts modernes, anachroniques, qui ne traduisent pas la réalité politique phénicienne. Que signifie : Sidon était une « confederation of sister cities » (p. 99) ; Sarepta était un « Sidonian partner », un « consortium of Byblians and Sidonians » (p. 100) ; Sidon et Arwad étaient des « perennial associates who had established an emporium at Tripoli » (p. 103) ; « syndicates of workers » or « business people » (pp. 124, 296, 450) ; « the Assyrian vendetta against Sidon » (p. 207) ; « Tyrian enclaves » à Chypre (p. 214) ; « nationality » (p. 241) ; « international » (p. 333) ; « companies from Tyre, Sidon, and Byblos » (p. 259) ; « company of the Magnates » (p. 384) ; « Phoenician worldwide strategy » (p. 290) ; « they were Africanized and Europeanized » (p. 291) ; « patronal states » (p. 292) ; « affiliates of the Phoenicians » (p. 309) ; « republic » (p. 462) ; Byblos était un « diligent partner » (p. 400). Le terme grec « amphictyony » (pp. 208, 242, 291, 410) ne peut pas désigner une institution phénicienne. Que signifient être « more or less Phoenician » (p. 309) et la « Phoenicianization » (p. 332) ?

On relèvera aussi quelques contradictions, par exemple le motif du merlon au revers de la Série I.3 des monnaies sidoniennes est interprété, tantôt comme « the three-tiered platform of the Temple of ʾEshmun » (p. 381) et tantôt comme un « battlement » (p. 486).

Beaucoup d'erreurs mineures peuvent être relevées. Par exemple, la province égyptienne de Canaan n'existait plus au 9e s. (p. 98). Kharayeb est mal placé sur la carte (p. 98). Amrit avait un port contrairement à ce qui est dit p. 108. Le gouverneur assyrien Qurdi-assur-lamur n'était pas installé à Sidon (p. 171), mais à Tyr. Les 15 pages (227-242) consacrées aux sceaux ouest-sémitiques ignorent les problèmes de surévaluation de certains sceaux dits « royaux » (voir J. Elayi, « Les sceaux ouest-sémitiques "royaux" : mythe ou réalité ? », *NAC* 24, 1995, pp. 39-71) ; le sceau A.O. 3175 ne peut pas être lu « Roi des Tyriens » (p. 85) qui n'a aucun sens (*ibid.*, pp. 40-43 : peut-être était-ce un anthroponyme ?). Le « mur à piliers », phénicien et non exclusivement « tyrien » (p. 398), est aussi un signe de

la présence phénicienne non signalé (pp. 279-282) à Huelva, Niebla et Castillo de Doña Blanca (J. Elayi, « Nouveaux éléments sur le mur à piliers phénicien », *Trans* 11, 1996, pp. 77-94). Byblos n'était pas au 7e s. « an independent kingdom » (p. 303), mais une cité autonome sous domination assyrienne. Le problème des faux n'est pas soulevé, par exemple pour le papyrus du marzeah (p. 321) : cf. J. Elayi et J. Sapin, *Quinze ans de recherche (1985-2000) sur la Transeuphratène à l'époque perse*, Paris 2000, p. 108 ; A. Lemaire, in J.-G. Heinz éd., *Oracles et prophéties dans l'antiquité*, Paris 1997, p. 181, n. 22 : « il s'agit vraisemblablement d'un faux inspiré par l'inscription de Deir ʿAlla ». Les sarcophages les plus anciens d'Arwad ne sont pas les sarcophages en terre cuite (p. 406), mais les sarcophages en basalte de style égyptisant (cf. J. Elayi et M.R. Haykal, *Nouvelles découvertes sur les usages funéraires des Phéniciens d'Arwad*, Paris 1996, pp. 67-70, 105-111). Les flèches phéniciennes en Espagne ne servaient pas seulement à la chasse (p. 446) ; sur leur utilisation militaire à Ibiza, cf. J. Elayi et A. Planas Palau, *Les pointes de flèches en bronze d'Ibiza dans le cadre de la colonisation phénico-punique*, Paris 1995. L'inscription bilingue de Délos *CIS* 114 mentionne ʿAbdʿaštart roi de Tyr et non de Sidon (pp. 471, 496) ; voir dans ce même volume *Trans* 47 mon article « L'inscription bilingue de Délos *CIS* I 114 réexaminée ». La monnaie de Tripoli inscrite *ʾTR* ne date pas de la fin du 4e s. (p. 501), mais de l'époque perse, avant 333, et rien n'indique qu'elle soit « a relic of their plan, quickly abandoned, to mint a common Phoenician coinage ».

On note surtout de graves erreurs qui faussent l'interprétation historique (pour l'essentiel, voir J. Elayi, *Histoire de la Phénicie*, Paris 2013, synthèse de tous mes travaux antérieurs = Elayi HP). Au 2e millénaire (époque d'Amarna), Amurru n'était pas « a confederate of Sidon and Arwad » (p. 105), mais un royaume qui s'est allié en fonction de ses intérêts à un moment de son histoire avec Sidon et surtout avec Arwad. Loin d'avoir été « unpretentious and easygoing » (p. 111), la cité d'Arwad s'est révoltée à plusieurs reprises contre la domination étrangère. Elle n'a pas abandonné son « partnership » avec Sidon, non démontré, pour être la seule cité phénicienne à mettre sa flotte au service de l'Assyrie (pp. 191-192, 297, 305). Dans l'énumération des 22 rois de la côte soumis par les Assyriens, la succession fortuite d'Arwad et de Samsimuruna (cité non localisée) conduit l'auteur à imaginer, sans argument valable, qu'ils formaient « a Sidonian confederate » (p. 297) ou un « tandem » (p. 304). La relation entre Al-Mina et Tyr sous les Assyriens (pp. 116, 193, 207), puis sa « dépendance » de Sidon et d'Arwad (p. 120 et note 103 qui me cite) sont sans fondement : j'ai montré qu'à l'époque perse, ce site dépendait sans doute politiquement d'Arwad. L'auteur affirme sans argument sérieux que les cités au nord de Beyrouth et de Byblos « were mainly in the Arvadian, and therefore Sidonian, orbit » (p. 402). On relève aussi beaucoup d'erreurs sur le monnayage d'Arwad, par exemple sa non-circulation en dehors du territoire de la cité ou l'absence d'emprunts à l'art grec (p. 502), et un jugement réducteur et sans fondement sur la nature de cette cité : « There is nothing at

Arvad or in its territories of the polish and excitement of its sister cities – just old-fashioned hard work and good sense » (p. 503).

Les poids phéniciens sont utilisés à plusieurs reprises avec des erreurs qui ont faussé les conclusions économiques : *ŠṬ* ne signifiait pas « royal shekel » avec le *Ṭ* en forme de scarabée royal (p. 114) et ne désignait pas le « Royal Standard » de 20,9g (p. 225), mais la fraction « un demi » ; les étalons proposés (p. 225) sont tous fantaisistes, malgré le renvoi à notre livre *Recherches sur les poids phéniciens*, Paris 1997. Les rois phéniciens homonymes (par ex. Šipitbaʿal, Baʿal, Ittobaʿal, Urimilk, etc.) ne sont pas différenciés par un numéro, ce qui crée de la confusion pour leur identification. Les chronologies de leurs règnes ne sont pas à jour et contiennent beaucoup d'erreurs (cf. Elayi HP, pp. 323-325). Tyr « invented money » (pp. 203, 223) : s'il s'agit du système du métal argent pesé (p. 224), il existait au Proche-Orient avant le 8e s. ; s'il s'agit des pièces de monnaies, ce n'est pas une invention phénicienne mais lydienne et, en Phénicie, Byblos a commencé à frapper monnaie avant Tyr. Que signifie « It was the age ... of silver and money » (p. 291) ? Le 2e siège de Tyr par Nabuchodonosor est ignoré (p. 370).

Concernant la dynastie sidonienne d'ʾEšmunʿazor, sa chronologie est inexacte, ʾEšmunʿazor I et ʾEšmunʿazor II sont confondus, l'introduction du roi Anush (Anysos) et l'identification de Bodʿaštart à Tetramnestos sont erronées, et la phrase « money ... becoming the new economy » (pp. 373-381, 476, 483-485) est anachronique. Il en résulte une série de concordances inexactes entre les rois et les événements des différentes cités phéniciennes à l'époque perse, par exemple (p. 384) Yeḥawmilk de Byblos (qui a régné vers 450) ne pouvait pas être contemporain de ʾEšmunʿazor I (qui a régné vers 575-550). Quant à Darius I, qui a régné de 522 à 486, il n'a pas pu donner Dor, Jaffa et la plaine du Sharon à ʾEšmunʿazor II vers 539-525. La flotte de guerre de Byblos n'a pas pu faire partie de la flotte de Cambyse (p. 444) parce qu'elle n'existait pas à cette époque. Le principe du « diviser pour régner » n'est pas une innovation perse (p. 452), mais était déjà pratiqué par les Assyriens qui entretenaient par exemple les rivalités entre Tyr et Sidon. La scène du char au revers des monnaies de Sidon (« politically correct chariot scene ») ne représente pas le roi de Sidon suivant à pied le roi des Perses sur le char « ostensibly in the proud service of the king of Persia » (pp. 452, 486, 488-489), car ce serait une absurdité quand il est en révolte ouverte contre lui : le char transporte le dieu poliade de Sidon.

L'approche du monnayage et de la chronologie des rois de Byblos est en grande partie erronée (pp. 452-462) car elle s'appuie sur une mauvaise datation et une restitution abusive des lacunes de l'inscription publiée par J. Starcky, « Une inscription phénicienne de Byblos », *MUSJ* 45, 1969, pp. 259-273, et sur une méconnaissance du monnayage giblite : par exemple, l'étalon n'est pas attique, le murex est en réalité une conque, le roi Germilk est un fantôme, Palṭibaʿal était prêtre de Baʿal et non de Baʿalat, le nom du roi Addirmilk doit être lu Urimilk,

Rikiš-kalāmu-Bēl n'était peut-être pas gouverneur de Byblos mais de Gabala, Byblos n'avait pas de flotte dans la bataille de Salamine puisqu'elle l'a construite vers 435-425 (cf. J. Elayi, *Byblos, cité sacrée (8e-4e s. av. J.-C.)*, Paris 2009). La liste des rois de Tyr et leur chronologie sont fausses : les « juges » ne sont pas mentionnés et sont remplacés par Baalyatar (p. 463) ; voir Elayi HP, pp. 324-325. On note beaucoup d'erreurs sur le monnayage de Tyr (pp. 464-465) : voir J. Elayi et A.G. Elayi, *The Coinage of the Phoenician City of Tyre in the Persian Period*, Louvain-Paris-Walpole 2009).

Le monnayage sidonien de Mazday n'est pas daté par les années de règne de plusieurs rois des Perses (pp. 496-497), ce qui est impossible d'après les dates attestées, mais par les 21 années de gouvernement de Mazday sur la Transeuphratène (353-333), à la manière des rois de Sidon. La datation et l'interprétation des sarcophages anthropoïdes et architecturaux comportent plusieurs erreurs : par exemple, le sarcophage sidonien « du satrape » aurait été fait par un sculpteur grec pour un roi phénicien (ʿAbdʿaštart I) et représenterait le roi des Perses (pp. 486-487), mais il est plutôt l'œuvre d'un sculpteur sidonien pour un défunt sidonien représenté sur ses parois ; ce n'est pas dans le sarcophage du « Lycien » que le roi ʿAbdʿaštart I a été inhumé (p. 492), mais dans le sarcophage des « pleureuses » (cf. J. Elayi, *ʿAbdʿaštart I /Straton de Sidon : un roi phénicien entre Orient et Occident*, Paris 2005, pp. 105-113). ʿAbdʿaštart I n'a pas inauguré une nouvelle dynastie (p. 489), mais il est le fils de Baʿalšillem II car son père l'a sans doute associé à lui sur son monnayage (J. Elayi et A.G. Elayi, *Le monnayage de la cité phénicienne de Sidon à l'époque perse (V^e-IVe s. av. J.-C.)*, Paris 2004, p. 647). Evagoras II n'a pas été nommé « regent » (p. 494) mais roi de Sidon, et la légende ʿʿ de son monnayage ne peut pas désigner ʿAbdʿaštart II qui avait choisi comme légende l'abréviation *ʿB*.

L'approche de l'auteur est parfois subjective, littéraire et non scientifique. Ainsi, les Phéniciens ou seulement Tyr étaient « purveyors of the good life » (pp. 212, 295) ; « Phoenician idealism and way of life » (p. 451). Les États de Transjordanie sont entrés dans le réseau tyrien à cause du « swirl and excitement among native people and established nations created by the enthusiasm that pervaded the new world discovered by the Phoenicians » (p. 317). Judah était une « vibrant and creative nation » (p. 368) ; « the haughty, independent, and ever-creative Tyrian artistic spirit » (p. 373). La vision de la domination perse, qui ne commence pas au 5e s. mais au 6e, est plus littéraire qu'historique (p. 452) : « The Greeks, early inspiration for and immemorial associates of the Phoenicians, took up the cultural slack, and their spirit breathed new life into these proud cities, ever the soul of the Mediterranean world into which they now receded ». La conclusion de l'ouvrage est très littéraire : « Phoenicia was a Mediterranean state of mind … The Phoenicians inspired because they were smart, secular, and secure » (p. 559).

Il faut noter des interprétations originales, par exemple celle des difficultés que présente l'amulette de Byblos publiée par A. Lemaire (pp. 381-384) ou encore la traduction, dans l'inscription sidonienne *RÉS* 287, de *ʾrṣ ršpm* par « The-Land-of-Burnings » et de *ṣdn mšl* par « Sidon-the-Capital » (pp. 379-380).

Il manque à ce livre une bonne bibliographie car seuls quelques titres sont cités dans la liste des abréviations (pp. xiii-xvii). En revanche, il est bien illustré par 40 photos et 10 cartes, et comprend d'utiles index des noms d'auteurs, citations bibliques et noms géographiques. On peut se demander si et comment J.B. Peckham aurait complété son travail s'il en avait eu le temps. Quoi qu'il en soit, ce gros livre, qu'il a écrit avec enthousiasme, contient une précieuse source d'informations épigraphiques, linguistiques, onomastiques et archéologiques sur tout le monde méditerranéen. Aux lecteurs de vérifier la pertinence des conclusions historiques que l'auteur en tire au lieu de les suivre sans esprit critique.

J. ELAYI

B. PORTEN et A. YARDENI, avec la collaboration M. KLETZING et E. HAN, *Textbook of Aramaic Ostraca from Idumea. Volume 1. Dossiers 1-10: 401 Commodity Chits*, Winona Lake 2014, Eisenbrauns, 472 pp.

Ce gros livre in quarto constitue le premier volume de la publication du corpus de quelque 2000 ostraca araméens provenant d'Idumée et datant du IVe siècle avant notre ère, apparemment au moins entre 364 et 312, éventuellement 302. Quelque 350 autres ostraca araméens d'Idumée proviennent de fouilles archéologiques régulières (surtout Arad et Beershéba). Ceux qui sont publiés ou republiés ici sont apparus sur le marché des antiquités et semblent provenir, au moins en majorité, de Khirbet el-Qôm, correspondant au site biblique de Maqqédah.

Une longue introduction de 53 pages présente l'historique des publications antérieures (quelque 733 ostraca ont été déjà publiés et quelque 1.161 autres sont nouveaux) et la localisation actuelle des divers ostraca (collections publiques et privées), le problème de leur origine, celui des faux et des exercices d'apprentissage de l'écriture, les *realia* mentionnés, les équivalences des mesures de capacité, la terminologie de la description céramique et paléographique, les diverses abréviations utilisées dans la numérotation des ostraca, de nombreux tableaux (ostraca se référant à Maqqédah et à son magasin, ostraca mentionnant la farine de blé pour les années 14 et 15, ostraca datés d'après les souverains macédoniens) ainsi que 41 figures dont celles d'un certain nombre d'ostraca mentionnés dans l'introduction.

Cette longue introduction est suivie par la publication de 401 ostraca rassemblés en dix dossiers d'après leurs noms propres de rattachement éventuellement précédés de « fils de (BNY) ». Sont ainsi présentés le dossier de Baalrim (A1.1-55), le dossier de Gur (A2.1-47), le dossier de Qoṣi (A3.1-40), le dossier de

Al(i)baal (A4.1-37), le dossier de Yehokal (A5.1-20), ainsi que les dossiers de divers clans (A6.1-28) suivis de dossiers concernant des personnages semblant jouer un rôle important : Ḥal(a)fat et Baalghayr (A7.1-60), Samitu (A8.1-46), Qoskahel (A9.1-34) et Saadel (A10.1-42). Après une brève introduction générale de chaque dossier, accompagnée de divers tableaux, chaque ostracon est présenté avec une reproduction en couleur et en fac-similé à l'échelle 1:1, une lecture du texte transcrit en hébreu carré face à une traduction, l'indication du ou des numéro(s) de référence, d'une datation, la description du tesson et un commentaire essentiellement paléographique et philologique. Chaque ostracon est ainsi publié ou republié clairement et le plus souvent en une page, parfois en un peu moins, parfois en un peu plus. Deux tableaux d'équivalences entre les numéros du *Textbook* (TAO) et ceux d'une numérotation antérieure (ISP) terminent ce gros volume auquel est adjoint un CDRom contenant divers tableaux et, surtout, une concordance des textes de ce volume.

D'une manière générale, ce magnifique volume se recommande aussi bien par la qualité du travail épigraphique que par la clarté et le soin mis dans la présentation des documents : photographie en couleur et fac-similé de qualité réalisé par A. Yardeni pour en faciliter la lecture. Ce soin dans la présentation de détail rend plus facile d'accès des inscriptions écrites dans une cursive parfois à moitié effacée où « il faut savoir ce qu'il faut lire pour le lire ».

Dans ce contexte, il est normal que la collecte et la comparaison de nombreux nouveaux ostraca permettent d'améliorer ou corriger un certain nombre de lectures antérieures. Ayant nous-même publié en premier près de 600 de ces ostraca, nous reconnaissons avec plaisir que cette publication générale présente un certain nombre d'améliorations en proposant une lecture différente des passages difficiles et incertains, lecture généralement plus probable ou au moins aussi vraisemblable que celle que nous avons publiée.

Les quelques remarques épigraphiques qui suivent ne veulent donc rien ôter à la qualité de ce livre mais voudraient simplement être utiles, spécialement à des non épigraphistes qui risquent de ne pas se rendre compte des difficultés et des incertitudes de lecture de ce genre de documents.

Les lectures incertaines sont généralement indiquées dans la transcription en hébreu carré par un point sous la lettre qui n'a malheureusement pas toujours de correspondant en italique dans la transcription : ainsi, par exemple, dans l'ostracon A1.1, chacune des lettres de ZBD'L est marquée comme incertaine mais, dans la traduction, « Zabdiel » n'est pas en italiques. Ce petit problème doit être noté, d'autant plus que, d'une manière générale, l'indication de lecture incertaine semble minimale.

Si les fautes d'impression dans la transcription sont très rares (A1.2, fin de ligne 2 : corriger BT en BYT comme le montre d'ailleurs très bien le fac-similé ; A1.46, ligne 1 : « 8 » au lieu de « 12 », avec fac-similé et E. Puech, *RB* 122,

2015, p. 299 ; p. 173, avant-dernière ligne, corriger QWS'W en QWS'Z), quelques petites améliorations de détail peuvent être proposées :

. A1.4, fin de ligne 1, lire probablement *QWSNQM* (avec E. Puech, *RB* 122, 2015, p. 299).

. A1.13, début de ligne 1 : lire probablement *'ḤYRM* (*ibid.*).

. A114. Avec AL 189, au début de la ligne 1, il y a des traces incertaines d'un L bien dessiné par le fac-similé mais non transcrit.

. A1.24. Cet ostracon pourrait être palimpseste et LYD Š'D'L entre les lignes 2 et 3 actuelles se rattacher à la première inscription.

. A1.26, ligne 2, l'ajout de <MN BNY B'LRYM> ne s'impose pas dans ce genre d'ostraca où tout n'est pas indiqué. Tout au plus pourrait-il être mentionné dans le commentaire.

. A1.28, ligne 2, la lecture du nom propre 'B'NŠW est très incertaine.

. A1.42, fin de ligne 1 : il nous semble, avec LL2, que la lecture ŠNT *46* est plus probable que celle proposée. De même pour B'LR*W*M (plutôt que B'LR*Y*M) et la finale de la ligne 2 : Š *S II Q III II* plutôt que Š K 1 S XXV.

. A1.48, ligne 1 : avec L23, probablement « 15 » plutôt que « 14 ».

. A1.50, ligne 2 : plutôt B'LR*W*M que B'LRYM.

. A1.51, ligne 4 : la transcription indique LZMRW et la traduction « for Zam(mu)ru ». De fait, on peut au moins aussi bien lire LZMWR que LZMRW. (Même problème pour A1.52, ligne 4).

. A1.54, ligne 1, la restitution [MN] ne s'impose pas malgré A1.53 étant donné les variantes de formulation entre les ostraca. Il ne semble y avoir aucune trace de MN.

. A1.54, fin de ligne 2, pour l'orthographe 'Q, « bois », voir T. Notarius, « 'q(n) "wood" in the Aramaic Ostraca from Idumea : A Note on the Reflex of Proto-Semitic /*ṣ/ in Imperial Aramaic », *Aramaic Studies* 4, 2006, pp. 101-109). D'après les parallèles, le chiffre 1 pourrait se référer à un *mwbl*, « chargement ».

. A2.1, fin de ligne 3, avec E. Puech, *RB* 2015, p. 300, *MŠḤ* semble préférable à *MLḤ*.

. A2.4, fin de ligne 4, plutôt an « 3 » (conformément au facsimilé) que « 4 ». Il n'y a apparemment pas de ligne 5 mais un ' archaïque sous ŠNT (avec E. Puech, *RB* 2015, p. 300).

. A2.12, fin de ligne 4, lire peut-être *N'WM* comme en A3.5, ligne 1.

. A2.14, à la fin de la ligne 1, « [?] » est superflu car l'ostracon semble complet.

. A2.15, ligne 5, plutôt « B 4 » (avec AL62) que « B 24 » (le fac-similé a renoncé à indiquer les traces à cet endroit).

. A2.16, ligne 2, la lecture « GLD 1 » paraît très incertaine ; lire peut-être « G*LGL* » ou « G*WRW* » (avec L121).

. A2.17 : il y a des traces d'une ligne 3 commençant apparemment par un B et comportant vraisemblablement la date : peut-être « *B XXII LNYSN* » (lecture conjecturale).

. A2.20, fin de ligne 2, lire « *L*BNY » avec le fac-similé, ce qui supprime l’anomalie d’un B au lieu du L habituel (voir commentaire).
. A2.21, au début de la ligne 1, il y a des restes de l’indication du jour, peut-être « *B XXIII* » (cf. AL31). À la fin de la ligne, avec AL 31, lire « Y‘*W*T » plutôt que « Y‘PT » (cf. « ‘WTY » A3.5, ligne 1).
. A2.31, la lecture du début de la ligne 1 avec la date « B 20 », semble très incertaine ; de même, pour le début de la ligne 1 de A2.33.
. A2.35 :1. La lecture D/RHNW reste incertaine : la première lettre peut aussi être un K (cf. infra à A8.7).
. A2.37, fin de ligne 1, avec E. Puech, *RB* 2015, p. 300, lire probablement « *’MTW* » au lieu de « *’B..W* ».
. A2.38, fin de ligne 4, avec E. Puech, *RB* 2015, p. 300, lire plutôt « LŠ*Q̣*LN » que « LŠḤLN » (cf. aussi A3.18, ligne 3).
. A3.1. La lecture des traces de la ligne 3 est très incertaine.
. A3.14, avec AL244, au début de la ligne 1, la lecture « *SNY* » semble au moins aussi probable que « *RW*Y ».
. A3.16, au début de la ligne 3, « ‘*Z*Y » semble préférable à « ‘*N*Y » (avec L94).
. A3.17, ligne 3, la restitution <‘BWR> ne s’impose pas dans la transcription et n’est d’ailleurs pas indiquée dans la traduction.
. A3.25, au début de la ligne 1, probablement « B 29 » plutôt que « B 28 ».
. A3.29, la traduction ne semble pas tenir compte du fait que « Shallum » est entre « Ḥal(a)fan » et « of the sons of Qoṣi ». Les restes non déchiffrés de la ligne 4 peuvent se lire « *B 21* » (plutôt que « *B 11* » dans AL150).
. A3.33. La traduction ne tient pas compte de l’ordre des mots dans l’ostracon (cf. aussi A3.39).
. A3.36, ligne 1, le mot « YHBN » pourrait être un nom propre.
. A4.1. La restitution <MN ṬḤWN> dans la transcription ne s’impose pas.
. A4.9. A la ligne 3, le signe peut s’interpréter comme une forme de *’alef*, voire d’une monogramme « *’D* ».
. A4.13, 14, 15 : la lecture de la signature « *YZDW* » reste très incertaine. On peut aussi proposer « *GDWR* » (cf. LL1, AL 9). De même, la lecture du nom « L‘D’L » reste très incertaine (cf. aussi A4.23) et il semble qu’on puisse lire plutôt « L*Y*D’L » avec AL9 et LL1.
. A4.13. Nous ne comprenons pas l’ajout de « [+1] » à la fin de la ligne 1. Dès lors, la discussion sur la longueur du mois de Sîwân en l’an 46 semble hors sujet.
. A4.23. La lecture et l’interprétation restent très incertaines.
. A4.30. A la fin de la ligne 2, « *ḤMŠ* » reste très incertain. On peut aussi bien, avec AL104, proposer « *Ḥ III III* ».
. A4.31b. La datation par la seule indication du mois se retrouve plusieurs fois dans ces ostraca et n’est probablement pas due à une incertitude sur le nom du souverain.

. A4.32. La lecture du mot de la fin de la ligne 2 reste très incertaine. La lecture d'un *B* avant le N final semble contredite par le fac-similé.
. A5.2 : à la fin de la ligne 3, la lecture et l'interprétation de « *DMY* » sont très incertaines.
. A5.3, ligne 1 : la restitution d'un L entre QWS et NṢR suppose de corriger le texte écrit en le comparant au nom apparaissant dans les ostraca A5.2:3 et A5.4:2, mais cette identification est très incertaine.
. A5.12. A la ligne 3, 'BWR est marqué comme étant à supprimer au lieu d'ajouter et, de plus, cet ajout éventuel ne devrait pas apparaître dans la transcription mais seulement dans le commentaire. Même problème pour MN ṬḤWN en A8.7:2 et pour ṬḤWN en A8.6:2.
. A5.18. A la ligne 5, avec EN96, on peut aussi bien lire « *YTW'* »que « *YTW II* ».
. A6.2 : au début de la ligne 1, on peut proposer de lire le nom propre « *MḤSH* », déjà attesté en Égypte.
. A6.3. À la ligne 2, on peut proposer de lire « *M*SR », « livraison » (comparer le M de « MŠḤ », ligne 3), au lieu de « *PSD/R* » qualifié de « inexplicable term » dans le commentaire.
. A6.9. Au début de la ligne, « MQ*D*H » reste très incertain. On pourrait se demander s'il ne faut pas lire plutôt « MQ*N*H ».
. A6.9a. A la fin de la ligne 2, on pourrait proposer « *BDB'L* » (cf. fac-similé) plutôt que « *B*D/R 'L ».
. A6.11. La lecture de cet ostracon est conjecturale.
. A6.12. A la fin de la ligne 4, il faut probablement lire « *P 1* », « *et un d(emi)* », plutôt que B 20.
. A6.21. Au milieu de la ligne 2, lire probablement « III III III », « 9 », plutôt que « 7 ». La lecture de la ligne 5 reste très incertaine : les auteurs notent qu'elle est « enigmatic ». Ne pourrait-on pas proposer de lire « *ḤS II Q II* » ?
. A7.9. A la fin de la ligne 3, avec E. Puech (*RB* 2015, p. 301), il semble qu'on peut lire « ZBD' » et la restitution d'un L final dont on ne voit aucune trace n'est pas nécessaire.
. A7.28. On pourrait proposer, de façon très incertaine, de lire la ligne 3 : « QWS*YT' KTB* » (cf. A7.27:2).
. A7.30. On pourrait se demander si la ligne 4 (peut-être rajoutée) ne doit pas se lire « *ḤS II* ».
. A7.34 : avec AL321, la dernière lettre visible semble plutôt un *B* qu'un *D*.
. A7.35, ligne 2 : on pourrait proposer de lire « G*YR* », nom propre déjà attesté en EN67.
. A7.47. Au début, avec AL, p. 274, on lit probablement « NGY*M*W », nom propre attesté en nabatéen et palmyrénien, plutôt que « NGY'W ». Même alternative possible en A8.24:2.

. A7.52. Au début de la ligne 2, la restitution <ṬḤWN> ne s'impose pas dans la transcription (cf. aussi A7.54:1). A la fin de la ligne, on pourrait proposer de lire « *DBŠ* », « miel », au lieu de l'incertain « *R'Š* ».
. A7.54. A la fin de la ligne 1, la restitution <ṬḤWN> ne s'impose pas dans la transcription.
. A7.58. A la ligne 4, on peut hésiter entre « MŠTL*YN* » et « MŠTL*T* » ; cette dernière lecture supprimerait l'anomalie orthographique du pluriel avec Y.
. A7.60. Avec E. Puech, *RB* 2015, p. 301, on peut proposer de lire « LQWS*YT'* » à la ligne 3.
. A8.7. Au début de la ligne 1, la première lettre est transcrite comme un '*ayin* incertain mais traduite comme un R dans la traduction et le commentaire. Le même nom apparaît en A8.8, A8.12 et A2.35. La première lettre peut être un D/R ou même un K. Avec AL, 180:1 et 230:2, la lecture *K*HNW a l'avantage d'avoir des parallèles onomastiques en nabatéen.
. A8.7. La suppression ou restitution de ṬḤWN, traduit improprement « from the grinding », ne s'impose pas.
. A8.13. La lecture restitution « Z[YT]N » ne semble pas correspondre aux traces d'encre, ni au fac-similé.
. A8.25. La restitution [TBN] ne s'impose pas.
. A8.37. À la ligne 3, peut-être « *ZBD'* » après « 'L *Y*D ».
. A8.38 : « MḤWZ » peut désigner non seulement le port mais aussi le marché ou le district (cf. AL, pp. 37-38).
. A8.41. À la fin de la ligne 2, lire peut-être « 10 » au lieu de « 1 ».
. A8.45. Au début de la ligne 2, peut-être « NQ*WD/R* » au lieu de NQD/RW ».
. A9.1 pourrait être palimpseste (cf. aussi A9.30).
. A9.3. À la ligne 1, lire « ŠL*WM* » plutôt que « ŠLMW » d'après le parallèle de A9.21:1 et le commentaire p. 421 (cf. aussi A3.29 et AL311).
. A9.18. À la ligne 3, lire plutôt « 15 » que « 14 », suivi peut-être de « *Q II* » très incertain (cf. AL, 55).
. A9.30 pourrait être palimpseste.
. A9.32 à la fin de la ligne 1, avec LW14, probablement « 17 » plutôt que « 27 ».
. A10.28. A la ligne 1, le *G* est très incertain et au début de la ligne 2, on peut hésiter entre *M* et *S*.

Sans entrer dans la discussion de l'interprétation générale détaillée de ces ostraca qui devra suivre la publication de tout le corpus, il faut remarquer que l'introduction générale reste très vague sur ce point. Elle note seulement, de façon négative, que le petit nombre de lettres « indicates that the find-spot of the Idumean ostraca probably did not include private dwellings » (p. XXI). Il nous semble que, de façon positive et comme nous l'avons développé dans cette revue (« Taxes et impôts dans le sud de la Palestine ... », *Trans* 28, 2004, pp. 133-142), ces ostraca sont liés à l'administration provinciale achéménide, plus précisément au prélèvement des impôts en nature de la province d'Idumée.

Par ailleurs, la chronologie de ces ostraca devrait être révisée sur un point relativement important, à savoir l'attribution de toutes les datations explicites d'après les années d'« Alexandre » comme concernant Alexandre IV et non Alexandre III de telle façon que, selon les auteurs, « there are no dated texts from the time of Darius III (335-332) or Alexander the Great (330-323) » (p. XIX). Si l'absence de datation sous Darius III peut s'expliquer par la brièveté de son contrôle de la Palestine (335-332), celle d'Alexandre le Grand qui a contrôlé le sud du Levant de 332 à 323 paraît très étonnante. De plus, les datations par les années d'Alexandre IV feraient double emploi avec celles d'Antigone. De fait, l'alternance continuelle des datations par Alexandre IV et par Antigone pour les années 315-311 telle qu'elle est présentée dans le tableau « 5.43 Idumean Ostraca Dated according to Macedonian Rulers » (pp. XXVIII-XXIX) paraît invraisemblable. Les datations par « Alexandre » concernent donc plutôt Alexandre le Grand d'après un comput de ses années de contrôle du Levant (cf. L pp. 42-46 ; AL, pp. 200-201 ; A. Lemaire, *Levantine Epigraphy and History in the Achaemenid Period*, The Schweich Lectures of the British Academy 2013, University Press, Oxford 2015, pp. 132-133).

Comme les quelques remarques de détail qui soulignent simplement la difficulté de la lecture de ces ostraca écrits en écriture très cursive et souvent à demi effacée, ces deux remarques générales concernant l'interprétation de ces ostraca n'enlèvent rien à l'intérêt ni à l'importance de ce volume où, au prix d'un patient et admirable travail de détail, les auteurs mettent à notre disposition une documentation sans doute ingrate mais capitale pour l'histoire d'une région mal connue à une période trop souvent encore considérée comme obscure. Ce magnifique volume a sa place dans toute bibliothèque sérieuse intéressée par l'araméen, l'histoire de la Palestine et celle du Proche-Orient ancien. Espérons que les autres volumes de ce *Textbook* suivront bientôt.

A. LEMAIRE

T. RÖMER, *L'invention de Dieu*, Paris 2014, Le Seuil, 352 pp.

L'invention de Dieu , ouvrage de T. Römer, professeur au Collège de France, est paru aux éditions du Seuil dans la collection des « Livres du Nouveau Monde » dirigée par P. Rosanvallon. Cette collection regroupe des études de diverses disciplines, dont le point commun est d'aborder des problématiques apportant un éclairage pertinent sur notre société. On ne s'étonnera donc pas d'y voir se côtoyer à la fois des ouvrages portant sur l'économie, la démocratie, la guerre, et bien évidemment la religion. Le présent livre, qui reprend les cours donnés devant un large auditoire du Collège de France durant les années 2011 et 2012, s'inscrit parfaitement dans cette collection puisqu'il donne à penser le monothéisme – partagé aujourd'hui par les trois religions : juive, chrétienne et musulmane – à partir de l'étude du processus historique qui l'a vu émerger dans le

cadre d'une société polythéiste. *L'invention de Dieu* émane d'un processus historique qui a vu *Yhwh* être associé d'une part à des groupes, des royaumes, puis à une seule nation, et d'autre part à une montagne et des lieux désertiques, à un pays, et une ville dans un processus qui le voit s'approprier progressivement les attributs des autres divinités, jusqu'à devenir Dieu.

L'originalité de cette étude tient dans le fait qu'elle ne s'intéresse pas exclusivement au monothéisme et à son expression dans certains passages bibliques comme le Deutéro-Esaïe et sa critique de l'idolâtrie, mais retrace également les différentes étapes qui ont mené à ce profond changement de la représentation du divin. L'objectif du livre est de produire une généalogie de *Yhwh*. Pour y parvenir, T. Römer s'appuie sur les données fournies par les fouilles archéologiques effectuées durant les dernières décennies, permettant de retracer les principales étapes de l'histoire d'Israël à partir de la mise en perspective des stratifications des nombreux sites fouillés.

Il convient de distinguer cette histoire de la trame narrative de la Bible hébraïque qui, bien que ponctuée d'événements historiques, constitue un récit théologique dans lequel les auteurs n'hésitent pas à introduire des récits complètement fictifs (le récit de la conquête de la terre promise par Josué) ou au contraire à taire certains faits historiques pour servir leur propos. L'auteur consacre ainsi une large part de son introduction à établir les événements historiques qui constituent les jalons de l'histoire d'Israël, indépendamment de la trame narrative de la Bible hébraïque :

– fin du XIII[e] s. : accroissement démographique dans les montagnes d'Ephraïm et de Juda correspondant à la naissance d'Israël à partir d'une unification de divers groupes d'une même ethnie
– X[e] s. : passage de l'économie de subsistance à une économie basée sur l'échange correspondant à l'avènement de la royauté
– IX[e] s. : le royaume du Nord dirigé par la dynastie d'Omri à Samarie constitue un royaume plus important que le royaume de Juda où règne la dynastie davidique en dépit du point de vue sudiste des auteurs bibliques
– 722 : destruction de Samarie et début de l'ascension du royaume de Juda et de Jérusalem
– 640-609 : le règne de Josias est marqué par une politique de centralisation suite au retrait de la mainmise assyrienne sur le Levant
– 597 : déportation de l'élite de Jérusalem à Babylone
– 587 : destruction de Jérusalem
– 539 : prise de pouvoir de Cyrus et de l'Empire perse
– 332 : entrée en Palestine d'Alexandre.

Une fois ce cadre fixé, l'auteur peut partir à la recherche des différentes traces de *Yhwh*. Les noms propres théophoriques livrent de nombreuses informations. Ils permettent de découvrir les différentes prononciations du tétragramme ou du trigramme avant qu'intervienne progressivement l'interdiction de prononcer le nom divin et la retouche des textes qui en a découlé. Les noms propres compor-

tant le nom d'autres divinités fournissent également de précieuses indications. Ainsi, le nom *Israël* indique que le peuple rassemblé sous ce terme vénérait dans un premier temps le dieu *El* avant d'adopter *Yhwh* comme figure tutélaire. Ils informent encore que, parmi toutes les localités ayant émergé dans les collines d'Ephraïm et de Juda à la fin du deuxième millénaire, aucune d'elle n'est patronnée par *Yhwh*, mais plutôt par *Baal, El*... Par contre, plusieurs textes bibliques semblent garder la mémoire d'un lien étroit entre *Yhwh* et le territoire de Madian où Moïse trouva refuge après sa fuite hors d'Égypte. Des textes égyptiens l'associent également à des groupes nomades et marginaux les *Shasou* et les *Apirou*.

L'iconographie constitue une autre source d'information importante sur les différentes divinités, leurs attributs et leurs associations avec d'autres dieux ou déesses. À la suite des travaux de O. Keel et de C. Uehlinger, l'auteur présente plusieurs représentations de *Yhwh* accompagné de son *Ashéra.* L'identification du couple est sujette à interprétation, mais il est également attesté par la glyptique, autre source d'information sur *Yhwh.* Ainsi, les inscriptions de Kuntillet Ajrud associent le *Yhwh* de Samarie avec son *Ashéra,* de même qu'elles attestent de l'existence d'un Yhwh de Samarie et d'un *Yhwh* de Témân.

L'ensemble de ces informations permet ensuite de revenir à la narration biblique avec une distance suffisante pour tenter de l'« extraire de sa gangue mythique et idéologique ». Ainsi, la relecture des textes mentionnant la destruction des *Ashéra* par les bons rois de Juda ne laisse aucun doute sur la vénération du couple *Yhwh-Ashéra* à Jérusalem, au moins jusqu'au VIIe s. Par une lecture attentive aux différentes stratifications du texte, T. Römer met à jour des procédés d'édition et de censure opérés dans les dernières rédactions du texte biblique, à l'image du Psautier Élohiste dans lequel les mentions de *Yhwh* ont systématiquement été remplacées par *Elohim*, « dieu » ou « les dieux », afin de préserver la transcendance de *Yhwh.* La prise en compte des différents témoins textuels, notamment la Septante, permet également à l'auteur de remonter à des formes du texte plus anciennes que celle du Texte Massorétique, pouvant ainsi refléter des formes antérieures du culte de *Yhwh.*

Il n'en demeure pas moins que ces récits, rédigés pour la plupart durant et après l'exil à Babylone, sont des textes récents par rapport aux origines de *Yhwh.* Ils préservent néanmoins des « traces de mémoire », pour emprunter une expression chère à J. Assmann, autre historien du monothéisme, d'événements historiques à partir desquels les récits ont été élaborés. On peut donc distinguer plusieurs étapes dans le culte de *Yhwh* accompagnant les modifications de la société israélite. *Yhwh* est vénéré dans des tribus du sud aux côtés d'autres divinités. Il est emmené par des groupes nomades qui se constituent en royaume en Ephraïm et Juda. *Yhwh* y est adoré dans différents lieux de culte dans lesquels il pouvait être représenté par une statue et associé à une *Ashéra* vénérée comme sa parèdre. La réforme de Josias au VIIe s. conduit à une centralisation du pouvoir et s'accompagne d'une réforme religieuse qui transforme le culte de *Yhwh* en monolâtrie. Le sauvetage de Jérusalem en 701 face à l'armée assyrienne contribue à

l'implantation de manière exclusive de *Yhwh* à Jérusalem. La destruction de la cité par les Babyloniens en 589 exige une nouvelle transformation de la vénération de *Yhwh* qui devient le dieu unique. Il est à la fois à l'origine de la bénédiction et de la malédiction de son peuple. Cette profonde et difficile mutation place le livre au centre du culte de *Yhwh*.

Dans une approche multidisciplinaire mêlant à la fois l'archéologie, les outils d'analyse littéraire ainsi que les sciences humaines, en reprenant par exemple le concept de Durkheim de « société segmentaire » pour expliquer la constitution du peuple d'Israël, *L'invention de Dieu* s'inscrit dans la lignée d'un livre précédent, *La première histoire d'Israël, l'école deutéronomiste à l'oeuvre*. Les deux enquêtes ont en commun de synthétiser des dossiers, ici l'origine du tétragramme et ses prononciations, l'hypothèse Madiano-Quénite, l'origine de l'arche, l'adoration de *Yhwh* sous une forme bovine, ou encore celui *Yhwh* et de son *Ashéra* qui, mis bout à bout, permettent progressivement de reconstituer une histoire cohérente de la vénération de *Yhwh*. Malgré la densité des informations et des références, le lecteur est conduit étape par étape au fil d'une logique simple et efficace.

Cette reconstitution est une démonstration comportant pour chaque dossier une part d'incertitude, mais la cohérence de l'ensemble apporte son surplus de crédibilité. On peut augurer que la suite des fouilles archéologiques réserve des découvertes permettant de préciser, de valider ou de corriger les différentes hypothèses avancées dans ce livre. D'un point de vue littéraire, il ne fait aucun doute que d'autres dossiers viendront se greffer au modèle pour le compléter. T. Römer a cerné les différents points relatifs à la réalité matérielle de *Yhwh*, mais les questions des pratiques cultuelles – offrandes, sacrifices, processions, fêtes liturgiques – leurs évolutions historiques, ainsi que des différentes structures et organisations hiérarchiques dédiées à la divinité, peuvent encore contribuer à compléter et préciser le tableau : une invitation à produire des études thématiques prenant en compte le relief de l'histoire. D'ici là, cet ouvrage constitue un état de la recherche historique incontournable et ouvre de nouvelles pistes d'investigation.

M. BÜRKI

H. SALSKOV ROBERTS, *Sūkās XI. The Attic Pottery and Commentary on the Greek Inscriptions found on Tall Sūkās*, Publications of the Carlsberg Expedition to Phoenicia 14, Copenhague 2015, 165 pp., 18 figs, and 6 pls.

L'Expédition Carlsberg en Phénicie, sous la direction de P.J. Riis, avait pour objectif d'élucider la présence grecque en Syrie, en particulier pour la période 1000-500 av. J.-C. De 1958 à 1963, cinq campagnes de fouilles ont été effectuées à Tell Sūkās. Leurs résultats ont été publiés dans dix volumes : *Sūkās I* à *Sūkās X*. Les volumes *Sūkās I*, *Sūkās II* et *Sūkās VIII* concernent la céramique attique trouvée dans ce site. Ce matériel comprend environ 238 tessons, conservés au Musée national de Damas, dans les théâtres de Busra-Askī-Sām et de Jéblé, et dans le

Musée national danois. *Sūkās XI* traite de la poterie attique, avec pour objectif de donner une description précise de chaque objet et une datation, sachant que la chronologie de cette poterie est bien établie pour la période 600-300 av. J.-C. Le nombre de tessons attiques est modeste en comparaison du nombre de tessons de la Grèce de l'est, mais l'ensemble de ces importations de différentes origines, notamment dans le carré G8, permet d'avoir une vue plus précise de la présence grecque pendant cette période. Toute cette poterie a été trouvée en connexion avec des restes architecturaux, ce qui permet ainsi de connaître les préférences des habitants du site concernant la vaisselle de table. D'une importance particulière sont les tuiles provenant du bâtiment rectangulaire dans G14-G15, qui montrent que les bâtisseurs et les usagers de ce bâtiment étaient grecs. Reste à savoir quelle était la fonction de ce bâtiment.

Les tableaux I,a et I,b donnent la liste des tessons attiques par catégorie, en indiquant leur nombre et une fourchette chronologique. Les vases à figures noires sont présentés dans 5 chapitres (pp. 13-82). Le chapitre 1 (*Skyphos, Kraters or Dinoi, Hydria, Lekanae*) est accompagné d'une carte (Fig. 2) indiquant les lieux de découverte des tessons, concentrés dans la partie centrale du site. Chacun des 36 tessons est présenté dans un catalogue, décrit et illustré en noir et blanc, en couleur ou en fac-similé. Dans le chapitre 2 (*Komast-, Siana- and Lip-Cups*), 35 tessons sont décrits et illustrés dans le catalogue, et leurs lieux de découverte figurent sur la carte de la Fig. 3. Le chapitre 3 (*Band-Cups with Figure Decoration, Cup-Skyphoi or Low Skyphoi, Floral Cups and Eye-Cups*) comprend 93 tessons, dont les lieux de découverte sont indiqués dans les Figs 4 à 7. Les coupes à bandes constituent la catégorie la mieux représentée sur l'ensemble du tell. Les chapitres 4 (*Oinochoae, Amphorae, Olpae*) et 5 (*Lekythoi*) présentent des catégories nettement moins représentées : respectivement 12 et 16 tessons (Figs 8 et 9 pour les lieux de découverte).

Les vases à figures rouges sont très peu nombreux (pp. 83-86 et 100-103) : ils sont présentés dans le chapitre 6 (*Red-Figure (460-440 BC)*, avec 3 tessons seulement, et dans le chapitre 9 (*Red-Figure (375-350 BC)*, avec 6 tessons (Figs 10 et 13). Les vases à vernis noir (425-300 av. J.-C.) ne sont pas nombreux non plus (pp. 87-99) : ils sont présentés dans le chapitre 7 (*Black-glazed Bowls and Plates with Stamped Decoration*), avec 15 tessons (Fig. 11), et le chapitre 8 (*Black-glazed Sherds without Stamped Decoration*), avec 17 tessons (Fig. 12).

Les chapitres 10 et 11 (*Catalogue and Commentary on the inscriptions of Tall Sūkās*, pp. 104-120) présentent un catalogue et un commentaire des inscriptions de Tell Sūkās. Ce sont essentiellement des graffiti grecs sur des tessons de vases de céramique commune ou importée, qui sont pour la plupart des noms ou des parties de noms des propriétaires des objets. La plus longue inscription figure sur une fusaïole conique (TS 5528) : ΠΕΣΑϘΟΡΕΣΕΜΙ, avec le verbe habituel d'appartenance. Le nom féminin Pesagore est écrit avec un *qof* au lieu d'un *gamma* ; la date proposée est 590-580. Sur un fragment de jarre, on peut lire

ΑΛΙΟΗΜ[Ι, « J'appartiens à Hélios ». La lettre incisée sur le tesson TS 1870 est interprétée comme un *kappa* grec alors que j'y verrais plutôt un *alef* phénicien. Deux graffiti grecs sont incisés sur des tuiles (TS 2900 et TS 1861). D'autres tessons portent des marques de fabrique, lettres ou dessins. La lettre interprétée comme un *psi* grec pourrait être un *shin* phénicien. Les fragments portant des graffiti grecs proviennent de restes de bâtiments situés dans la partie centrale du tell et qui doivent donc être considérés comme habités par des gens parlant grec. La plupart des fragments datent du dernier quart du 6ᵉ siècle. L'inscription de la fusaïole témoigne de la présence, à Tell Sūkās, d'une femme lettrée qui parlait grec. On a cru longtemps que la découverte de céramique grecque importée dans un site attestait la présence de Grecs, mais cette théorie est aujourd'hui abandonnée car on sait que les Phéniciens utilisaient aussi de la céramique grecque. En revanche, les graffiti grecs sur des jarres de fabrication locale ont été faits par des Grecs résidant sur place. Dans la ville néo-phénicienne rebâtie à Tell Sūkās après 400 (*Sūkās VIII*, pp. 109-148), la poterie ne porte pas d'inscriptions phéniciennes. Le bâtiment rectangulaire était couvert de tuiles dont certaines portaient des lettres grecques ; elles étaient destinées à guider des ouvriers connaissant le grec.

Ces tessons éclairent le commerce de distribution de la céramique grecque de la fin du 7ᵉ s. au 5ᵉ s. La conquête de l'Ionie par les Perses vers 540 ne semble pas avoir affecté le commerce ionien. Les carrés G8, G11, G13, G14, G15, H11, J8, L8 et P11, qui ont livré une grande quantité de céramique de la Grèce de l'est, contenaient aussi de la céramique attique, parfois avec des inscriptions grecques. Cela signifie que les amateurs de cratères, dinoi et coupes de la Grèce de l'est ont continué à s'intéresser à la poterie grecque de luxe, et ont importé des vases attiques, en quantité plus limitée, peut-être parce qu'ils étaient plus coûteux. Il est probable que la production de céramique de la Grèce de l'est a continué quelque temps, à des prix compétitifs. L'auteur publie à la fin du chapitre 11 une sélection de découvertes de G8, où environ 60 fragments de vases de la Grèce de l'est et 11 fragments de vases attiques ont été découverts.

Le chapitre 12 (*The rectangular Building*) présente les fragments de vases de la Grèce de l'est et attiques découverts en G14, où il est essentiellement localisé. Il présente ensuite ceux de G15 dans la partie orientale du bâtiment, incluant la structure à libation. Un tableau (pp. 136-137) indique la chronologie comparée des deux groupes de fragments de vases trouvés en G14. Le chapitre 13 s'intitule *The Function of the Rectangular Building*. Étant donné ses dimensions, ce n'était pas un bâtiment privé, mais un bâtiment public. Au sud se trouvait une large aire pouvant servir à des réunions. Les catégories de vases représentées font penser à de la vaisselle pour des banquets. Peut-être les Grecs vivant à Tell Sūkās célébraient-ils dans ce bâtiment des fêtes en l'honneur de Dionysos, qui était sans doute célébré dans cette riche région vinicole. 11 pages de planches terminent ce livre ainsi que 5 pages de bibliographie (pp. 149-165).

Sūkās XI est une utile contribution à la connaissance de Tell Sūkās, qu'il faut étudier à présent en relation avec les dix volumes précédents et à la lumière des publications sur le contexte archéologique et historique de la Phénicie du nord (voir notamment J. Elayi et A.G. Elayi, *Arwad, cité phénicienne du nord*, Paris 2015).

J. ELAYI

M.A. SWEENEY, *Reading the Prophetic Books. Form, Intertextuality, and Reception in Prophetic and Post-Biblical Literature*, Mohr Siebeck, Tübingen 2014, 408 pp.

Cet ouvrage reprend plusieurs des contributions de M.A. Sweeney, avec les livres prophétiques bibliques comme centre d'intérêt. Une introduction (pp. 1-16) prend en compte l'évolution des méthodes exégétiques pour l'étude des textes. On ne peut plus se limiter à une reconstruction historique de la construction du texte. La signification des textes interagit dans le cadre de l'ensemble auquel il appartient. Cela est encore plus vrai dans le cas d'un livre unique, le découpage du livre d'*Isaïe* en trois parties étant en conséquence largement contesté. L'ouvrage comporte ensuite : Part 1 : Des considérations sur la lecture des livres prophétiques, pp. 19-33 ; Part 2 : Des études sur le livre d'*Isaïe*, pp. 35-132 ; Part 3 : Des études sur le livre de *Jérémie*, pp. 35-166 ; Part 4 : Des études sur le livre d'*Ezéchiel*, pp. pp. 185-250 ; Part 5 : Des études sur le rouleau des douze prophètes, pp. 253-333 ; Part 6 : Des études sur la littérature postbiblique, pp. 337-393. L'ouvrage se conclut par un index biblique et un index des auteurs cités.

Dans la première partie, l'auteur note que l'interprétation de la destruction du temple en 587 joue un rôle important. En *Is* 2,2-4, le temple devient le centre d'une nouvelle création. D'un autre côté, Jérémie interprète le message d'Isaïe sur la sécurité de Jérusalem comme une fausse prophétie. Isaïe réinterprète l'alliance davidique pour justifier la soumission au pouvoir perse ; par contre, *Jr* 23,1-8 et 33,12-26 supposent une alliance permanente avec David dans le cadre de la nouvelle alliance avec Israël. Pour ma part, j'ai montré sur ce point que le livre de *Jérémie* a subi l'influence des *Chroniques*. Dans le livre d'*Ezéchiel*, la reconstruction du temple joue un rôle important, et en tant que prêtre sadoquite, Ezéchiel utilise largement l'imagerie du temple de Jérusalem, par exemple la destruction de Jérusalem s'inspire du Yom Kippur. Le nouveau temple sera le nouveau centre de la création. Dans le livre des douze prophètes pris comme un tout, selon l'ordre de la massore, le temple joue également un rôle important.

Dans la seconde partie, M.A. Sweeney traite d'*Is* 8,18-9,6. Il estime qu'Isaïe présente le châtiment du Nord par les Assyriens, comme la possibilité pour le descendant de David de pouvoir réaffirmer son autorité sur le royaume du Nord. Concernant *Is* 11, et la « nouvelle racine », l'Assyrien devient un type d'oppres-

seur qui pourra s'identifier aux Babyloniens. Il traite ensuite du rôle des citations d'autres passages du livre d'*Isaïe*, en *Is* 24-27, ce qui va dans le sens d'une prise en compte de la rédaction d'ensemble du livre. *Is* 24-27 prend en compte les oracles contre les nations d'*Is* 13-23, mais également des passages des chapitres 2, 4, 5 et 11 pour le moins. Une étude spéciale concerne ensuite la manière dont *Is* 27 réinterprète 5,1-7 en lien avec les chapitres 1 et 17 dans le contexte postexilique dont témoigne *Is* 40,8.

Dans un nouveau chapitre, l'auteur traite de la réinterprétation de l'alliance avec David dans le livre d'*Isaïe*. Il estime que ce point ne peut se limiter à la démocratisation de l'alliance avec David en *Is* 55 et que cela pose le problème de l'identité des serviteurs de Yahvé dans le livre. Uniquement Cyrus et Yahvé apparaissent comme des rois. L'auteur apparaît favorable à l'hypothèse sacerdotale en lien avec l'œuvre d'*Esdras* et *Néhémie*. J. Blenkinsopp a déjà émis l'hypothèse d'un groupe lévitique dissident. Pour ma part, j'ai proposé le rôle des lévites coréites et alliés en opposition aux asaphites. M.A. Sweeney revient ensuite sur les différences qui apparaissent en *Is* 40-55 entre les perspectives d'*Isaïe* 40-48 et celles de 49-55. En *Is* 40-48, il se réfère aux traditions sur Jacob. Il rapproche le message d'*Is* 40-55 du programme de la réforme de Josias.

Dans la troisième partie sur le livre de *Jérémie*, l'auteur commence par une comparaison des textes de la Septante et de la Massore en *Jr* 1-10. Les importantes différences entre les deux rédactions sont connues et ne peuvent se réduire à des problèmes de traduction, la Septante ayant des parallèles dans les manuscrits de Qumran. Il estime que la Septante est centrée sur la destruction de Jérusalem et la Massore sur la restauration. Pour ma part, j'ai rapproché la rédaction de la Massore des *Chroniques*.

M.A. Sweeney traite ensuite de la manière dont *Jr* 23,1-8 réinterprète les promesses royales isaïennes. La référence à *Is* 11,1-16, pose le problème de l'origine de ce passage. Il considère que Jérémie se trouvait du côté pro-babylonien et contre le parti pro-égyptien. Jérémie a une opinion nuancée sur le maintien de la dynastie qui ne pourra se faire qu'après 70 ans d'exil. Comme il l'avait fait pour le livre d'*Isaïe*, il étudie le problème de la réinterprétation de l'alliance davidique dans le livre de *Jérémie*. Il renvoie au point traité précédemment. Il revient sur le cas de *Jr* 33,14-26 (TM), que j'ai rapproché de l'influence des *Chroniques*. Il note la « réintégration » de David, ce qui est une caractéristique des *Chroniques*.

Dans la quatrième partie sur le livre d'*Ézéchiel*, il commence par une étude des interactions avec le livre d'*Isaïe*. Il présente Ézéchiel comme un prêtre qui cherche à s'adapter à la situation de l'exil. Il revient sur les relations entre *Ez* 1,1-3,15 ; *Is* 6,1-13 et 1 *R* 22. Ézéchiel est plus préoccupé par la restauration du temple que par la restauration de la monarchie. Dans la contribution suivante, M.A. Sweeney traite de la relation entre les mythes et l'histoire en *Ez* 26-28, à propos de la chute de Tyr. Il note le rôle joué par les indications chronologiques,

ce qui souligne la résistance de Tyr (29,17), et pose le problème de l'accomplissement des prophéties *d'Ézéchiel*. Pour ma part, j'ai déjà insisté sur l'accumulation d'indications chronologiques en relation avec le siège de Jérusalem et j'ai récemment souligné l'ambivalence des relations avec Tyr, avec le rôle joué dans la construction du temple de Jérusalem. Il étudie ensuite *Ez* 37,15-28 en relation avec la réforme de Josias. Il estime que l'idéal d'une réunification avec un monarque davidique et le temple de Jérusalem, a été relu comme ne pouvant advenir que par un acte de Yahvé, après la purification de l'exil. La dernière contribution sur le livre d'*Ézéchiel* porte sur la vision du temple en *Ez* 40-48. Il considère qu'il n'y a pas de raison de refuser le rôle d'*Ézéchiel*, prêtre sadoquite et prophète visionnaire, dans la construction de ces chapitres.

La cinquième partie sur le livre des petits prophètes débute sur le rôle de l'utopie en *Am* 9,11-15 et son traitement par la critique. Cette contribution se situe dans un contexte de remise en compte des présupposés critiques. Les oracles de restauration relèvent-ils uniquement de la période postexilique ? Toutefois, une relecture eschatologique ultérieure était toujours possible. M.A. Sweeney reprend ensuite le rôle de Yahvé en *Mi* 2,12-13. Cette délivrance est-elle incompatible avec le contexte du livre de *Michée* ? Il considère que ce passage présente Yahvé comme le responsable de l'exil, qui apparaîtra ainsi comme une purification. Au sujet du livre de *Nahum*, il considère qu'il faut rattacher ce texte à la période de la chute de Ninive en 612.

En ce qui concerne *Habacuc*, il considère qu'il faut y voir, à la fin du 7e s., la volonté de montrer comme un acte de Yahvé, la montée de l'oppression néobabylonienne à cette époque. Il considère ensuite que le livre de *Sophonie* correspond à un appui du programme de Josias et à un appel à la restauration à la fin du 7e s. Une autre contribution arrive à des conclusions semblables au sujet de *Soph* 3,14-20.

La sixième partie concerne la littérature postbiblique, au sujet de la fête de l'offrande des prémices des fruits dans le rouleau du temple ; les perspectives midrashiques dans la Torah ham-Melek du rouleau du temple ; quelques questions au sujet du livre d'*Ézéchiel* dans la littérature talmudique ; ce point rejoint les préoccupations de l'auteur sur la difficulté qu'eut le livre d'*Ézéchiel*, pour être retenu dans le canon, en raison de l'originalité de son enseignement, voir p. 363 : « The Book of Ezekiel has long been recognized in Rabbinic tradition as one of the most problematic of the biblical books ». La dernière contribution concerne la lecture de *Za* 3 par le Targum Jonathan.

En conclusion, cet ouvrage porte essentiellement sur les livres d'*Isaïe*, *Jérémie* et *Ézéchiel*, le livre d'*Isaïe* occupant une place centrale, de manière fondamentale en raison des réinterprétations par les autres livres et plus concrètement par le nombre des contributions insérées dans cet ouvrage. Le livre d'*Ézéchiel*, par l'originalité de son enseignement, fait le lien avec des traditions rabbiniques ultérieures. Les contributions sur les petits prophètes portent essentiellement sur

la question de savoir s'il y a pu y avoir des oracles de salut avant les perspectives du retour de l'exil. Même si l'auteur reconnaît que dans le contexte du retour de l'exil, ces traditions n'ont pu que prendre une nouvelle signification. Ce point rejoint les problèmes méthodologiques évoqués au début de l'ouvrage. Doit-on lire un texte en fonction de ses différentes étapes rédactionnelles, plus ou moins reconstituées, ou en fonction du rôle qu'il joue non seulement dans le contexte de l'ouvrage auquel il appartient mais encore en dialogue avec les autres livres ? L'auteur a toutefois raison de poser la question de la possibilité d'oracles de salut pour des traditions plus anciennes.

B. GOSSE